VOYAGE

DE

LA PROPONTIDE

ET

DU PONT-EUXIN.

TOME PREMIER.

SOUS PRESSE.

VOYAGES physiques et lythologiques dans la Campanie, par *Scipion Breislak*; traduits de l'italien, par le général *Pommereuil*; ornés de belles cartes, d'après *Zannoni*.

AVIS AU RELIEUR.

1. Carte de la mer de Marmara, page 1
2. Plan du Détroit des Dardanelles, 10
3. Carte de la ville de Brousse, 28
4. Carte du Bosphore de Thrace, 43
5. Carte de Constantinople, 169
6. Carte de la mer Noire, 329

CARTE
DE LA MER
DE MARMARA.
THRACE ou ROMELIE.
MER NOIRE
MER DE MARMARA.
ANATOLIE.
ARCHIPEL
Golfe de Saros
CHERSONESE DE THRACE
D. des Dardanelles
Mont Ida
ANCIENNE TROADE
Mont Olympe
Golfe de Moudania
LAC DE NICEE
G. d'Is-Nick ou de Nicomedie
Presqu'Isle de Cyzique
G. Occidental de Cyzique
G. Oriental de Cyzique
CONSTANTINOPLE
Mont Ganos
Mont Princes
Mont Arghanton
Mont Olympe
Eskiheraclée
Tchourlos
Rodosto ou Tekirdaghi
Heraclitza
Kuduri I.
I. de Marmara
Kouloli I.
Fanal
Carabos
C. Carabos
Pharus
Gallipoli
Lamsaki
Cap Grecq
C. Sigée
Isles Raldin
Tenedos I.
Troia
Troas
Kiole
Moudania
Grape
Chinargick
Deve Bournou
Glossa
Yalova
Konssi
Karamousali
Heraclea
Dermenderesse
Okaldgi
Varendjé
Le Nick ou Nicomedie
Tousla
Chebissé
Tombeau d'Annibal
Nissa I.
Trajos
Acrusa
Principo I.
Niandro I.
Kaiki
Kaital
Prota I.
Kouchek Chekinege
Bouyouk
Alikraghas
Selivrée
Comburgas
Eskiheraclée
Tarapia
Phare
Scutari
Tchourlos
Rodosto
Sentari
Ganos
Heraclitza
Mirsovo
Perinthus
Hexamila
Playar
Village
Lamsaki
Cap Grecq
Isles Raldin
Troia
Troas
Kiole
Moudania
Grape
Kirsk
Ghio ou Kemlik
Keni
Nicée
BROUSSA
Tiouchandgi
Karamousali
Heraclea
Dermenderesse
Okaldgi
Varendjé
Tousla
Chebissé
Tombeau d'Annibal
Nissa I.
Trajos
Acrusa
Principo I.
Niandro I.
Kaiki
Kaital
Prota I.
Kouchek Chekinege
Bouyouk
Alikraghas
Selivrée
Comburgas
Eskiheraclée
Tchourlos
Rodosto
Sentari
Ganos
Heraclitza
Mirsovo
Perinthus
Hexamila
Playar
Village
Lamsaki
Cap Grecq
Isles Raldin
Troia
Troas
Kiole
Moudania
Grape
Kirsk
Ghio ou Kemlik
Keni
Nicée
BROUSSA
Tiouchandgi
Karamousali
Heraclea
Dermenderesse
Okaldgi
Varendjé
Tousla
Chebissé
Tombeau d'Annibal
Nissa I.
Trajos
Acrusa
Principo I.
Niandro I.
Kaiki
Kaital
Prota I.
Kouchek Chekinege
Bouyouk
Alikraghas
Selivrée
Comburgas
Eskiheraclée
Tchourlos
Rodosto
Sentari
Ganos
Heraclitza
Mirsovo
Perinthus
Hexamila
Playar
Village
Lamsaki
Cap Grecq
Isles Raldin
Troia
Troas
Kiole
Moudania
Grape
Kirsk
Ghio ou Kemlik
Keni
Nicée
ECHELLES.
Lieues Marmes de 20 au Degré.
Myriametres.
Gravé par Thuillier, fils
Écrit par Miller

VOYAGE
DE
LA PROPONTIDE
ET
DU PONT-EUXIN;

AVEC la Carte générale de ces deux mers, la description topographique de leurs rivages; le Tableau des mœurs, des usages et du commerce des peuples qui les habitent; la Carte particulière de la Plaine de Brousse en Bithynie, celle du Bosphore de Thrace, et celle de Constantinople accompagnée de la description des Monumens anciens et modernes de cette Capitale;

Par J. B. LECHEVALIER, membre de la Société libre des sciences et arts de Paris; des Académies d'Edimbourg, de Gottingue, de Cassel et de Madrid.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais-Égalité, galeries de bois, n.° 240.

AN VIII. (1800.)

E R R A T A.

Page 63, *lig.* 9, dicæa; *lisez* dicea.
Page 142, *lig.* 18, Hydrolis; *lisez* Hydralis.
Page 144, *lig.* 2, sur le port; *lisez* sur le bord.
Page 153, *lig.* 3, Kic-tach; *lisez* Kis-tach.
Page 400, *ligne* 15, qu'on y a fait; *lisez* qu'on y a faites.

PRÉFACE.

LA nature a tout fait pour le pays que je vais décrire. C'est la partie du globe qu'elle a le plus favorisé de ses bienfaits. Le peuple qui en est maître aujourd'hui, ayant reçu de ses institutions religieuses et militaires le degré de civilisation qui le distingue, offre aux regards de l'observateur les principaux traits d'un grand caractère, la fierté, la franchise, la reconnoissance et la générosité ; mais il n'a point encore pénétré les secrets de l'économie politique, et il est à craindre que les lois fondamentales de son gouvernement ne s'opposent long-tems à ses progrès

*

2031359

dans cette science nécessaire à la prospérité des nations.

Si la Propontide et le Pont-Euxin étoient entre les mains d'un peuple assez éclairé pour connoître les avantages d'une possession aussi précieuse, et assez industrieux pour les mettre à profit, Constantinople deviendroit la métropole de l'Europe et de l'Asie. Le Pont-Euxin seroit vers le nord la limite de ses faubourgs ; ils s'étendroient, vers le midi, jusqu'aux extrémités de la Propontide. Qu'on examine en effet sur la carte, l'immense quantité de villes qui se succèdent presque sans interruption, depuis l'origine du Bosphore jusqu'à la mer Egée,

toutes ces villes ; à la vérité, sont maintenant désertes ; leur richesse a disparu avec leur industrie : mais il n'en est pas une dont le nom ne rappelle quelque grand souvenir, et qui n'ait mérité d'occuper une place importante dans l'histoire.

Je n'entreprendrai pas de les décrire toutes. Le tableau de Constantinople sera le principal objet de cet ouvrage ; ceux de la Propontide et du Pont-Euxin n'y seront joints que pour mieux faire connoître les avantages de cette Capitale sur toutes les villes du monde.

De nombreuses difficultés contrarièrent les travaux dont j'offre

ici le résultat ; je n'en parlerois point, si la justice ne m'obligeoit à publier que ces difficultés furent applanies, autant qu'elles pouvoient l'être, par le crédit, l'influence et les conseils de l'homme célèbre (1) qui étoit alors chargé des intérêts de la France à Constantinople. Passionné pour les beaux arts auxquels il consacroit tous ses loisirs, il étoit occupé lui-même des plus savantes recherches. Son but étoit de faire pour le reste de la Grèce, ce qu'il avoit déja fait pour les îles de l'Archipel. Mais pour mettre en œuvre les matériaux précieux qu'il a réunis, il auroit maintenant besoin d'une

(1) L'ambassadeur Choiseuil-Gouffier.

certaine classe d'artistes, qu'il cherche en vain sur une terre étrangère. L'Europe savante sera-t-elle donc privée du fruit de ses sacrifices? L'ami des arts n'aura-t-il pas la faculté d'achever le beau monument qu'il a commencé d'élever à leur gloire ?

Le Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin sera divisé en cinq parties :

La première contiendra la carte et la description de la Propontide, la carte et la description de la plaine de Brousse en Bithynie, enfin le tableau de l'Hellespont.

On trouvera dans la seconde, la carte du Bosphore de Thrace,

et le détail topographique de ses rivages.

Les monumens anciens de Constantinople seront l'objet de la troisième.

La quatrième contiendra la carte de cette Capitale et la description de ses monumens modernes, sujet aride et uniforme, dont j'ai tâché de corriger la monotonie par des citations historiques, tirées de divers auteurs renommés, tels que Gibbon, Cantemir et Delacroix.

Les observations géographiques sur le Pont-Euxin, contenues dans la cinquième, sont dues, pour la plupart, au colonel Lafitte, ingénieur d'un mérite distingué, également digne de nos regrets

par ses talens, sa modestie et la douceur de son caractère. C'est au compagnon de ses travaux militaires, à son ami et le mien, l'ingénieur Monnier, aujourd'hui sous-directeur des fortifications à Genève, que je dois la communication de ses mémoires; je lui dois aussi la carte du canal de Constantinople, qu'il a levée lui-même en partie, pendant qu'il travailloit à le fortifier.

Je dois prévenir ici mes lecteurs, que je n'ai point employé une exactitude également rigoureuse dans toutes les échelles comparées des mesures anciennes et modernes. Celle de 800 toises, par exemple, dont je me suis servi

dans la carte de Constantinople, ne correspond pas mathématiquement à 1600, mais à 1556 mètres; cependant, comme l'erreur n'est que d'un quarantième, je ne l'ai pas crue assez importante pour ne pouvoir la négliger.

VOYAGE
DE LA PROPONTIDE
ET
DU PONT-EUXIN.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la formation de la Propontide.

S'il est permis de hasarder avec Strabon (1), quelques conjectures sur les causes naturelles de la formation de la Propontide, je crois volontiers que les eaux des grands fleuves qui se jettent dans le Pont-Euxin, ayant une fois comblé le bassin où elles étoient reçues, se sont ouvert un passage à travers le Bosphore ; que, parvenues à l'extremité

(1) *Strabon Geograph. lib. I.*

de ce canal, elles ont rencontré une vaste plaine, où elles se sont répandues jusqu'au pied des montagnes dont elle étoit environnée; que, restreintes encore une fois par ces obstacles, elles ont brisé les barrières de l'Hellespont qui se trouvoient dans la direction de leur pente, et qui leur opposoient sans doute moins de résistance que les montagnes de la Thrace ou celles de la Phrygie.

La plus grande longueur de la Propontide est d'environ 50 lieues, depuis le fond du golfe de Nicomédie, jusqu'à Gallipoli. Sa largeur est de 25 à 30 lieues. Ses rives septentrionales et méridionales courent de l'est à l'ouest; du côté de l'orient, elle forme deux golfes d'une profondeur inégale et séparés par une péninsule. A l'ouest, elle est terminée par le mont Ganos, et elle suit la direction de cette chaîne de montagnes, du nord-est au sud-ouest, jusqu'à Gallipoli.

de montagnes, du nord-est au sud-ouest, jusqu'à Gallipoli.

Les principales îles de la Propontide sont celles des Princes, qui se trouvent à l'embouchure du Bosphore ; l'île de Marmara ou l'ancienne Proconèse, et l'île de Kalolimné, à l'entrée du golfe de Moudania. Ces îles, comme celles de la Méditerranée, sont les sommets des montagnes que l'inondation n'a point atteints.

CHAPITRE II.

Voyage de l'embouchure du Bosphore de Thrace à celle de l'Hellespont.

J'AI parcouru dans différentes directions et à différentes reprises les rivages de la Propontide et les canaux par lesquels elle communique avec les deux mers voisines ; mais je me permettrai d'intervertir ici l'ordre de mes observations, afin de leur donner plus de méthode et plus de clarté. Qu'importe en effet la route que le voyageur a suivie, pourvu que les objets qu'il décrit soient exposés avec fidélité ?

A trois lieues de l'embouchure du Bosphore, j'ai trouvé sur la rive septentrionale de la Propontide, un lac d'environ une lieue de diamètre, que les turcs appellent *Kutchuk-Tchekmedge* (le petit pont). La plupart des

cartes géographiques donnent une idée très-imparfaite de ce lac et de celui de Boiouk Tchekmedge, *le grand pont*, qu'on trouve trois lieues plus loin, et qui est d'un diamètre double. Ces deux lacs ont été indubitablement des golfes de la Propontide ; et les terres marécageuses qui séparent maintenant leur embouchure de la mer, y ont été successivement accumulées par les fleuves qui s'y précipitent. Ainsi il est démontré par cette observation que j'ai répétée à Cizique et au lac de Nicée, que les eaux de la Propontide se retirent peu à peu, et que le fond de cette mer sera un jour comblé comme celui du Pont-Euxin (1) et celui de la Baltique.

On traverse l'embouchure de Boiouk Tchekmedge, sur trois ponts magnifiques, que le géographe Mélétias dit avoir été batis par Soliman (2).

En passant dans la ville de Selivri,

(1) Strabon, liv. I.

(2) *Meletiou Geographia*, pag. 422.

j'ai eu occasion d'assister à un spectacle que j'avois inutilement essayé de me procurer pendant les quinze mois que j'ai passés à Constantinople.

Un Derviche hurleur a été introduit dans une société de turcs et de grecs où je me trouvois. Sa figure étoit hideuse de maigreur et de mélancolie. Il s'est d'abord dépouillé de ses vêtemens, et a déposé par terre son kalpac, après l'avoir porté à son front; s'armant ensuite d'un fouet composé de petites chaînes de fer qu'il portoit à sa ceinture, il l'a jeté plusieurs fois en l'air, et l'a reçu avec adresse dans sa main, imitant assez la manière de nos charlatans.

Au moment où chacun s'attendoit à le voir se flageller, il s'est mis en équilibre, le ventre nud sur le tranchant d'un sabre que deux autres derviches tenoient par les extrémités, et il est resté dans cette effrayante position au moins une minute; il s'est

ensuite appliqué un fer rouge sur la langue, s'est percé les bras, les paupières et les joues avec des pointes de fer : le sang couloit de toutes parts, sa barbe et ses vêtemens en étoient souillés. Provoqué par les applaudissemens des spectateurs, et s'encourageant lui-même à des épreuves de plus en plus cruelles, il ne s'est arrêté que lorsque l'assemblée satisfaite ou plutôt rebutée de ses excès, l'a supplié d'y mettre un terme.

A quelque distance de Selivri, dans l'intérieur des terres, j'ai retrouvé d'espace en espace des débris de cette longue muraille, *Macron - Teichos*, que les habitans de Constantinople avoient élevée pour défendre leur ville contre l'irruption des barbares, et qui s'étendoit depuis Selymbrie sur la Propontide, jusqu'à Philea sur le Pont-Euxin, c'est-à-dire, qui avoit environ 420 stades de longueur (1).

(1) *Meletiou Geographia*, pag. 422.

La ville d'Héraclée, que les turcs appellent aujourd'hui par corruption *Reklia*, est située comme Selivri sur les bords de la Propontide. Cette ville, autrefois la plus considérable de la Thrace, fut fondée l'an 153 de Rome. On y admire encore les restes d'un amphithéâtre et de ces beaux palais que Vespasien y avoit bâtis (1).

En visitant le port de Rodosto, j'ai été témoin d'une scène qui peut donner une idée juste du despotisme d'une nation conquérante et du malheur d'une nation conquise.

Deux petits bateaux faisoient voile pour s'approcher du rivage; ils marchoient fort près l'un de l'autre, et sembloient joûter de vîtesse ensemble. L'un étoit conduit par des turcs, et l'autre par des grecs. Le beaupré du premier s'est engagé dans les cordages du second. Un matelot grec s'est empressé de le dégager. Le patron turc

(1) *Meletiou Geographia*, p. 422.

furieux s'est levé du fond de son bateau, a saisi un aviron, et ne l'a déposé qu'après avoir assommé le grec, qui s'est laissé tuer sans opposer aucune résistance.

J'ai fait par mer et par terre le voyage de Rodosto jusqu'à l'embouchure de l'Hellespont. En suivant la côte par mer, j'ai parcouru avec intérêt les petites villes de Ganos, de Miriophito, de Peristasis et de Palio Patino. Le voyage par terre est dangereux, et n'offre aucun objet digne d'observation, si ce n'est l'Hexamilia, dont je parlerai dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Voyage du cap Sigée à l'isthme d'Hexamilia.

DANS l'ouvrage que j'ai publié sur la Troade, j'ai déja fait la description de l'Hellespont; mais je ne craindrai point de la répéter ici, parce qu'elle est une sorte de complément nécessaire au sujet que je traite, et qu'elle appartient au moins autant au tableau général de Constantinople, qu'à celui de la plaine de Troye.

Je m'embarquai au pied du cap Sigée, sur un léger caïque conduit par sept rameurs, dont le chef étoit un vieillard d'une figure vénérable, qui depuis son enfance naviguoit dans l'Hellespont.

Une foule d'objets intéressans se

Gravé par Et. Collin

Gravé par Et Collin

présente à-la-fois à mes yeux : le canal, semblable à un beau fleuve, est dans ce moment couvert de vaisseaux ; ses eaux coulent majestueusement entre deux chaînes de hautes collines, qui, sans être par-tout cultivées, offrent par-tout les signes de la fertilité. De nombreux troupeaux paissent sur le penchant des deux rives, et les matelots du vaisseau qui s'enfuit, répondent aux chants des bergers. Ces images riantes font bientôt place aux souvenirs douloureux qui leur succèdent. Thucydide, Hérodote et Xénophon me rappellent les batailles sanglantes et les grandes actions dont l'Hellespont fut autrefois le théâtre ; ici les athéniens battirent les lacédémoniens ; là, ils furent battus par eux et perdirent leur liberté ; plus loin, passèrent les armées de Xerxès et d'Alexandre ; je vois l'Hellespont teint à-la-fois du sang des perses, des grecs, des vénitiens et des musulmans;

enfin le malheureux Léandre me demande quelques larmes.

Pendant que j'étois occupé de ces tristes souvenirs, le chef des rameurs laisse échaper par hasard le nom d'Eles-Bouroun. Je le questionne avec empressement sur le nom qu'il venoit de prononcer, et il m'apprend que l'un des deux promontoires qui terminent la Chersonèse de Thrace étoit appelé par les turcs *Eles - Bouroun;* (cap d'Eles). J'allai aussitôt reconnoître ce cap, et chercher les ruines de la ville d'Eleus, qui ne devoit pas en être éloignée.

Le petit village et les différens forts qu'on voit à la pointe de la Chersonèse ont peut-être été construits des débris de cette ville. Le tombeau de Protésilas, qui en étoit voisin et qui subsiste encore, est le seul de ses monumens qui puisse indiquer le lieu qu'elle occupoit.

Après avoir examiné le fort de Setil-

bar-Kalessi, bâti par le baron de Tott, et situé à peu de distance du tombeau de Protésilas, je m'embarquai une seconde fois ; et laissant à droite, sur la côte d'Asie, les tombeaux d'Achille et de Patrocle (1), le château du Sable (2), l'embouchure du Simoïs (3), le tombeau d'Ajax (4), le bois d'Hector ou l'Ophrinium (5), et à gauche sur celle d'Europe, deux agréables vallons plantés d'arbres et arrosés de plusieurs ruisseaux, j'arrivai à la pointe des Barbiers (6), où étoit autrefois située la ville de Dardanus, célèbre par le traité de paix qui y fut signé entre Sylla et Mythridate Eupator (7).

J'abordai ensuite au château des

(1) Dhio Tepe.
(2) Koum Kalé.
(3) Menderé soù.
(4) In Tepè gheulu.
(5) Tchakalli déré.
(6) Kepos Bouroun.
(7) Strab. Cas. liv. 13, p. 889.

Dardanelles d'Asie, que les turcs appellent *Soultanié Kalessi.* La petite ville qui avoisine ce château, est presqu'entièrement peuplée de juifs qui, aux avantages d'un grand commerce, réunissent encore ceux d'une commission très-lucrative, en se rendant nécessaires aux vaisseaux de toutes les nations qui sont forcés d'y relâcher pour y être visités et montrer leurs fermans.

Derrière la ville s'étend une large plaine au milieu de laquelle on trouve un Teké ou couvent de derviches, entouré de vignes et de jardins délicieux. Ces solitaires donnent au pays qui les avoisine, l'exemple de l'hospitalité la plus affectueuse ; ils offrent leurs plus beaux fruits et leurs cellules au voyageur fatigué, et de la meilleure foi du monde lui font admirer un cercueil de quarante pieds, qui contient les reliques du géant qui les a fondés.

Le torrent qui traverse cette plaine

et qui baigne les murs de Soultanié-Kalessi, est le Rhodius qui, suivant Strabon, couloit entre Dardanus et Abydos. C'est, après le Simoïs, le plus considérable des torrens qui se jettent dans l'Hellespont; en observant l'irrégularité de son lit, les monceaux de cailloux qu'il charrie, et les brèches qu'il fait à chaque instant à la digue élevée près du château pour en retarder la destruction, on n'est pas surpris que Neptune ait réuni ses eaux avec celles du Simoïs et des autres fleuves qui descendent de l'Ida, pour renverser le retranchement des grecs.

Strabon dit que le Cynoséma ou le tombeau d'Hécube étoit en face de l'embouchure du Rhodius, sur la rive opposée de l'Hellespont; il occupoit sans doute le lieu où se trouve aujourd'hui le château d'Europe, que les turcs appellent *Kelidir-Bahar* (le cadenat de la mer) comme Euripide appeloit autrefois le Bosphore la clef du pont.

Au-dessus de Soultanié-Kalessi, est un promontoire qui se détache de la côte d'Asie, s'avance dans le canal, et semble en fermer l'entrée du côté de la mer de Marmara. Les turcs l'appellent *Nagara-Bouroun*. On voit encore sur ses rivages quelques ruines qui doivent être celles de l'ancienne Abydos, puisque la distance qui se trouve entre la pointe des Barbiers et celle de Nagara est précisément la même assignée par Strabon entre Dardanus et Abydos.

La côte d'Europe au-delà de Kelidil-Bahar, forme trois anses contigues.

Au fond de la première, se trouve le village de Mayto, peuplé de grecs et bâti sur les ruines de l'ancienne Madytos ; c'est-là que les athéniens remportèrent sur les lacédémoniens une victoire signalée, à la suite de laquelle ils érigèrent un trophée sur le tombeau d'Hécube.

La seconde, que les anciens appe-

loient *Koilos*, à cause de sa profondeur, porte encore aujourd'hui le nom très-peu défiguré de Koilia, que les habitans prononcent Kilia.

La troisième enfin, que les turcs appellent *Ak-Bachi-Liman* (port de la Tête blanche), est l'ancien port de Sestos. Les constructions qu'on aperçoit sur la montagne qui domine cette anse, sont les ruines du fort de Zéménic, la première place dont les turcs s'emparèrent en passant d'Asie en Europe, sous le commandement du Sultan Orcan, en 1356. Les turcs qui habitent les rivages de l'Hellespont, montrent encore avec une sorte d'orgueil, certains rochers qui se trouvent une lieue au-delà d'Ak-Bachi-Liman, et qu'ils appellent *gaziler iskelessi* (le port des vainqueurs), parce qu'ils prétendent que c'est-là où leurs braves aïeux abordèrent avant d'attaquer le fort de Zéménic.

Xerxès, dit Strabon, jeta un pont

entre Sestos et Abydos, pour faire passer son armée. L'une des extrémités de ce pont aboutissoit au-dessus d'Abydos vers la Propontide, et l'autre au-dessous de Sestos vers la mer Egée.

La courageuse entreprise de Léandre qui a donné lieu au charmant poëme de Musée, et fourni depuis plusieurs siècles un aliment à la verve des auteurs d'Héroïdes, n'a rien de prodigieux pour les habitans des Dardanelles. Ils ont vu, dans ces derniers tems, un jeune juif traverser au même endroit le canal, pour obtenir la main d'une fille de sa nation, qui la lui avoit offerte à ce prix.

Après avoir fixé la situation de Sestos et d'Abydos, je m'empressai de profiter d'un vent favorable pour achever mes courses dans la partie la plus large du canal. Les piadets élégans dont les turcs se servent pour y naviguer, ne sont guère propres à résister aux vagues de la mer de Marmara, dont

l'impétuosité augmente par les vents du nord, et qui semblent s'irriter contre la barrière que leur oppose l'étroite entrée de l'Hellespont.

Je laisse à droite sur la côte d'Asie, les fleuves Percote et Practius, que les turcs connoissent aujourd'hui sous le nom de Bourghas-sou, de Moussa-keu-sou ; à gauche sur celle d'Europe, la fameuse rivière d'Ægos, *Kara ova sou*, où se donna cette bataille décisive qui mit fin à la guerre du Péloponèse.

Dans Lamsaki, je reconnois l'ancienne Lampsaque, et j'admire ses fertiles coteaux, qui sont encore aujourd'hui couverts de vignes, comme ils l'étoient lorsque Xerxès en fit présent à Thémistocle.

Gallipoli me rappelle Callipolis. La situation de cette place est si avantageuse, que tous les princes qui ont voulu s'emparer de la Thrace ont commencé par s'en rendre maîtres. Justi-

nien y avoit fait construire d'immenses magasins de vivres et de munitions, pour l'entretien des troupes qui gardoient l'entrée de la Propontide. C'est encore là que les flottes turques destinées pour l'Archipel, vont faire leurs provisions de biscuit et de poudre à canon.

Il ne me reste plus qu'un pas à faire pour avoir parcouru tout l'Hellespont. Je jette un coup-d'œil sur l'embouchure du fleuve Pœsus, que les turcs appellent *Beiram-déré*, et qui arrosoit les murailles de cette ville, dont les habitans, conduits par Adraste et Amphius, allèrent au secours des troyens. J'arrive enfin sur cet isthme qui réunit la Chersonèse de Thrace avec le continent. On y comptoit autrefois trois villes remarquables : Cardia, située sur le golfe Mélas, dont il ne reste plus de vestiges ; Pactié, sur la Propontide, que les grecs modernes appellent *Palio-Patino*, et Lyzima-

chia, bâtie entre les deux autres par Lysimaque, un des successeurs d'Alexandre. J'ai retrouvé l'emplacement de cette dernière au petit hameau appelé *Kavac*, d'où l'on aperçoit distinctement les deux mers.

CHAPITRE IV.

Description de la presqu'île de Cyzique.

Certains historiens prétendent qu'Alexandre allant à la conquête de l'Asie, fit passer son armée de Sestos à Abydos : d'autres assurent que cette armée traversa l'Hellespont sur deux colonnes ; qu'il chargea Parménion d'en diriger une sur Abydos, et qu'il passa lui-même avec l'autre de Pactié (Palio Patino) à Priapus (Cara-boa). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en prenant cette dernière route, il arrivoit facilement dans ces plaines fameuses où il défit les perses pour la première fois, et qu'en passant à Abydos pour parvenir au Granique, il avoit à traverser des montagnes impraticables et des défilés très-dangereux.

Entre Palio Patino et Cara-boa, la

largeur du détroit est d'environ quatre lieues ; depuis Cara-boa jusqu'à la presqu'île de Cyzique, le rivage de la Propontide est une grêve platte et marécageuse ; trois fleuves y ont leur embouchure, le Granique, l'OEsepus et le Tarsius. Le Granique qu'on rencontre le premier, est appelé par les turcs *Outsvola-sou ;* son embouchure est obstruée par un marais qui l'empêche d'arriver jusqu'à la mer. L'OEsepus qu'on trouve ensuite est plus considérable que le Granique ; il se rend à la mer par deux embouchures ; les turcs lui donnent le nom d'un beau vallon qu'il traverse, et qu'ils appellent *Satalli-déré.* Le Tarsius, qui est le plus petit des trois, est celui dont l'embouchure est la plus voisine de la péninsule. Je n'ai point pu découvrir le nom que les turcs lui donnent.

En face de l'embouchure de ces trois fleuves, on aperçoit neuf petites îles rangées en cercle, dont Pline fait

mention, et dont les principales sont Ophiussa et Halone, aujourd'hui Afessia et Arabler.

Plus loin dans la même direction, se trouve l'île de Marmara, que les anciens appeloient *Proconèse*, et que les turcs appellent *Mermer-Adassi* (l'île de Marbre). Cette île, qui a environ vingt lieues de tour, est très-montueuse et très-aride : on y comptoit autrefois quelques villes remarquables, on n'y aperçoit plus que quelques malheureux villages grecs et quelques monastères de Caloyers ; la presqu'île de Cyzique au contraire, est d'une fertilité prodigieuse ; elle nourrit dix mille habitans, et elle pourroit en nourrir cent mille.

Entourée d'une mer très-poissonneuse, elle produit les plus excellens fruits ; ses bois sont peuplés de gibier, ses campagnes sont couvertes de vignes, d'oliviers et de mûriers ; faut-il après

cela s'étonner de la prospérité de ses anciens habitans?

La petite ville d'Artaki, bâtie sur les ruines d'Artace, est la plus habitée de la presqu'île; c'est un mouillage commode, où les vaisseaux viennent chercher un abri quand ils sont forcés de relâcher par l'impétuosité des vents du nord.

Les ruines de l'ancienne Cyzique sont situées environ une lieue à l'est d'Artaki; elles s'étendent depuis les bords du golfe jusqu'au pied d'une colline que les habitans appellent *Ourso*, et qui est une branche du mont Dyndyme, où les Argonautes élevèrent un temple en l'honneur de Cybèle.

Cette ville étoit au rang des premières de l'Asie; elle étoit gouvernée par les mêmes lois que Rhodes, Marseille et Carthage: lois sages sans doute, puisqu'ils la rendirent aussi puissante en paix qu'en guerre.

Paci et bello apta.

Strabon dit expressément que Cyzique étoit une île de la Propontide, réunie par deux ponts au continent de l'Asie; ces deux ponts n'existent plus; Cyzique communique maintenant avec le continent par une langue de terre large d'une demi-lieue, et sur laquelle on a bâti deux villages appelés *Tulli* et *Edingik*. Voilà donc une nouvelle preuve de la diminution des eaux de la Propontide.

Les murailles de cette ancienne ville subsistent encore en plusieurs endroits dans leur entier: elles sont construites en marbre et en granit, matériaux précieux dont la presqu'île abonde, et qui étoient autrefois recherchés jusques dans Rome.

Plusieurs écrivains de l'antiquité ont célébré la magnificence de ses monumens et l'habileté de ses sculpteurs(1). Strabon vante particulièrement la beauté de ses arsenaux et de ses maga-

(1) Pline, l. 36, chap. 15.

sins d'armes et de vivres ; Pline parle d'un écho très-renommé qui s'y trouvoit, dans les environs de la porte de Thrace, et qui répétoit le même son jusqu'à sept fois (*eptaphonon*) (1). Mais de tous les monumens qu'on y admiroit autrefois, l'amphithéâtre est le seul qui soit assez conservé pour qu'on puisse en reconnoître l'usage. Il est situé sur la colline Ourso, entre les villages de Camumly et Coucoulo.

(1) Pline, l. 36, c. 15.

CHAPITRE V.

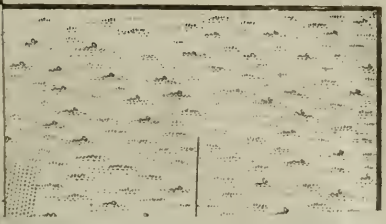
Description de Brousse.

Entre la presqu'île de Cyzique et l'embouchure du Rhyndaque, le seul village un peu remarquable qu'on rencontre, est celui de Panerma, peuplé d'environ quatre mille habitans et bâti sur les ruines de l'ancienne ville de Panormus. Il est entouré de plantations de mûriers et de charmants vignobles : mais le pays qui succède à ce riant païsage est entièrement stérile.

Le plus considérable de tous les fleuves qui se jetent dans la Propontide, est le Rhyndaque : c'est sans doute à cause de sa grandeur que Tournefort l'a confondu avec le Granique.

Je quitte un instant ici le rivage de la Propontide pour décrire une ville que la trahison de Prusias, l'affreux supplice de Bajazet et tant d'autres

l Keupri.	16
niler Tchesmé.	17
man Keu.	18
al-Oglou Keupri.	19
Ruiné.	20
li Keu.	21



1 Optal Keupri.
2 Adgamiler Tchesmé.
3 Karaman Keu.
4 Dgikal-Oglou Keupri.
5 Pont-Ruiné.
6 Scamli Keu.
7 Karathé-Oglou Keu.
8 Panair Keu.
9 Tepedgik Keu.
10 Demirdarli Keu.
11 Kalosren Keu.
12 Demeli Keu.
13 Tchiuour-Keu.
14 Philadar-Keu.
15 Neo Castro.
16 Keupri-Bachi Keu.
17 Kestene Keu.
18 Samanli Keu.
19 Meraplı Keupri.
20 Illirum Dgiami.
21 Tchelebi-Sultan-Mehemet Dg.
22 Oulou Dgiami.
23 Orhan Dgiami.
24 Mouradia Dg.
25 Ieni Kaploudgé, Nouveaux Bains.
MONT OLYMPE
KETCHICH DAHI
DEDEHABAN TEPE
Region déserte et couverte de Neiges
Habitation de Turcomans Pasteurs des Chatrignier
Habitation de Turcomans
BROUSSA
Champs de Mûriers
AK-SOU R.
UFER-SOU R.
Champ de Bataille des Turcs et des Persans
Emirdek-Keu
Karak Keu
Amarelı Tchiouk Keu
HORNUS FL.
RHYNDACUS FL.
Lac d'Abouillonte Apollonie Lacus
Ville d'Abouillonte Apollonia
LOUPAD
LOPADIUM
Karagatch Keu
New Bains
Moudania
MACESTUS FL.
Isle de Kalo Limno
GOLFE DE MOUDAGNA.
CARTE
DE LA VILLE DE BROUSSE
ET DE SES ENVIRONS,
Levée par J B. LE CHEVALIER.
en 1786.
Echelle de 4000 Toises.
1000 2000 3000 4000
1000. 2000. 3000 4000 Mètres
Gravé par Thuillier fils.
Ecrit par Miller.

grands évènemens ont rendu célèbre; je remonte le Rhyndaque en bateau jusqu'au village d'Iskelé ; je me rends ensuite par terre au lac d'Abouillonte, *Appolloniatis lacus ;* d'où après environ cinq heures de marche, j'arrive aux portes de l'ancienne capitale de la Bythynie.

La ville de Brousse est située sur une éminence, au pied du mont Olympe ; elle domine une plaine fertile, couverte de mûriers, arrosée de mille ruisseaux, et dans laquelle se trouvent deux sources thermales très-abondantes, dont la chaleur est au degré de l'eau bouillante : elle contient environ cinquante mille habitans, tant turcs que grecs, juifs et arméniens. On y compte cent quarante mosquées : les deux plus magnifiques sont celles de Bajazet, surnommé le Tonnerre, *Ildirim Dgiami*, et celle de Murat I.er, *Mouradia Dgiami.* Celle d'Orcan le victorieux, est un ancien

monastère grec, à l'entrée duquel on montre un énorme tambour; les crédules musulmans sont persuadés que cet empereur revient tous les vendredis dans sa mosquée, pour y battre le tambour et réciter son chapelet.

Les écrivains chrétiens prétendent que la fameuse bataille de Tamerlan contre Bajazet, se donna sur les rives de l'Euphrate; les turcs, au contraire, s'accordent à dire que Tamerlan, immédiatement après l'avoir gagnée, entra dans Pruse, métropole de Bythynie. Je crois avoir résolu ce problême historique. Pendant le séjour que j'ai fait à Brousse, j'ai découvert une fontaine que les turcs appellent *fontaine des Persans*, *Adgianiler-Tchesmé*, et autour de laquelle ils trouvent sans cesse des armes rouillées et des ossemens d'hommes et de chevaux. On sait qu'il périt quatre cent mille hommes dans cette bataille, et que Tamerlan, vainqueur de Bajazet,

le condamna à passer le reste de sa vie dans une cage de fer.

Avant de lever la carte de Brousse et de ses environs, je crus devoir monter sur l'Olympe afin de prendre une idée nette du pays et des objets dont cette ville est entourée. Deux officiers français, d'un mérite distingué, s'y trouvoient alors, l'ingénieur Lafitte et le major Saint-Remy, aujourd'hui général de l'artillerie française. Nous partîmes ensemble le 3 juin 1786, accompagnés d'un janissaire et d'un guide.

Après avoir monté pendant quatre heures à travers une forêt de châteigners et de noyers d'une grosseur prodigieuse, nous arrivâmes sur une platte-forme couverte de verdure, où des turcomans nomades avoient fixé leurs tentes et faisoient paître leurs troupeaux.

Deux heures après nous nous trouvâmes près d'un petit lac sur les limites de la végétation et du désert;

et y laissant nos chevaux, nous marchâmes encore une heure à pied pour atteindre le sommet de l'Olympe.

Elevés au-dessus des montagnes de Phrygie, nous apercevions au loin Constantinople et les îles des Princes, à nos pieds le lac d'Abouillonte, et le fleuve Ufer, qui après avoir parcouru la plaine de Brousse, se dirige vers la mer, à travers des campagnes fertiles et bien cultivées ; le contour de la Propontide et celui de la presqu'île de Cyzique se dessinoient en entier sous nos yeux ; mais le lac de Nicée encaissé dans de hautes montagnes, ne nous découvroit qu'une petite partie de sa surface. De tems à autre des nuages interposés nous déroboient la vue de la terre ; il n'y avoit plus de commerce entre les mortels et nous.... N'est-ce pas la sensation délicieuse que l'on éprouve sur ces lieux élevés, qui a inspiré aux poètes anciens l'idée d'en faire le séjour des dieux ?

CHAPITRE VI.

Voyage de Brousse à l'embouchure du Bosphore, par Nicée et Nicomédie.

Je reviens de l'Olympe, à l'embouchure du Rhyndaque, en face de laquelle se trouve la petite île de Kalo-Limno, l'ancienne Besbicus (1), que Pline croit avoir été autrefois réunie au continent, de même que la Sicile, l'île de Chypre et l'Eubée (2). Je passe ensuite au village de Moudania, qui pourroit bien être l'ancienne Apamée, pour arriver à Ghio ou Ghemlek.

Cette petite ville est située au fond du golfe de Moudania, qui, comme l'observe très-bien Strabon, s'enfonce beaucoup dans les terres du côté de

(1) Strab. Geogr. l. 12, p. 396.
(2) Pline, l. 2, ch. 88.

l'orient (1). Elle a pris la place de l'ancienne Cius, qui fut détruite par Philippe, père de Persée. Du côté du nord, elle est dominée par la chaîne du mont Arganthon, où le compagnon d'Hercule fut enlevé par les nymphes. Au tems de Strabon, on célébroit encore à Cius une fête dans laquelle des bacchantes parcouroient les montagnes voisines, en appelant Hylas à grands cris. Les romains accordèrent la liberté à ses habitans, en récompense de la conduite amicale qu'ils avoient tenue à leur égard (2). Elle fait aujourd'hui un commerce considérable en bled, en vins, en fruits et en soie avec la capitale.

Le lac de Nicée, que nous apercevions du haut de l'Olympe, et qui n'est pas fort éloigné de la ville de Ghio, est l'ancien lac Ascanius. Il peut avoir quinze ou dix-huit milles de longueur sur quatre ou cinq de largeur. La ville

(1) Strab. Geogr. l. 12.

(2) Strab. Geogr. l. 12.

de Nicée est située à son extrémité orientale. Elle fut, dit-on, fondée par Antigone, et fut long-tems regardée comme la capitale de la Bythynie ; mais Auguste transféra ce titre à la ville de Nicomédie, et occasionna une haine irréconciliable entre ces deux villes.

Pendant que Pline fut gouverneur de Bythynie, il sacrifia des sommes immenses pour la construction du théâtre de Nicée ; il eut même le projet d'ouvrir un canal de communication entre le lac Ascanius et le golfe de Nicomédie.

Catulle voyageant dans l'Asie mineure, se fixa quelque tems à Nicée, qui étoit célèbre alors pour les écoles de philosophie.

Après que Constantin eut embrassé le christianisme, elle devint le siège d'un archevêque, et l'on y tint un concile fameux, où l'on eut l'imprudence d'exposer aux discussions du peuple, les mystères de la religion.

Le successeur de Jovien fut pro-

clamé à Nicée. On ne songe pas, sans frémir, à ces époques malheureuses où les empereurs étoient élus par les soldats, où le sceptre étoit sans cesse disputé par des factions, et où le sort d'un grand empire dépendoit du caprice des armées.

Cette capitale, successivement saccagée par les goths et les turcs, par Bajazet et Tamerlan, étoit regardée dans le treizième siècle comme la rivale de Constantinople. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village, extrêmement mal-sain et parsemé de ruines. Presque tous les édifices sont bâtis de débris d'antiquités. On voit çà et là des autels, des statues, des colonnes et des inscriptions enchâssées pêle-mêle dans les murailles avec les matériaux les plus vils.

A une heure et demie de la porte qu'on appelle *Istamboul - kapoussi* (la porte de Constantinople), on m'a fait voir, au milieu de la campagne, le

tombeau de Caïus Filiscus, fils du médecin Asclépiade, que Pline met au nombre des grands hommes qui ont illustré la Bythynie (1). C'est une pyramide triangulaire de marbre, portée sur un soubassement d'ordre composite. Les turcs appellent ce monument *Besh-Tash* (les cinq pierres), parce qu'il étoit originairement composé de cinq assises, dont la première a été renversée.

J'ai ensuite traversé le mont Arganthon, couronné de chênes verds et de châteigniers. J'ai trouvé sur cette montagne le village de Taouchandji, dont les habitans sont chargés d'aller au sommet de l'Olympe observer le moment où la lune du Ramazan paroît sur l'horizon, et de courir à Constantinople en porter la nouvelle.

Ce mont Arganthon sépare le golfe de Nicée, *Cianus sinus*, de celui de Nicomédie, *Astacenus sinus;* la ville

(1) Pline, liv. 7.

de Nicomédie est située au fond de ce dernier.

Cette ville, fondée par Nicomède, fils et successeur du traître Prusias, fut très-florissante sous les empereurs romains. On y voyoit un superbe théâtre et un cirque ; ses murailles, s'il faut en croire les écrivains du bas Empire, étoient plus solides que celles de Babylone. Elle fut protégée par Auguste ; Trajan la décora de plusieurs monumens publics ; mais Dioclétien sur-tout y répandit une telle magnificence, qu'elle devint en peu de tems la rivale de Rome. On y retrouve encore les ruines d'un palais qu'on croit avec assez de vraisemblance avoir été bâti par cet empereur.

Les bords du golfe de Nicomédie sont très-escarpés et très-pittoresques, mais l'intérieur du pays est fort mal cultivé.

Le village de Gebissé, qu'on rencontre sur la route de Nicomédie à Chal-

cédoine, est l'ancienne Lybissa où reposent les cendres d'Annibal (1). Il est probable qu'elles sont renfermées sous le monticule qu'on aperçoit à quelque distance du village vers le nord ; et j'invite les voyageurs à le faire ouvrir.

De Gebissé je me suis rendu par mer aux îles des Princes, que Pline appelle *Propontides*, sans doute parce qu'elles sont situées à l'embouchure du Bosphore, dans la mer de ce nom. Elles sont au nombre de quatre, et forment un admirable point de vue pour le sérail et les habitans de Péra.

Les deux premieres, Proté et Antigonia, sont aussi stériles l'une que l'autre ; dans celles de Prinkipo et de Kalke on trouve plusieurs monastères grecs, placés très-avantageusement sur des éminences, et jouissant d'une température délicieuse.

Celle de Kalke, anciennement Kal-

(1) Eutrope, l. 4, ch. 11.

kitis, tire son nom d'une mine de cuivre dont le métal étoit très-renommé chez les anciens ; Pierre Gilles en trouva des scories, et peut-être d'habiles naturalistes y retrouveroient-ils cette mine d'or dont parle Aristote.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du Bosphore.

Le Bosphore de Thrace sépare l'Europe de l'Asie, et réunit la mer Noire à la Propontide, comme l'Hellespont réunit la Propontide à la mer Egée. Il n'existe aucun détroit sur le globe, qui puisse lui être comparé ; il les surpasse tous par la beauté de ses rives, par la sureté de ses mouillages, et par la variété infinie des objets pittoresques qu'il offre aux yeux du navigateur.

Il serpente, comme un beau fleuve, entre deux chaînes de montagnes dont les sommets sont ornés de grouppes d'arbres, la pente entrecoupée de jardins, et le pied couvert d'agréables villages, qui se succèdent presque sans

interruption, depuis Constantinople jusqu'à l'entrée de la mer Noire.

On y voit un nombre prodigieux de vaisseaux de toutes les formes et de toutes les nations; il abonde en poissons de toute espèce; les dauphins en troupe se jouent sur la surface de ses eaux. Les halcyons et d'autres oiseaux aquatiques, volant par bandes et en longues files, passent et repassent sans cesse d'une mer à l'autre; le Bosphore en un mot est un tableau vivant et animé, dont les scènes se renouvellent à tous les momens du jour et ne se répètent jamais.

CHAPITRE II.

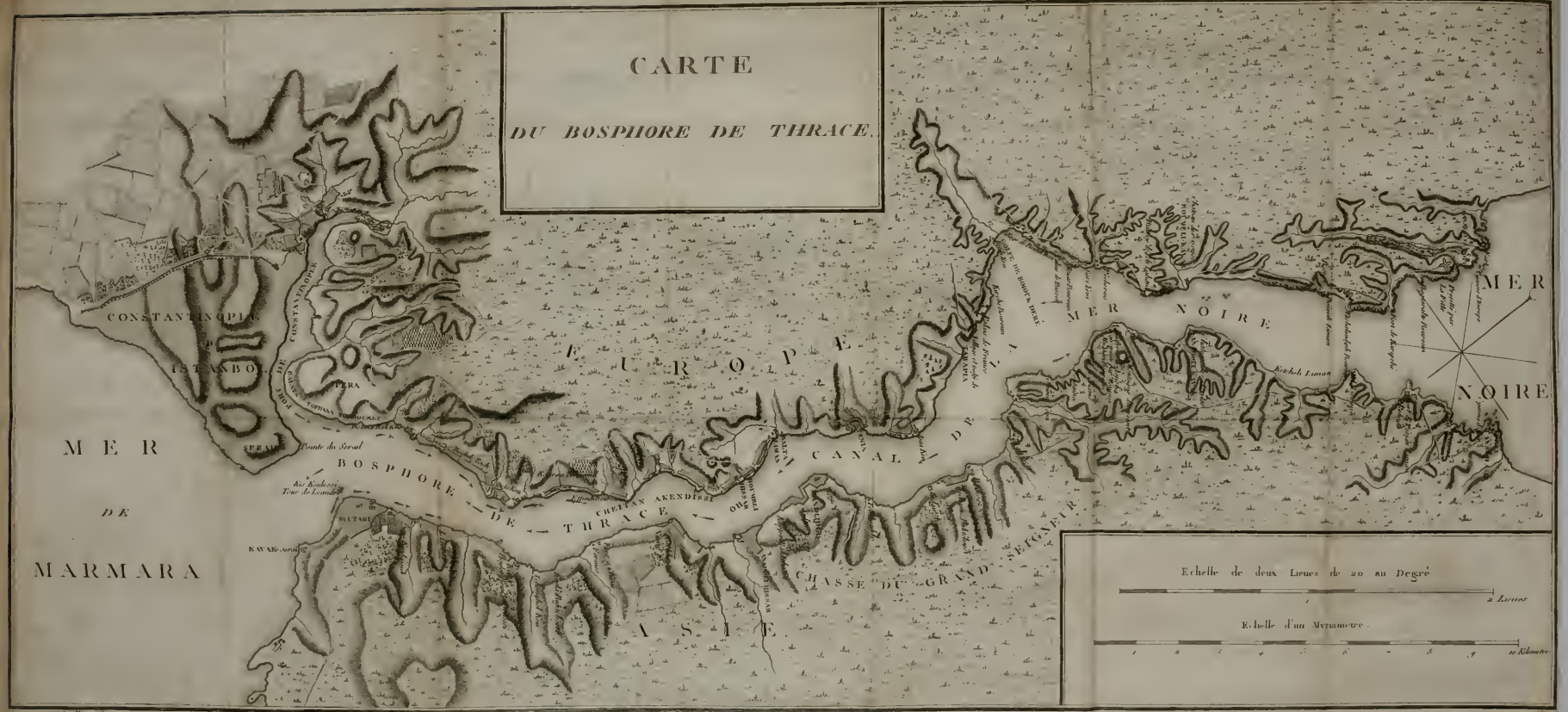
Des dimensions du Bosphore.

Les anciens ne sont point intelligibles dans les dimensions qu'ils donnent au Bosphore. Hérodote dit qu'il avoit cent vingt stades de longueur ; mais il n'en fixe point les deux extrémités, sur lesquelles il est facile de se méprendre. Le judicieux Polybe lui donne la même longueur qu'Hérodote, à compter depuis le temple jusqu'à Chalcédoine : mais de quel temple parle-t-il ? Strabon n'est pas beaucoup plus clair que les deux autres, quand il place le temple de Jupiter à la même distance des îles Cyanées que ces mêmes îles avoient entr'elles, c'est-à-dire à vingt stades.

La manière la plus naturelle d'évaluer la longueur du Bosphore, c'est d'en

placer l'origine aux îles Cyanées, et l'extrémité au promontoire de Chalcédoine ; ce qui fait une longueur d'environ sept lieues, comme on peut s'en assurer par l'échelle de la carte.

Sa largeur n'est pas par-tout la même ; et quand Hérodote nous dit encore qu'il n'a que quatre ou cinq stades de largeur, il veut sans doute parler des deux points où il est le plus étroit.


CARTE
DU BOSPHORE DE THRACE.
CONSTANTINOPLE
ISTANBOL
MER
DE
MARMARA
EUROPE
BOSPHORE DE THRACE
CANAL DE LA MER NOIRE
MER NOIRE
ASIE
CHASSE DU GRAND SEIGNEUR
Pointe du Serail
Kis Koulessi
Tour de Leandre
KAVAK-Serai
CHEITAN AKENDISSI
Echelle de deux Lieues de 20 au Degré
2 Lieues
Echelle d'un Myriamètre
10 Kilomètres

CHAPITRE III.

Des courants du Bosphore.

Les sinuosités du Bosphore ne sont pas insensibles et coulantes comme celles des fleuves ; elles sont au contraire brusques et anguleuses ; ses rives d'espace en espace présentent un obstacle perpendiculaire à son cours, en rompent l'impétuosité, et le rendent à-la-fois plus tranquille et plus navigable.

En sortant du Pont-Euxin, il suit la même direction du nord-est au sud-ouest, jusqu'au golfe de Boïouk-déré, *Bathycolpos ;* de-là il coule quelques milles vers l'est, et se détourne ensuite vers le couchant pour arriver au promontoire Kislar-Bouroun, *Hermæum.* Enfin, reprenant encore une fois la direction nord-est, il parvient à Cons-

tantinople, d'où, en suivant la ligne nord et sud, il entre dans la Propontide.

En un mot, le Bosphore forme sept coudes différens, qui produisent autant de courants, dont l'effort se fait sentir dans des directions particulières. Le premier coude est dirigé de la mer Noire vers la terre d'Europe, à l'endroit que les anciens appeloient la *Pierre Juste* (Petra Dicæra), et que les turcs appellent *Kirshe-Bouroun*.

Le second se porte vers l'Asie, à l'endroit appelé *Kanlidge-Bouroun* (Glarium pr.); le troisième au promontoire Kislar-Bouroun, *Hermaeum;* le quatrième au promontoire de Vaniékeu, *Moletrinum;* le cinquième, à Effendi-Bouroun, *Estias;* d'où il est repoussé en partie vers la côte d'Asie, en partie sur celle d'Europe vers Salibasari; le sixième au promontoire de Scutari, *Bos* ou *Damalis;* le

septième enfin se jette sur la pointe du sérail.

Ces sept courants sont d'une telle violence, que les vaisseaux couverts de voiles et poussés par le vent le plus favorable, ont de la peine à les surmonter. Dans la dernière guerre des turcs contre les russes, j'ai vu la flotte ottomane forcée de se touer, jusqu'à l'embouchure de la mer Noire.

La rapidité des courants du Bosphore ne dépend pas, comme quelques naturalistes l'ont cru, de la largeur plus ou moins grande de ce canal. Il est plus étroit entre les châteaux que partout ailleurs, et cependant le courant n'y est pas trop rapide, parce qu'il suit la ligne droite, et que son effort n'est suspendu par aucun obstacle; mais les eaux poussées d'un promontoire à l'autre, acquièrent une rapidité et une force suffisante pour repousser, même en sens opposé, celles qu'elles trou-

vent sur leur passage et qui n'ont pas été soumises à la même impulsion qu'elles.

J'ai souvent observé les flots rejetés de la pointe du sérail jusqu'au promontoire d'*Effendi Bouroun*, et là se former une lutte affreuse entre les eaux qui tendoient à descendre et celles qui tendoient à remonter; cette expérience singulière est vérifiée par les bateliers eux-mêmes, toutes les fois que de grandes pluies imprimant une couleur particulière aux eaux des deux fleuves qui coulent à travers le port, permettent de distinguer le mouvement, la direction et le repos des courants.

Les sept coudes dont j'ai parlé ci-dessus, arrêtent sept fois le cours naturel du Bosphore, et forment sept courants qui, s'ils ne sont pas diamétralement contraires aux premiers, leur sont au moins très-opposés. Leur rapidité empêche le port de Constantinople de

se combler. Sans ce bienfait de la nature, comment concevoir qu'il ne l'ait pas été par la prodigieuse quantité de matières que l'on y jette depuis tant de siècles, et par les sables que les fleuves y apportent sans cesse?

CHAPITRE IV.

Du village de Fondoukli.

Hussein Aga étoit le plus riche des turcs au tems de Mahomet IV. Il ne se passoit point de semaines qu'il ne reçût le sultan dans sa maison appelée *fondoukli*, située près du faubourg de Péra, à la vue du palais impérial. On y avoit bâti à grands frais plusieurs chambres avancées sur le Bosphore, afin que des fenêtres le sultan pût prendre le divertissement de la pêche : le poisson qu'il prenoit étoit envoyé en signe de faveur à ses courtisans. Lorsque le présent étoit apporté par un simple chambellan, la récompense ordinaire devoit être une bourse. Si le messager étoit un *tchouadar* ou maître de la garde-robe, celui à qui le présent étoit adressé ne pouvoit donner moins de cinq bourses.

Le village de Fondoukli, qui tire son nom de la maison de Hussein Aga, occupe, si je ne me trompe, l'emplacement de l'antique Aianteïon, où les mégariens adoroient le fils de Télamon.

Il y avoit aussi près de là un temple de Ptolémée, que les byzantins honoroient d'un culte particulier, parce qu'il leur avoit cédé en Asie un terrain fertile en bled, et qu'il leur avoit fourni des armes et de l'argent dans un besoin pressant.

Un peu au-dessus de ce temple, on voyoit le tombeau que Chalcis éleva en l'honneur d'un dauphin. Chalcis étoit un berger qui jouoit de la lyre avec une telle perfection, qu'un dauphin attiré par l'harmonie de ses sons, ne manquoit jamais d'approcher du rivage, et d'élever la tête au-dessus des eaux pour l'entendre. Charandas, ennemi de Chalcis ou jaloux de son talent, tendit des embuches au dauphin,

et le tũa. Chalcis, indigné de cette perfidie, lui érigea une magnifique sépulture, à laquelle il donna le nom du poisson qu'il chérissoit, et celui de son meurtrier.

La pierre appelée *thermastis* étoit au fond de la petite anse voisine ; les turcs paroissent en conserver le souvenir dans le nom qu'ils donnent au village voisin Bechik-Tash (la pierre de *Bechik*). Le mouillage qui suivoit la pierre thermastis étoit appelé *pentecontoricos,* à cause des galères à cinquante rames que Taurus y avoit conduites lorsqu'il s'échappa de la Scythie pour aller en Crète déshonorer la fille de Minos.

CHAPITRE V.

Du village de Bechik-Tash.

Au-dela du village de Fondoukli on trouve le Kiosk des Melons, *Dolma Baktché*. La bizarrerie de ses constructions et les grouppes d'arbres dont il est entouré, offrent l'un des plus délicieux aspects qu'il y ait dans toute l'étendue du Bosphore : c'est la résidence favorite du sultan actuel Sélim III.

Le palais de Dolma Baktché, occupe l'emplacement du port où Jason aborda lorsqu'il alloit à Colchos chercher la toison d'or. Le village de Bechik-Tash, voisin du Kiosk des Melons, est l'ancien port des rhodiens. Les turcs y conservent avec une grande vénération les cendres de Hadji-Bektash, le fondateur de ces moines armés, de cette milice redoutable qui, pendant

plusieurs siècles, a fait trembler l'Europe et l'Asie.

Le corps des janissaires étoit dans son origine composé d'un petit nombre de captifs, qu'on saisissoit pour le compte du sultan Amurat Ier au passage de l'Hellespont. Lorsque ce prince les trouva assez nombreux pour former un corps, il les envoya à Bektash, en le priant de leur donner une bannière et un nom. Celui-ci, en les voyant, déchira un pan de sa manche et le plaça sur la tête d'un d'entr'eux, en prononçant ces mots : « Que leur « nom soit *janissaire*, que leur con- « tenance soit noble et fière, leur « épée tranchante et leur lance tou- « jours prête à frapper la tête de leurs « ennemis. »

CHAPITRE VI.

Du village de Kourou-Tchesmé.

A quatre cents pas du village de Bechik-Tash, et un peu au-dessus de celui d'Orta, on trouve le promontoire du Tefterdar, *Tefterdar-Bouroun*. Les anciens l'appeloient *Clidion* (la clef), parce qu'il termine la première sinuosité du Bosphore, et qu'il dérobe la vue du reste de ce canal à ceux qui le remontent.

Il y avoit sur le promontoire Clidion un temple dédié au vieillard marin : étoit-ce à Nérée, à Phorcis, à Protée, ou bien au père de Semistra, qui fut le pilote de Jason dans le Pont-Euxin?

Le promontoire du Tefterdar est suivi du village de Kourou-Tchesmé, où sont les maisons de campagne des princes et des évêques grecs. On les

distingue de celles des turcs à la couleur sombre dont elles sont peintes. Quoique la plupart de ces maisons n'aient aucune apparence extérieure, elles sont très-richement décorées en-dedans : aussi, toutes les fois que le Bostangi-bachi fait sa tournée sur le canal, les grecs, les arméniens et les juifs ont grand soin de fermer leurs fenêtres, de peur que cet officier n'aperçoive chez eux quelque trace de leur magnificence, et ne leur fasse une avanie.

La même loi somptuaire qui leur interdit la faculté de peindre leurs maisons de la même couleur que celles des turcs, leur défend aussi de paroître en public avec de riches vêtemens ; mais la vanité qui, comme toutes les passions, devient plus impérieuse à mesure qu'elle est plus comprimée, les rend industrieux à se dédommager de leur humiliant esclavage. Vous rencontrez dans le jour au milieu des ba-

zars un marchand couvert de haillons : allez le soir à sa maison du canal, vous le trouverez revêtu de pelisses magnifiques, et ayant les plus beaux diamans aux doigts. Les princes grecs, qui osent à peine se faire suivre d'un seul domestique dans les rues, ont un cortège immense dans l'intérieur de leur maison ; ils nomment leurs grands et petits officiers, et passent des journées entières à recevoir à huis-clos les sollicitations et les hommages de leur cour.

CHAPITRE VII.

Du village d'Arnaout-keu.

Ce village est situé près du promontoire Akindi, *Akindi-Bouroun*, l'ancien promontoire Estias, où les eaux du Bosphore viennent se briser avec la plus extrême impétuosité. Le courant qu'elles forment à cet endroit est appelé par les turcs *le courant du diable* (cheitan-akindissi). Denis de Byzance raconte que les écrevisses de mer ne pouvant le surmonter, se rendoient par terre jusqu'à son origine, et qu'à force de marcher à travers les rochers elles y avoient creusé leur route. Ælien confirme le même fait, qui n'a après tout rien d'incroyable, puisque les fourmis elles-mêmes à la longue creusent aussi les rochers.

CHAPITRE VIII.

Du village de Balta-Liman (le port de la Hache), *ou l'ancien port des Femmes.*

Le château neuf d'Europe, Roumely Hissar, est situé sur le promontoire de Kislar, *Kislar-Bouroun*, l'ancien promontoire Hermée, du haut duquel Darius contemploit le passage de sa nombreuse armée. C'est au même endroit que les goths et les croisés ont passé d'Europe en Asie.

Au-delà du promontoire Hermée on apercevoit, au tems de Denis de Byzance, un rocher de couleur blanchâtre, appelé *phydalie,* ayant la forme d'une aigle qui déploie ses aîles.

On sait que Phydalie, fille de Barbyssès, redoutant la fureur de son père, se précipita dans le Bosphore, et que Neptune, touché de compassion, la métamorphosa en rocher.

Suivant Etienne de Byzance, le *golfe de Phydalie* et le *port des Femmes* tiroient leur nom d'une autre origine.

Strœbo, frère de Byzas, ayant attaqué Byzance dans un moment où tous les hommes étoient absens, une héroïne nommée *Phydalie* se mit à la tête des femmes, et poursuivit l'ennemi jusqu'à ce golfe, auquel elle donna son nom.

Les turcs paroissent avoir conservé quelque idée de cet évènement dans la dénomination de Balta-Liman, *le port de la Hache*, et dans celle de Kislar-Bouroun, *le promontoire des Femmes*.

Le fleuve qui se jette dans le golfe de Balta-Liman, est appelé *Kimaros* par Denis de Byzance. Il y avoit autrefois un bois de cyprès très-renommé, et un temple d'Hécate sur l'éminence qui domine l'embouchure de ce fleuve, et au pied de laquelle les flots viennent se briser avec impétuosité.

CHAPITRE IX.

Du village de Boïouk-déré (vallée profonde) *l'ancienne Bathykolpos.*

Sur toute la côte du Bosphore qui s'étend entre Balta-Liman et le golfe de Sténia, *Leostenios*, on voit encore des fondemens d'édifices antiques.

Près du golfe de Leostenios, il y avoit une pointe de terre qu'on appeloit *Comarodès*, à cause des arbousiers qui y croissoient alors et qui y croissent encore aujourd'hui. C'est près de Comarodès que les Byzantins livrèrent cette fameuse bataille, dans laquelle ils vainquirent Démétrius, général de Philippe.

Le golfe suivant portoit autrefois le nom de Pharmacias, parce que c'étoit là, suivant la fable, que Médée avoit déposé ses poisons; les grecs ayant sans doute trouvé que ce nom étoit

odieux, lui ont substitué par antiphrase celui de Térapia qu'il porte aujourd'hui, et qui signifie *salut* ou *guérison.*

La partie du Bosphore que je viens de décrire, ni celle qui lui correspond sur la côte d'Asie, n'ont jamais été levées géométriquement : mais celle qui va suivre depuis Térapia jusqu'à la mer Noire, a été levée avec précision et dans le plus grand détail, par le chef de brigade du génie Monnier, aujourd'hui commandant du génie à Genève. Les travaux militaires exécutés à l'entrée du Bosphore par cet ingénieur et le colonel Lafitte son ami, ont rendu la ville de Constantinople décidément inexpugnable par terre, si les turcs étoient capables d'employer les brillans moyens de défense que ces deux habiles ingénieurs leur ont laissés.

A cinq cents pas de Térapia, on trouve une éminence que les turcs appellent *Kerès-Bouroun*, les grecs

dialitra, nom qui a beaucoup d'analogie avec *ta clitra* (les clefs). On commence en effet à découvrir de là l'entrée du Pont-Euxin.

Les rochers qui terminent la pointe de dialitra, vus de la mer, avoient autrefois la forme d'une pomme de pin, que les anciens appeloient *petra dicaea* (la pierre juste).

La fable qui donna lieu à cette dénomination, se retrouve encore aujourd'hui dans la bouche des pêcheurs du Bosphore, et ils la racontent exactement de la même manière que Denis de Byzance.

Deux navigateurs, disent-ils, déposèrent leur trésor commun dans le creux de ce rocher, et se jurèrent réciproquement de n'y point toucher l'un sans l'autre. Un des deux, infidèle à son serment, vint seul en cachette pour enlever le trésor : la pierre lui résista et s'opposa à sa perfidie; c'est ce qui lui a fait donner le titre de *juste*. Il est donc vrai que la supers-

tition fut quelquefois utile, puisquelle apprit à respecter les sermens.

Au-delà de Kerès-Bouroun, on découvre les ruines du monastère de Sainte-Euphémie, et un Aiasma qui porte encore le nom de cette sainte.

Le golfe de Boïouk-déré, qui vient ensuite, est l'ancien golfe Bathykolpos, et ces deux dénominations sont la traduction littérale l'une de l'autre.

La fertilité du vallon qui se trouve au fond de ce golfe et la beauté des collines qui l'environnent, lui avoient fait donner le nom de *Kalos-Agros*, qu'il conserve encore aujourd'hui.

C'est la promenade ordinaire des francs qui habitent le village de Boïouk-déré; les grecs riches, les ministres et les négocians étrangers viennent dans la belle saison, y étaler à l'envi leur luxe et leur importance aux yeux du religieux musulman, qui, fidèle aux préceptes de sa loi, paroît insensible à leur pompeux étalage et les méprise tous également.

CHAPITRE X.

De la côte du Bosphore, depuis Boïouk-déré jusqu'aux Cyanées d'Europe.

A quelque distance du vallon de Boïouk-déré, on trouve un village que les grecs appellent encore *Selectrina*, et les turcs *Sarikeu*. Il est situé à l'entrée du golfe que les anciens appeloient *Selectrinum ;* ce golfe, dit Denis de Byzance, étoit terminé du côté du midi par un promontoire nommé *Simas*, aujourd'hui *Mezar-Bouroun*, sur le sommet duquel il y avoit un autel dédié à Vénus Meretrix ; celui qui le terminoit du côté du nord étoit appelé *Milton*. On y voyoit autrefois un temple qui se trouvoit en face du fameux temple de Jupiter Urius, situé sur la côte d'Asie ; on y voit aujourd'hui une batterie formi-

dable, construite en 1795, par l'ingénieur Monnier, et contenant vingt-cinq pièces de gros calibre.

Plus loin se trouve le château d'Europe (Roumeli Kavak), où est la batterie construite par Toussaint en 1783, et augmentée par Monnier en 1794. Les ruines qu'on aperçoit près du Kavak d'Europe, sont celles de la forteresse des génois. Le fleuve qui coule au-delà, portoit anciennement le nom de *Chrysorhoas*, parce qu'il rouloit du sable d'or.

Sur les sommets voisins de ce fleuve du côté du nord, étoit située la tour appelée *Timea*, sur laquelle étoit un phare qui servoit à indiquer aux navigateurs l'entrée du Bosphore. On découvre de ce point la mer Noire, le Bosphore, Constantinople et la mer de Marmara.

Le port de Boïouk-Liman qui suit l'embouchure du fleuve Chrysorhoas, est l'ancien port des éphésiens; depuis

cette embouchure jusqu'au fort de Karipché, où étoit le port des lyciens, le canal est bordé de rochers escarpés d'une hauteur prodigieuse, et dont la chaîne n'est interrompue que par le golfe de Boïouk-Liman.

La batterie de Boïouk-Liman contient douze pièces de canon : elle fut construite par les ingénieurs Lafitte et Monnier.

Le fort de Karipché en contient vingt-trois : il fut construit sur les plans et sous la direction du baron de Tott, en 1773.

Le fanal d'Europe (Roumeli Fener) situé sur l'ancien promontoire Panium, est défendu par le château de Fanaraki, contenant quinze pièces de canon, et construit en 1769 par un architecte grec.

C'est au pied du fanal d'Europe que se trouvent les pierres Cyanées, sur l'une desquelles on voit la prétendue colonne de Pompée, qui n'est autre

chose qu'un autel érigé en l'honneur d'Auguste, comme il paroît par l'inscription suivante qu'on y lit.

CÆSARI. AUGUSTO.

E. CL. ANNIDIUS.

L. F. CLA.

FRONTO.

CHAPITRE XI.

De la rive asiatique du Bosphore, depuis les îles Cyanées jusqu'au Temple.

Le promontoire d'Asie qui correspond à celui de Panium sur la côte d'Europe, est le fameux promontoire de l'Ancre, *Ancyreum*, appelé ainsi à cause de l'ancre de pierre que les Argonautes y avoient prise suivant les ordres de l'oracle ; le nom d'Aios-Sideros que les grecs modernes donnent encore au golfe voisin, sembleroit indiquer que les premiers chrétiens altérèrent la pureté de leur culte par le mêlange de la fable de Jazon.

Le phare d'Asie est situé sur le promontoire Ancyreum, et défendu par un fort construit à la même époque que celui d'Europe, et par le même architecte.

Au pied de ce promontoire sont les Cyanées d'Asie, parmi lesquelles Denis de Byzance en distinguoit une qu'il appeloit *la tour de Médée.*

Le promontoire Coracion étoit situé en face du port des éphésiens : on lui avoit donné ce nom à cause des corbeaux dont il est toujours couvert; on l'appelle aujourd'hui *Fil-Bouroun :* il est voisin du fort nommé *Porias-Liman,* construit en 1773 par le baron de Tott, et contenant vingt-trois pièces de canon.

On a cru que le golfe de Pantichium (aujourd'hui Ketcheli-Liman), étoit le lieu que Bélizaire avoit choisi pour sa retraite; la maison de plaisance de Bélizaire portoit en effet le nom de Pantichium, mais elle étoit située sur la route de Chalcédoine à Nicomédie.

CHAPITRE XII.

Du Temple de Jupiter Urius.

DIODORE de Sicile dit que les Argonautes revenant de Colchos, élevèrent des autels et firent des sacrifices à l'entrée du Pont-Euxin dans le Bosphore de Thrace.

Il est probable, dit Denis de Byzance, que les Argonautes firent des sacrifices à Jupiter, d'après les conseils de Phinée, afin d'obtenir des vents favorables. Les vents étésiens qui les retenoient dans sa cour, commençoient à souffler lorsque le soleil étoit à la fin du Cancer ; ils finissoient lorsqu'il étoit au milieu du signe de la Vierge. L'on observe encore aujourd'hui, à très-peu de chose près, le même phénomène.

L'Ieron, ou temple de Jupiter, fut

bâti par Phryxus ; les chalcédoniens et les byzantins s'en disputèrent longtems la possession. Le château d'Asie *Anadoli Kavak*, a été élevé sur l'emplacement, ou du moins dans le voisinage de ce temple fameux ; et le nom d'Ieron que les grecs modernes lui conservent avec la même pureté qu'au tems de Denis et d'Apollonius, prouve assez que le temple de Jupiter ne devoit pas en être éloigné.

La batterie du Kavak d'Asie a été construite en 1783 par Toussaint, sous les ordres du capitan Hassan-Pacha. Elle contenoit vingt-cinq pièces de canon et huit mortiers. En 1794 elle fut augmentée par l'ingénieur Monnier de douze pièces de canon et de six mortiers. Au pied de cette batterie on voit sous les eaux les débris de la digue à laquelle on attachoit la chaîne qui fermoit l'entrée du Bosphore, et dont l'autre extrémité alloit aboutir au château d'Europe.

Cette digue servoit à-la-fois à fixer la chaîne et à former l'enceinte d'un excellent port, qu'on appeloit le port *du Temple,* où les vaisseaux se trouvoient à l'abri des courants et des vents du nord.

CHAPITRE XIII.

De la montagne du Géant.

Le promontoire Argyronium, qui vient immédiatement après le port du Temple, est appelé aujourd'hui *Magiar-Bouroun*. On y voit la batterie d'Youcha, contenant vingt-trois pièces de canon et douze mortiers, construite en 1795 par l'ingénieur Monnier; l'église de Saint-Pantaléon dont on reconnoît les ruines sur le haut des rochers escarpés qui dominent cette batterie, fut bâtie par Justinien, et très-probablement avec les débris du temple de Jupiter Urius.

C'est près de là qu'est située la montagne du Géant, la plus haute de toutes celles qui s'élèvent sur les deux rives du Bosphore; sur le sommet de cette montagne les turcs montrent un tom-

beau d'une grandeur extraordinaire, dans lequel reposent, disent-ils, les cendres du Géant.

Il est bien étonnant que Pierre Gilles n'ait pas reconnu ici le tombeau d'Amycus, vaincu par Pollux, que Valerius Flacus appelle *le Géant*, et qui, suivant Denis de Byzance, avoit établi sa cour dans un des golfes voisins.

Sans doute ce savant ne fut pas instruit du nom que les turcs ont conservé à cette montagne ; ce nom seul lui auroit suffi pour lui rappeler la fable d'Amycus, et il auroit épargné à Denis de Bysance, aussi bon observateur que lui, le reproche injuste qu'il lui fait d'avoir mieux connu les rivages asiatiques du Bosphore que les rivages d'Europe.

CHAPITRE XIV.

Des rivages asiatiques du Bosphore, depuis Magiar-Bouroun jusqu'à Scutari.

Le village de Beikos, situé au-delà du promontoire de Selvi, *Selvi-Bouroun*, occupe l'endroit où le roi Amycus avoit établi sa cour. L'empereur Soliman y avoit aussi bâti un élégant kiosk, qui est maintenant ruiné, mais dont on admire encore les jardins *Soultanié Baktchesi.*

Le golfe Catangion qui faisoit partie de celui d'Amycus, est terminé au midi par le promontoire Glarium, *Kandlige-Bouroun*, au-delà duquel on trouve le château neuf d'Asie, *Anadoli Hissar.*

A la suite de cette forteresse, on trouve deux fleuves, dont le premier est appelé *Arété* par les grecs, et *Iok-*

Sou par les turcs : c'est le plus considérable de tous ceux qui se jettent dans le Bosphore, depuis la mer Noire jusqu'à Chalcédoine. On y trouve une espèce de poisson nommé *lelindgia*, qui est aussi très-abondant dans le lac Ascanius. Le second fleuve est appelé *Kutchuk-Sou* (la petite eau) pour désigner sans doute la supériorité du premier. C'est entre les rives de ces deux fleuves qu'est situé l'un des plus magnifiques kiosks du grand-seigneur.

Le rivage du Bosphore depuis le château neuf d'Asie jusqu'à Scutari, offre presque sans interruption, une suite de villages agréables, parmi lesquels on remarque celui d'Istaveros, où le dernier empereur Abdul-Hamid a fait bâtir une fort belle mosquée.

CHAPITRE XV.

De l'ancienne Chrysopolis (Scutari).

L'ANCIENNE Chrysopolis, ou la ville d'or, étoit ainsi appelée, suivant Denis de Byzance, parce que les perses y rassembloient les tribus des villes qui leur étoient soumises. D'autres disent qu'elle tiroit son nom de Chrysès, fils d'Agamemnon et de Chryséïde, qui y avoit sa sépulture. Xénophon raconte (1) que les athéniens l'ayant fortifiée et entourée de murs, s'y établirent avec trente vaisseaux, pour mettre à contribution tous les navigateurs qui passoient le Bosphore.

C'est sur les hauteurs de Chrysopolis que Constantin remporta sur Licinius cette victoire décisive qui réunit les membres épars de l'univers romain

(1) *Historia rerum hellenicarum.*

sous l'autorité d'un seul monarque.

La petite ville de Scutari occupe l'emplacement de l'ancienne Chrysopolis. On y voit de très-belles mosquées ; les maisons y sont bâties avec élégance et situées de la manière la plus avantageuse pour jouir de la vue de Constantinople : elle est de toutes parts entourée de cimetières, où les turcs de distinction se font inhumer de préférence, parce qu'ils regardent l'Asie comme la véritable patrie des mahométans, et qu'ils croyent que leurs cendres y sont plus en sureté que dans la terre d'Europe, où ils sont persuadés que la domination ottomane ne sera pas de longue durée.

Le promontoire de Scutari portoit autrefois le nom de *Bos*, parce qu'on y voyoit, dit Denis de Byzance, une colonne de marbre blanc, sur laquelle étoit la statue de Bos, femme de Charès, général des athéniens.

CHAPITRE XVI.

De la ville de Chalcédoine (Kadi-keu).

Au-dela du promontoire Bos, dit Denis de Byzance, on trouve la fontaine Hermagora, le temple du héros Eurostès, celui de Vénus, et enfin la ville de Chalcédoine, située sur le fleuve qui lui a donné son nom. Cette ville a joui d'une grande célébrité, tant à cause de son antiquité, des grands hommes qu'elle a produits, et des différentes fortunes qu'elle a essuyées, qu'à cause des monumens qui la décoroient, et en particulier, de ce fameux temple d'Apollon dont les oracles ne le cédoient point à ceux de Delphes.

Les mégariens, fondateurs de Chalcédoine, furent long-tems l'objet de la dérision de leurs voisins; on leur

donna le nom d'aveugles (1), qu'ils méritoient en effet, s'il est vrai qu'il ait jamais dépendu d'eux de choisir le promontoire de Byzance pour l'emplacement de leur colonie.

La fontaine Hermagora, dont parle ici Denis de Byzance, coule encore dans le vallon voisin du Kiosk d'Amurat, *Kavak-Seraï*. Le petit fleuve Chalcédon a perdu son nom.

La ville de Chalcédoine, après avoir été plusieurs fois ravagée par les perses, dépouillée de ses murailles par Valens, détruite par les goths, rétablie par Cornelius-Avitus, encore une fois renversée par les sarrazins, n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village, que les turcs appellent *Kadi-keu*.

La fameuse église de Sainte-Euphémie, dans laquelle se tint le concile général, n'existe plus; mais on montre encore à Kadi-keu une petite cha-

(1) Tacit. Ann. l. 12. Strab. l. 7. Polyb. l. 4. Pline, l. 5, ch. 32.

pelle qui porte le nom de cette sainte.

C'est à Chalcédoine que l'éloquent et courageux Chrysostôme fut condamné à l'exil, pour avoir déclamé contre les vices des femmes, et contre le culte profane qu'on rendoit à la statue d'Eudoxie.

Le golfe qui suit la pointe appelée *Moundé-Bouroun*, est l'ancien port d'Eutrope. On y trouve encore une quantité de fragmens et de murailles antiques. C'est dans ce port, que Phocas fit périr Maurice et ses quatre fils.

L'ancien promontoire Hereum est celui sur lequel est situé le fanal d'Asie (Fener-Baktchesi). Justinien, dit Procope, avoit bâti sur ce promontoire un palais et des bains; on y voit encore les ruines de cette grande citerne qui fut enveloppée dans la proscription générale d'Héraclius contre toutes les fabriques de ce genre, à cause que le savant Étienne lui avoit prédit qu'il périroit dans l'eau.

TROISIÈME PARTIE.

MONUMENS ANCIENS DE CONSTANTINOPLE.

CHAPITRE PREMIER.

Des régions où quartiers de Constantinople, au tems des romains.

Les romains avoient partagé Constantinople en quatorze régions ou quartiers.

La première région s'étendoit sur la première colline, à l'endroit qu'avoit occupé Byzance. On y admiroit surtout le palais de Placidia, fille de Théodose, les thermes d'Arcadius et la colonne de Théodora.

La seconde étoit comprise dans l'enceinte actuelle du sérail. Elle occu-

poit l'espace où se trouvent aujourd'hui les cuisines et les bains. On y voyoit un théâtre, un amphithéâtre, l'église de Sainte-Sophie, le phare de Byzance, l'arsenal, les thermes de Zeuxippe, le sénat, l'hospice de Samson et la colonne d'Eudoxie.

La troisième contenoit le grand cirque ou l'hyppodrôme, le palais de Pulcherie, le port Apulien, et le portique nommé *Sigma* à cause de sa forme sémicirculaire; elle s'étendoit sur le sommet de la seconde colline.

La quatrième occupoit la première vallée et l'éminence voisine de Sainte-Sophie; on y voyoit la belle colonne d'airain, élevée par Justinien, une des colonnes de Théodose, le stade, le portique de Phanion, la colonne milliaire d'or et le monument de la victoire navale.

La cinquième s'étendoit en partie sur la pente septentrionale de la deuxième colline, en partie sur la

plaine comprise entre le pied de cette même colline et la mer. Elle contenoit les thermes d'Honorius, la citerne de Théodose, un des forum de cet empereur, le Prytanée, les thermes d'Eudoxie, le strateghion, et le fameux obélisque apporté de Thèbes à Constantinople.

La sixième occupoit le sommet de la seconde colline, où l'on voit aujourd'hui la colonne brûlée, les boutiques des teinturiers et la mosquée d'Ali Pacha. Elle se prolongeoit sur la seconde vallée et son côté droit; elle comprenoit la colonne de Constantin, l'église de Sainte-Anastasie, et les thermes Carosiens.

La septième étoit située sur le sommet de la troisième colline. Elle occupoit l'endroit où sont aujourd'hui les Bézestins qui ont, suivant toute apparence remplacé l'édifice appelé *Lamp-terum*, destiné au même usage qu'eux. On voyoit aussi dans la septième ré-

gion le Tetrapilon, la haute pyramide ornée de bas-reliefs, qui servoit à indiquer les vents, et le principal forum de Theodose, où étoit sa colonne triomphale.

La huitième étoit située derrière la troisième colline vers le midi. Elle ne touchoit à la mer d'aucun côté; on y voyoit un vaste et long portique, qui s'étendoit depuis la colonne de porphyre (aujourd'hui la colonne brûlée) jusqu'à celle de Théodose. Elle renfermoit aussi la basilique de ce même empereur et le capitole.

La neuvième embrassoit l'espace compris entre l'aqueduc, la solimanie et les jardins qu'on appelle *Vlangabostan*. Elle renfermoit le port, les magasins de Théodose et encore un forum de son nom.

La dixième occupoit le vallon que traverse l'aqueduc; elle contenoit les thermes de Constantin, le grand Nymphée et l'aqueduc de Valens, qui porte

encore les eaux de la troisième à la quatrième colline.

La onzième occupoit le sommet de la quatrième colline, et son côté septentrional. Elle s'étendoit jusqu'au mur qui séparoit l'hebdomon ou la quatorzième région du reste de la ville. Elle renfermoit le palais Faccilien, la citerne d'Arcadius et celle de Modeste. On y admiroit aussi la magnifique église des Saints Apôtres, qui ne le cédoit en rien à Sainte-Sophie, et la colonne virginale sur laquelle étoit cette statue de Vénus qui avoit le don singulier de faire reconnoître et distinguer les filles sages de celles qui avoient cessé de l'être.

La douzième occupoit la septième colline appelée *Xérolophos*, et séparée des six autres par une large vallée. Elle comprenoit la porte Dorée, les portiques de la Troade et la citerne d'Arcadius.

La treizième n'étoit pas renfermée

dans l'enceinte de la ville, elle s'élevoit sur la rive opposée, à l'endroit où sont aujourd'hui les faubourgs de Péra et de Galata. On y voyoit le forum d'Honorius, un théâtre et des naumachies.

La quatorzième enfin occupoit la sixième colline, et étoit séparée du reste de la ville par une enceinte particulière. Elle contenoit un théâtre, des bains, et un palais remarquable, dont les ruines subsistent encore, et qu'on appelle *Tekir-Seraï*, le palais du Rouget.

CHAPITRE II.

Des Portes anciennes et modernes de Constantinople.

Constantinople avoit anciennement treize portes qui s'ouvroient sur la Propontide, douze sur le port, et dix-huit du côté de la terre ; plusieurs de ces portes ont été détruites ou bouchées : celles qui restent ont conservé, pour la plupart, dans la langue turque, une dénomination équivalente à celle qu'elles avoient autrefois.

Des Portes du côté du port.

Cantacuzène (1) place la porte et la tour d'Eugène à l'endroit où est aujourd'hui *Saraï-Bouroun* (la pointe

(1) Cantacuzène, l. 4, ch. 21. Gillius, l. 1, ch. 2. Nicéphore. Greg. l. 7, p. 192. Codinus, p. 11.

du sérail). On ignore si cet Eugène qui lui donna son nom étoit le tyran défait par le grand Théodose, ou cet autre Eugène, l'un des douze sénateurs qui vint de Rome à Byzance avec Constantin. Cette porte n'existe plus.

La suivante étoit appelée *Neoria* (porte navale). Les grecs modernes lui ont conservé le nom corrompu d'*Oraïa*, et les turcs l'appellent *Tchifout-Kapou* (la porte des vilains), épithète qu'ils donnent aux juifs qui en habitent les environs. Elle n'étoit pas éloignée de l'endroit où est aujourd'hui la douane : c'est à la porte Neoria qu'étoit attachée la chaîne qui fermoit le port de Constantinople, et qui, soutenue sans doute de distance en distance par des piles, s'étendoit jusqu'à Galata (1). Le géographe Meletias (2) prétend que la porte Néoria est la même que celle de Balouk-Bazar

(1) Ducas, ch. 38.
(2) Pag. 425.

(la porte du marché au poisson par où l'on monte aux Bezestins.)

La quatrième étoit appelée la porte des Bateaux, *porta Ton-karabion*. Les turcs la reconnoissent sous le nom de *Ghemi-Iskelé* (le port aux fruits), et sous celui de *Zindan-kapoussi*.

La cinquième étoit la porte aux farines, *farinaria*. Elle est aujourd'hui bouchée, et les turcs lui conservent un nom équivalent à l'ancien ; ils l'appellent *oun-kapaneu-kapoussi* (la porte bouchée des farines).

La sixième est la porte des vitriers, *djubali-kapoussi*.

La huitième est encore aujourd'hui connue sous le nom d'*aia-kapoussi*, (porte sainte). On s'y embarquoit autrefois pour se rendre à l'église de Sainte-Théodose, qui étoit située de l'autre côté du port.

La neuvième, que les turcs appellent *petri-kapoussi*, étoit dans le quartier

désigné par Phranzez (1) sous le nom de *Regio Petrii*, où Notaras combattit si vaillamment contre les turcs dans le dernier siége de Constantinople.

La onzième étoit la porte impériale, *Basilikè-pulè* (2); c'est sans doute celle que les turcs appellent aujourd'hui *Balat*, nom corrompu de Palatium ou Palatina.

La douxième étoit la porte Cynegyon, ou de l'amphithéâtre: les turcs l'appellent *haivan hissari kapou* (la porte du château des bêtes féroces).

Des Portes du côté de la terre.

Des dix-huit portes de Constantinople qui s'ouvroient du côté de la terre, il n'en reste plus que sept.

La porte appelée *Xiloporta* ou *Xilocircon*, étoit à l'extrémité des murailles du côté du port, comme la porte

(1) Phranzez, l. 3, ch. 2.
(2) Ducas, ch. 38 et 39.

Dorée du côté de la Propontide (1) : elle conserve encore son nom dans le quartier des Blakernes près de l'ancien hôpital, à l'endroit où elle étoit sans doute avant que les murs de la ville n'aient été reculés.

La porte de Travers, *Egri-kapi*, a pris la place et le nom de la porte *Charsias* (2).

Celle d'Andrinople qui la suit, *Edrené-kapoussi*, portoit autrefois le nom de Poliandrion, à cause de la multitude d'ouvriers qui s'y étoient trouvés à-la-fois réunis, lorsque la faction des Venetes et celle des Prasiens rebâtirent à l'envi l'une de l'autre, sous Théodose le jeune, les murailles qui avoient été renversées par un tremblement de terre.

Celle de Saint-Romain (3) où le der-

(1) Cananus, de bello Const. p. 89 et 94.

(2) Anne Comnène, l. 3, p. 64.

(3) Laonicus, l. 7. Phranzez, l. 3. ch. 8, 9, 16. Ducas, ch. 38.

nier des Paléologues périt si glorieusement les armes à la main, est appelée aujourd'hui par les turcs *Top-kapoussi* (la porte du canon).

Celle qu'on appelle *Mevlané-ieni*, étoit l'ancienne porte *Melandisia* (1).

Les deux suivantes Selivri-kapoussi et Kapaneu-kapoussi, ont remplacé très-probablement la porte de Quintus et celle d'Attale.

Quant à la dernière qui étoit la porte Dorée (2), elle existe encore dans le château des sept tours, comme on le prouvera dans la suite.

Des Portes du côté de la Propontide.

La première porte qui suit le château des sept tours du côté de la Propontide, est appelée par les turcs la porte des grenades, *Narleu kapou*,

(1) Meletias, ch. 424.

(2) Pachymere, l. 11, ch. 27. Ducas, c. 28. Procope, l. 1 *de ædificiis.*

parce que les bateaux chargés d'oranges et de grenades qui arrivent de l'Archipel, ont coutume d'y aborder.

La seconde est la porte du Sable, *Psamatia kapoussi* (1), appelée ainsi du mot grec psamathos, *arena*, parce qu'elle est située dans un angle où les courants entassent une grande quantité de sable.

La troisième est la porte de Daoud-Pacha, qui est peut-être l'ancienne porte Saint-Emilien, où venoient aboutir les murs de Constantin avant que la ville n'eût été agrandie par Théodose.

La quatrième est la porte neuve, *Ieni-kapoussi*, près de laquelle se trouve le nouveau quartier des arméniens.

La cinquième, ainsi que la seconde, est appelée *la porte du Sable;* mais sa dénomination est prise dans la langue

(1) *Leo grammaticus in Alexandro*, p. 487.

turque, *Koum-kapoussi.* C'est l'ancienne porte Condoscalia.

La sixième est appelée par les turcs *Tchatladi-kapou* (1).

La septième est la porte des Ecuries, *Akhour-kapoussi ;* c'est par cette porte qu'on introduit tout ce qui est nécessaire aux écuries du grand-seigneur. C'est-là que commence le mur qui environne le sérail, et va se terminer à *Iali-kiosk* (2) du côté du port.

Depuis la pointe du sérail jusqu'au château des sept tours, le pied des murs est fortifié par d'énormes blocs de pierre, qui jetés sans ordre les uns sur les autres, forment une digue destinée à rompre l'impétuosité des vagues.

(1) Porte crevassée.
(2) Kiosk de l'échelle.

CHAPITRE III.

De la Porte Dorée.

APRÈS que Bajazet se fut rendu maître de la Bythynie, de la Phrygie et de la Bulgarie, il tourna ses vues sur Constantinople, et força Paléologue de lui livrer son fils Manuel, avec cent grecs des plus illustres maisons, pour le suivre à la guerre.

L'univers romain ne consistoit plus alors que dans un coin de la Thrace, et Paléologue, spectateur indifférent de la ruine de son Empire, oublioit sa honte au sein de la débauche. Voyant néanmoins l'insolence avec laquelle Bajazet étendoit sa tyrannie, et n'ayant aucun secours à espérer de la part des souverains de l'Europe, il songea à réparer les fortifications de sa capitale, se flattant en vain d'y trouver un asile contre les entreprises du sultan. Il démolit

pour cela les plus belles églises fondées par ses prédécesseurs, et bâtit de leurs débris les tours voisines de la porte Dorée, dont Manuel Chrysoloras exagère l'élégance et sa beauté, dans la comparaison qu'il fait de la Rome ancienne avec la Rome moderne.

Ce sont ces deux tours qui m'ont fait découvrir la porte Dorée : son existence et sa position avoient été longtems l'objet des recherches du célèbre d'Anville (1), et regardées jusqu'alors comme un problême d'antiquité.

Persuadé que cette porte célèbre devoit se trouver dans l'intérieur du château des sept tours, je ne négligeai rien pour tâcher d'y pénétrer. Osman Bey, seigneur turc très-instruit, qui étudioit la science des fortifications sous le colonel Lafitte, nous donna, à l'ingénieur Kauffer et à moi, des lettres

(1) Mémoire sur l'étendue de Constantinople, comparée à celle de Paris. Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. 35, p. 747.

pour le gouverneur de cette prison d'Etat. Nous y fûmes accueillis avec toutes sortes d'égards, et nous eûmes toutes les facilités possibles d'observer ce qu'elle contient de remarquable. Le premier objet qui nous frappa fut le monument que nous cherchions.

Entre deux grosses tours bâties en marbre, s'élève un arc de triomphe, orné de pilastres corinthiens d'un style assez médiocre.

Ce monument fut élevé à l'occasion de la victoire de Théodose sur le rebelle Maxime, comme le prouve l'inscription suivante, citée par plusieurs auteurs, mais depuis long-tems détruite, quoi qu'en dise un voyageur anglais qui m'a suivi à Constantinople et sur la côte d'Asie (1).

Hæc loca Theodosius decorat post fata tyranni.
Aurea sæcla gerit qui portam construit auro.

(1) Const. anc. et moderne du Dr Dallaway, trad. par Morellet, pag. 28.

On lui donna dans la suite le nom de porte Dorée, soit à cause de la richesse de sa décoration, soit plutôt parce que les empereurs avoient coutume de faire par là leur entrée triomphale dans Constantinople (1). La statue du grand Théodose qui y étoit placée, fut renversée par un tremblement de terre, sous l'empereur Léon l'Isaurien (2). Celle de la victoire éprouva le même accident sous Michel, fils de Théophile (3). Au temps de Pierre Gilles, on y admiroit encore les travaux d'Hercule, le supplice de Prométhée et beaucoup d'autres sujets fabuleux qui n'existent plus.

Suivant l'ancienne description de Constantinople, la porte Dorée étoit la dernière des murs du côté de la Propontide, et l'on comptoit quatorze mille pas depuis cette porte jusqu'aux

(1) Chronic. Alex. Theophanes in Leone Armenio, p. 98. Nicephorus Gregoras, l. 4.

(2) Theophanes et Zonaras.

(3) Scylitzès.

Blakernes, c'est-à-dire jusqu'à l'autre extrémité des murs du côté du port. Il suffit de jeter les yeux sur la carte, pour voir jusqu'à quel point ces positions et ces mesures sont exactes.

On sait que Justinien avoit bâti une église à la Vierge, du côté des Blakernes, et une autre vis-à-vis de la porte Dorée. Ces deux temples, dit Procope, étoient placés devant les murs de la ville, comme pour leur servir de défense (1). Ils sont détruits l'un et l'autre, mais on en distingue encore les ruines; et la fontaine sacrée, appelée *Baloukli*, que l'on voit presqu'en face des sept tours, attire encore aujourd'hui la vénération des grecs, au lieu même où étoit l'ancienne église de la Vierge (2).

(1) Procopius, *de ædificiis*, l. 1, ch. 3.

(2) Lettres sur la Grèce, par Guys. Lettre IIe, page 146.

CHAPITRE IV.

Des Murailles et des Tours de Constantinople.

La plupart des écrivains anciens ont exagéré la hauteur et la force des murailles de Constantinople (1). « Comme « ils virent (dit Ville-Hardouin (2) dans « son vieux langage) ces halz murs et « ces riches tours dont elle est close tot « enter à la reonde ».

Ils étoient dit Gunther (3), d'une hauteur si prodigieuse, qu'on étoit frappé d'éblouissement et d'admiration, quand du sommet des tours on jetoit les yeux sur l'immense profondeur du fossé qui les entouroit.

La partie de ces murailles qui s'étend

(1) Baudoin, *de expugn. Const.* Evagr. l. 11, ch. 17. Theophanes. Manuel Chrysoloras, p. 117.

(2) N.° 46.

(3) *Hist. Constantinop.* ch. 15.

entre le château des sept tours et le port, fut bâtie par Théodose. Elle est flanquée d'un double rang de tours, et défendue par un fossé de vingt-cinq pieds de largeur. Elles sont étonnamment bien conservées, malgré les tremblemens de terre et les nombreux sièges qu'elles ont essuyés. Celles qui dominent sur la Propontide et sur le port, ont été réparées par les turcs, et portent l'empreinte de leurs architectes. On y voit à chaque pas des débris de colonnes d'inscriptions, et des marbres les plus précieux confondus avec l'argile et la pierre la plus commune.

Bondelmonté, écrivain judicieux et observateur exact (1), a estimé l'enceinte de Constantinople à dix-huit milles; depuis la pointe de S. Dimitri ou du sérail, il compte six milles de longueur et 110 tours; depuis la même pointe jusqu'à la porte Dorée, sept

(1) *Descript. Const.*

milles et 188 tours ; enfin depuis la porte Dorée jusqu'à l'angle des Blakernes cinq milles et 180 tours.

Son évaluation n'est pas rigoureusement exacte ; mais on verra par l'échelle de la carte, qu'il s'est beaucoup moins éloigné de la vérité, que ces historiens enthousiastes, et ces voyageurs exagérés, qui ont porté l'enceinte de Constantinople jusqu'à trente milles.

CHAPITRE V.

Des Citernes de Constantinople et de l'Aqueduc de Valens. (Bosdoghan-Kemer).

Quoiqu'il y eût, dit Procope (1), une grande abondance d'eau à Constantinople ; cependant, en été, les sources tarissoient quelquefois ; pour obvier à cet inconvénient, dont le peuple eut beaucoup à souffrir, on bâtit dans les différens quartiers de la ville de grandes et magnifiques citernes, semblables à celle qui sert de fondement à l'église de Sainte Sophie.

Après d'innombrables recherches, je suis venu à bout de retrouver toutes celles qui avoient été découvertes par Pierre Gilles, et d'en découvrir quelques autres qui lui avoient échappé.

(1) *De ædificiis*, ch. 11.

La citerne impériale, *cisterna Basilica* (1), se voit encore au nord-est de Sainte-Sophie, auprès du lieu nommé *Iéré-Batan ;* au tems où Pierre Gilles l'observoit et s'y promenoit en bateau (2), on y comptoit 336 colonnes disposées sur douze rangs : suivant sa longueur, et à la distance de douze pieds l'un de l'autre, on ne découvre plus que son emplacement.

La grande citerne, *cisterna maxima*, est au sud-est, et à très-peu de distance de la colonne brûlée. Les ouvriers en soie y ont établi leur filature, comme dans toutes celles qui ne sont pas entièrement ruinées.

La citerne *Mocisia*, ainsi appelée du voisinage de l'église de Saint Mocius, a été transformée en jardin ; son enceinte construite en belle pierre de taille, est de 970 pas; elle fut bâtie

(1) Codinus. *Anonymus in collect.* p. 103.
(2) Gillius, liv. 2, ch. 20.

par Anastase Dicorus (1) ; les turcs l'appellent aujourd'hui *Tchikour-Bostan* (petit jardin) (2). On la voit à quelques pas au nord de la mosquée d'Exi-Marmara, dans le lieu le plus favorable pour la distribution des eaux sur toute l'étendue de la septième colline.

La citerne *Asparis*, située près de la mosquée de Laleli, est soutenue par quatre-vingts colonnes de marbre de quatorze pouces de diamètre, ayant six pieds dix pouces d'entre-colonnement, et éloignées de neuf pieds l'une de l'autre. Un certain Asparis qui vivoit sous l'empereur Leon, la bâtit près des anciennes murailles (3). La première enceinte de Constantin qui aboutissoit d'une part vers la porte de Daoud-Pacha, et de l'autre sur le port, devoit passer près de la citerne Asparis.

(1) Codinus, p. 50. Zonaras, p. 46.
(2) Gillius, ch. 18.
(3) Codinus, p. 29 et 49.

La position de cette citerne, une fois connue, a déterminé celle du fameux monastère de Psareleos (1), changé en une mosquée appelée par les turcs la mosquée de la citerne, *Boudroum-Dgiami*, et brûlée quelque tems avant mon arrivée à Constantinople.

Près de la mosquée de l'Ecuyer, *Imrhor-Dgiami*, on montre une citerne soutenue par vingt-quatre colonnes corinthiennes de granit, et de vingt pouces de diamètre.

On trouve les ruines d'une autre près de Tchikour-Hamam, sur le penchant septentrional de la quatrième colline.

Enfin près de la mosquée de Seirek, *Seirek-Djiami*, on en voit une très-vaste, qui fut autrefois soutenue par quatre rangs de colonnes corinthiennes dont il ne reste plus que deux.

(1) Gillius, l. 3, ch. 8.

De l'Aqueduc de Valens.

Avant la fondation de l'empire d'Orient par Constantin, l'empereur Adrien avoit bâti un aqueduc pour apporter les eaux dans Byzance, et lui avoit donné son nom (1). Il est probable que c'est ce même monument qui a porté depuis le nom de Valens et celui de Théodose. Procope se plaint de ce qu'on négligeoit de le réparer sous Justinien (2), et Zonaras ajoute que cet empereur avoit employé le plomb de ses grands canaux à la construction d'autres édifices (3). Les Avariens l'ayant encore détruit sous le règne d'Héraclius; Constantin Iconomaque le rétablit: enfin Soliman-le-Magnifique, qui le trouva en ruine, le rebâtit de fond en comble.

(1) Chronic. Vatic.

(2) Hist. arc. p. 116.

(3) Zonaras, pag. 52. Socrates, l. 4, ch. 8. Nicephor. liv. 11, ch. 4.

Cet ouvrage est construit, comme les murailles de la ville, d'assises alternatives de pierre et de brique; mais il n'a ni la hardiesse ni le caractère de ceux qu'on voit dans la plaine de Rome. Ce double rang d'arceaux gothiques atteste le mauvais goût de l'architecte. On est étonné de l'immensité du travail; on est fatigué de son imperfection.

Les turcs l'appellent aujourd'hui *Bosdoghan-kemer*. Celui de Bourgas, avec lequel il communique, est d'une construction plus solide et plus élégante. Il est bâti en pierres de taille parfaitement appareillées, et est également composé de deux rangs d'arcades. Les piles en sont percées au premier étage suivant leur épaisseur, de manière qu'on peut traverser l'aqueduc à cheval dans toute sa longueur, qui est de 120 toises. Les eaux du fleuve Hydralis arrivent de trois lieues sur ces deux aqueducs, dans les par-

ties les plus élevées de Constantinople, d'où elles sont distribuées dans les bains et dans ces nombreuses fontaines où les turcs vont se désaltérer et satisfaire aux pratiques de leur religion.

CHAPITRE VI.

De Sainte Sophie.

Ce temple fameux, que les grecs ont trop vanté, est situé sur la belle colline qui termine le promontoire anciennement appelé *Acropolis* ou *terre de Saint-Dimitri.*

Constantin en jeta les fondemens quelque tems avant sa mort, et son fils Constans l'acheva sur un plan qui paroît avoir eu beaucoup d'analogie avec l'église de Saint Paul hors des murs de Rome. Il fut plusieurs fois la proie des flammes, entr'autres, lorsque les ennemis de Saint Jean-Chrysostôme y brûlèrent ceux qui n'avoient pas voulu souscrire à son bannissement. Justinien, pour le rebâtir, employa pendant dix-sept ans tous les revenus de l'Égypte ; il fit transporter les marbres les plus précieux des carrières de l'Asie mineure, des îles du conti-

nent de la Grèce, et jusques du fond de la Gaule. Huit colonnes de porphyre tirées du temple du Soleil bâti par Aurélien, furent consacrées par une dame romaine à la construction du nouveau temple : huit autres de verd antique furent envoyées à Justinien, par les magistrats d'Éphèse.

De quelque côté qu'on approche de Sainte Sophie, on n'aperçoit que son large dôme de forme très-applatie, les nombreuses coupoles inférieures qui l'entourent, et les lourds contre-forts qui le soutiennent.

La forme générale de cet édifice représente une croix grecque inscrite dans un rectangle ; sa longueur de l'est à l'ouest est de 270 pieds, et sa largeur du midi au nord de 240 (1).

(1) *Dimensions de S. Pierre de Rome.*

Longueur,	610 pieds.
Largeur,	420.
Diamètre du Dôme,	133.
Hauteur sous clef,	369.

Il est précédé de deux vestibules, dont le premier est le narthex, où se tenoient les pénitens auxquels l'entrée du temple étoit interdite.

On y entre par neuf portes de bronze ornées de bas-reliefs.

Quarante colonnes de différentes matières plus ou moins précieuses, mais la plupart disproportionnées, en soutiennent soixante autres qui décorent le ginaitikion ou la galerie que les femmes occupoient anciennement.

La coupole accompagnée de deux demi-dômes et de six petits, est le premier ouvrage de ce genre qui ait été fait en architecture ; elle est portée sur quatre énormes pilliers réunis entr'eux par de grandes arcades, et fortifiés par

Dimensions de S. Paul de Londres.

Longueur,	474 pieds.
Largeur,	207.
Diamètre du Dôme,	100.
Hauteur sous clef,	234.

huit colonnes de granit, de quatre pieds de diamètre. Dans l'intervalle des vingt-quatre fenêtres étroites qui l'éclairent, sont placés des arceaux en mosaïque, qui vont en diminuant se terminer à son sommet. Elle a 105 pieds de diamètre, 18 pieds seulement de profondeur, et 165 d'élévation au-dessus du pavé du temple.

S'il est vrai, comme les turcs l'assurent, qu'elle soit bâtie de pierres-ponces, il ne faut plus être surpris de sa hardiesse et de sa légèreté. J'ai fait plusieurs tentatives pour m'en assurer; mais rien ne sauroit vaincre à cet égard le préjugé des bons musulmans, qui sont intimement convaincus qu'elle s'écroulera le jour où elle sera souillée du poids d'un incirconcis.

Lorsque le temple de Sainte-Sophie étoit consacré au culte des chrétiens, il étoit desservi par neuf cents prêtres, auxquels Justinien avoit accordé un revenu annuel d'un million d'écus;

on voyoit alors au-delà des deux pilliers qui sont à l'est, une balustrade terminée d'un côté par le trône de l'empereur, et de l'autre par le siége du patriarche ; cette balustrade séparoit la nef du chœur. Le clergé et les chantres occupoient l'espace intermédiaire qui se trouvoit au-delà, jusqu'aux marches de l'autel placé dans le demi-dôme qu'on voit au fond de l'église. Le sanctuaire communiquoit par plusieurs portes à la sacristie, au vestiaire, au baptistaire et au bâtiment contigu qui servoit à la pompe du culte ou à l'usage particulier de ses ministres.

Après la prise de Constantinople, Mahomet entra à cheval dans Sainte Sophie : il monta sur l'autel ; et après avoir fait sa prière, il dédia ce temple à son prophète. Alors le sanctuaire fut renversé, l'Alcoran fut placé dans le Maharab (1), la tribune du sultan rem-

(1) Espèce de niche qu'on voit dans toutes les mosquées, et où l'on place le livre de l'Al-

plaça celle de l'empereur, et le siége du mufti succéda à celui du patriarche.

Ainsi la religion chrétienne, qui, quatorze siècles auparavant, avoit renversé les temples du paganisme, fut à son tour forcée de céder les siens à une religion nouvelle; mais les turcs respectèrent le Dieu des vaincus; ils n'eurent pas l'imprudence de briser la seule digue qui protège les Empires contre l'aveuglement de la multitude et contre le caprice des tyrans; ils traitèrent avec le patriarche Gennadius comme avec une puissance; ils l'admirent dans leur conseil, et en lui rendant sa dignité ils s'assurèrent de l'obéissance du peuple entier qu'ils venoient de conquérir.

coran. Le Maharab est toujours tourné du côté du Kéblé ou de la ville de la Mecque, où est le tombeau de Mahomet.

CHAPITRE VII.

De l'Église des Saints-Apôtres, et de celle de S. Jean Studius.

L'EGLISE des Saints Apôtres fut bâtie par Constantin, et embellie par Justinien (1); les historiens assurent qu'elle ne cédoit en rien à Sainte-Sophie (2). Eusèbe en fait une description applicable en tout point aux mosquées impériales des turcs. « Elle étoit précédée, dit-il, d'une vaste cour entourée de portiques, autour de laquelle on avoit pratiqué des écoles publiques, des bains et des habitations pour les prêtres. Constantin y fut enterré, son corps fut déposé dans un cercueil d'or, et renfermé dans un très-

(1) Theophanes, p. 21. Procop. *de ædificiis*, liv. 1, ch. 4.

(2) Evagrius, l. 4, ch. 30. Zonaras, p. 53.

beau sarcophage de porphyre, dont on montre encore les débris exposés près de la mosquée de Seirek, aux injures des saisons et à celles du peuple de Constantinople (1). »

Pierre Gilles prétend que l'église des Saints-Apôtres occupoit l'espace où se trouve aujourd'hui la mosquée de Mahomet : je croirois plutôt qu'elle étoit située vers l'endroit où est le sarcophage de Constantin, et qu'elle a été remplacée par la mosquée de Seirek. Les constructions antiques qui soutiennent cette mosquée sur le penchant de la quatrième colline, viennent à l'appui de *mon opinion*.

Studius, patricien romain, d'une piété exemplaire, bâtit un monastère dans les faubourgs de Constantinople (2) ;

(1) Ce sarcophage a dix pieds de long sur six de large, et huit de profondeur.

(2) *Anonym. pars prima.* Ant. Const. liv. 1. Baud. pag. 21.

parmi les moines qui honorèrent cet établissement, on remarque Théodore surnommé *le Studite*, dont il nous reste des sermons et d'autres ouvrages qui ne sont pas sans mérite. Cet homme courageux et ferme dans ses principes, resta sept ans en exil pour n'avoir pas voulu souscrire à la doctrine des iconoclastes, et il eut la hardiesse d'attaquer publiquement la conduite de l'empereur Constantin, fils de Léon IV, qui avoit répudié sa femme pour en épouser une autre.

L'église de Studius existe encore : c'est la mosquée de l'Ecuyer, *Imrhor-Dgiami*, qu'on trouve entre la porte Psamathia et le château des sept tours. Le vestibule de cette mosquée est orné de quatre colonnes de marbre, sur lesquelles repose une architraie d'un assez beau travail.

Au tems de Pierre Gilles (1) les deux

(2) De Top. Const. ch. 9.

côtés de la nef étoient formés par un double rang de colonnes corinthiennes élevées l'une sur l'autre, et séparées par un entablement.

Un de ces côtés a été consumé par les flammes, peu de tems avant mon arrivée à Constantinople. Les quatorze colonnes qui restent sont du plus beau verd antique, et ont vingt-six pouces de diamètre.

CHAPITRE VIII.

Du Phare de Byzance et de l'Arsenal appelé Mangana.

AMMIEN Marcellin parle d'un phare élevé sur le promontoire de Byzance ; sans doute il n'étoit pas éloigné de Sainte-Sophie : où le placer en effet plus convenablement pour éclairer les vaisseaux qui venoient de la Propontide, et ceux qui descendoient du Bosphore ? Les turcs l'ont transporté sur les murailles de la ville, entre Thatlady et Akour-kapoussi ; ils en ont aussi établi un autre sur les rivages de l'Asie, au sud de l'ancienne Chalcédoine.

Il y avoit dans le voisinage du phare un arsenal appelé *Mangana* (1) : on sait que les machines de guerre suspendues aux murailles de l'église Sainte-

(1) Glycas et Codinus, p. 33.

Irène, qu'on voit dans la première cour du sérail, furent transportées de l'arsenal Mangana lors de la prise de Constantinople par Mahomet II. On sait même qu'il y avoit dans leur nombre une catapulte. Des militaires instruits et des amateurs de l'antiquité m'avoient chargé, avant mon départ pour Constantinople, de faire des recherches sur cette machine aujourd'hui tout-à-fait oubliée. D'après la description de Vitruve et les notions qui m'avoient été fournies, je cherchai à la démêler à travers les différens débris qui couvrent les murailles de Sainte-Irène, mais je les trouvai tellement désunis et décomposés par les injures du tems, qu'il me fut impossible d'y reconnoître aucun ensemble. Le baron de Tott (1), dit l'avoir vue, mais il n'en donne point la description.

(1) Mémoires du baron de Tott, tome I, page 146.

CHAPITRE IX.

De l'Hyppodrôme.

L'HYPPODRÔME que les turcs désignent encore aujourd'hui par l'expression équivalente d'At-meïdan (1), fut commencé par Sévère et fini par Constantin, sur le modèle du grand cirque de Rome. Deux rangs de colonnes élevées l'une sur l'autre et appuyées sur un large soubassement, en formoient l'enceinte. Il étoit décoré d'un nombre infini de statues de marbre et de bronze, d'hommes et d'animaux, d'empereurs et d'athlètes ; on y admiroit sur-tout ces quatre chevaux de bronze, transportés de Rome à Constantinople, de Constantinople à Venise, et que la main toujours victorieuse d'un guerrier vient enfin de fixer dans nos murs.

(1) Place aux chevaux.

Ce fut au milieu de l'Hyppodrôme que le vainqueur des africains et des vandales, le grand Belizaire, surnommé *la gloire des romains*, reçut les honneurs du triomphe (1), et que peu de tems après, s'il faut en croire certaines traditions, on le vit demander l'aumône au pied de ces mêmes monumens que son bras avoit tant de fois sauvés. Seroit-il possible que Justinien ait jamais flétri son caractère par une ingratitude aussi monstrueuse! Croyons plutôt avec la plupart des historiens, que Belizaire perdit un moment les bonnes graces de son maître, et qu'il les regagna bientôt par l'intercession de sa femme Antonine.

De tous les monumens qui décoroient anciennement l'Hyppodrôme, il ne reste plus qu'un obélisque de granit, une pyramide à moitié ruinée, qui fut autrefois revêtue de bronze par

(1) Hist. univ. de Hardouin. Lettres sur la Grèce, de Guys, p. 335.

Constantin Porphyrogènete, et cette colonne formée par trois serpens entrelacés, dont la tête soutenoit le trépied dor, que les grecs consacrèrent à Apollon dans le temple de Delphes après la défaite de Xerxès.

Ce monument est un des plus singuliers et en même tems des plus authentiques de l'antiquité. Zozime, Eusèbe, Socrate et Sozomène (1) le désignent expressément parmi les dépouilles sacrées du temple de Delphes, qui furent transportées par Constantin dans sa capitale. Lorsque Mahomet II devenu maître de Constantinople, exerçoit sa fureur contre les monumens des infidèles, il frappa celui-ci avec sa hâche de bataille et coupa la tête d'un des serpens (2).

L'obélisque de granit fut apporté de Rome, suivant les uns ; suivant

(1) Baudouri, Æd. antiq. Constant. p. 668. Gillius, l. 11, ch. 13.

(2) Thevenot, l. 1, ch. 17.

d'autres, on le transporta d'Egypte, et il fut élevé sous le règne de Théodose. Les hyérogliphes qui couvrent ses quatre faces, sont d'un très-beau dessin, mais il est mal proportionné.

Il n'est pas aisé de donner une explication satisfaisante des bas-reliefs qui ornent son piédestal : on peut seulement conjecturer avec Pierre Gilles, que dans la face tournée vers l'est, l'artiste a représenté l'empereur tenant sa couronne à la main et se délassant des fatigues du gouvernement à la vue d'une troupe de danseurs et de musiciens ; que dans celles de l'ouest et du nord, l'empereur reçoit des couronnes et des offrandes ; et qu'enfin dans celle du sud, il instruit ses deux fils Arcadius et Honorius dans l'art de gouverner.

Si quelque chose pouvoit consoler le voyageur qui se trouve au milieu de ces fragmens mutilés, et échappés comme par miracle aux révolutions

et aux incendies, c'est la magnifique mosquée du sultan Achmet, qui en occupe aujourd'hui toute la longueur, et qui est sans contredit le plus beau temple que les turcs aient jamais bâti. Mais combien ce tableau est inférieur à celui dont jouissoient les spectateurs de l'Hyppodrôme, lorsqu'après avoir rassasié leurs yeux des chefs-d'œuvres de l'art et de la variété d'un spectacle intéressant, ils les promenoient au loin sur l'immense étendue de la Propontide, et jusques sur les hauts sommets de l'Olympe de Bythynie.

L'Hyppodrôme, dans son état actuel, est réduit à deux cent cinquante pas de long sur cent cinquante de large; il sert encore aujourd'hui d'arène aux jeux des turcs et à leur exercice militaire. Dans les cérémonies et les réjouissances publiques, la marche du sultan se porte à l'At-meïdan, de même que celle des anciens empereurs se portoit à l'Hyppodrôme.

Le jour de la naissance de Mahomet, j'ai vu le sultan Abdul-Hamid se rendre avec son cortège à la mosquée d'Achmet. Il étoit précédé par le visir, le capitan-pacha et tous les grands de la Porte, montés sur des chevaux magnifiques ; le mufti seul étoit dans un araba ou carrosse à la turque, avec deux tchoadars aux portières.

Parmi les officiers du grand-seigneur, on distinguoit les eunuques noirs et blancs, les nains, et le beau corps des Tchorbadji dont les casques et les faisceaux rappellent si parfaitement ceux des soldats romains.

La place de l'At-meïdan étoit remplie de spectateurs de tous les rangs ; les dames turques étoient dans leurs carrosses, et les femmes du peuple étoient placées sur des estrades particulières, et séparées des hommes.

Lorsque le sultan a paru, chacun s'est incliné et s'est couvert la figure avec les mains ; personne, excepté les

étrangers, n'osoit envisager Sa Hautesse. « Il faut de la terreur dans un gouvernement despotique ; la vertu n'y est point nécessaire, et l'honneur y seroit dangereux » (1).

(1) Esprit des Lois, l. 3, ch. 9.

CHAPITRE X.

Du Forum Augusteum ; d'une des colonnes de Théodose ; de celle de Justinien ; du Palais impérial, et du Sénat.

Le Forum Augusteum étoit à l'angle occidental de Sainte Sophie ; il étoit de forme ronde, et environné d'un double rang de portiques ornés de statues, parmi lesquelles on distinguoit celle de Rhéa, que les compagnons de Jason avoient laissée sur le mont Dyndime, près de Cyzique.

Constantin porta le scrupule jusqu'à faire briser les deux lions qui lui servoient d'attribut, à changer l'attitude de ses mains, et à donner la posture suppliante d'une chrétienne en prières, à la mère des dieux du paganisme.

Justinien fit élever au milieu de ce Forum, une magnifique colonne de

bronze, sur laquelle on plaça sa statue équestre, tenant un globe dans la main gauche et étendant la droite vers l'orient, comme pour défendre aux perses l'entrée de son Empire. Arcadius avoit auparavant élevé, presqu'au même endroit, une colonne et une statue colossale d'argent, à Théodose son père. Ce fut des précieux débris de cette statue, que Justinien se servit pour élever la sienne. Les turcs ont vengé l'injure faite à Théodose et à son fils ; ils ont à leur tour renversé la colonne de Justinien, et les fragmens de sa statue brisée ont été jetés avec mépris dans un coin du sérail, au tems de Pierre Gilles, qui les vit transporter à la fonderie, et qui vit bâtir une fontaine publique sur les ruines de la colonne de Justinien.

Le Sénat étoit à l'orient du Forum Augusteum ; il avoit, comme celui de Rome, un aspect imposant et majestueux. De belles colonnes de marbre

d'une proportion mâle, en décoroient l'entrée.

Le Palais impérial s'étendoit entre le Sénat et l'Hyppodrôme. Les auteurs grecs, toujours exagérés dans l'éloge qu'ils font de leurs monumens, prétendent que le Palais impérial de Constantinople ne le cédoit en rien à la maison Dorée de Rome(1). Procope, après avoir vanté sa magnificence, paroît se complaire dans la description d'un fameux tableau en mosaïque, qu'on y voyoit au tems de Justinien, et qui représentoit Bélizaire à la tête de son armée victorieuse, apportant aux pieds de l'empereur les dépouilles des nations vaincues.

Il y avoit près du Palais un édifice octogone, où douze jeunes gens étoient élevés par un vieillard qu'on appeloit *économe*. Une bibliothèque immense

(1) Zozimus. l. 2. Niceph. Call. l. 7, c. 48. Luithprandus, l. 5, c. 9.

leur offroit tous les moyens possibles d'instruction. On a prétendu qu'ils entroient de droit dans le conseil du souverain, et que le peuple lui auroit même imputé à crime de ne pas adopter en matière de Gouvernement, les plans qu'ils proposoient. Zonaras dit avec plus de vraisemblance, que les empereurs les appeloient quelquefois dans leur conseil pour les consulter sur l'administration; ce qui suppose, cependant, qu'ils y avoient une certaine influence, c'est que l'empereur Léon n'ayant pu les entraîner dans son opinion contre les images, les fit brûler dans leur bibliothèque.

CHAPITRE XI.

Des Thermes d'Arcadius ; de la statue et de la colonne de Théodora ; du Palais de Constantin (Tekir-Seraï).

Lorsque Sévère eut détruit Byzance, et que Constantin l'eut rebâtie, on vit s'élever sur les ruines de l'ancienne ville, les monumens de la première région de la nouvelle. On y admiroit surtout les Thermes d'Arcadius, enrichis de bronze et de marbre, qui occupoient l'espace où se trouve aujourd'hui le Kiosk des perles (*Indgiouli-Kiosk*).

Près de ces Thermes étoit la colonne de Théodora, femme de Justinien, qui surpassoit en libertinage et en beauté, toutes les femmes de son tems. Plusieurs voyageurs ont cru que cette colonne étoit celle dont on aperçoit aujourd'hui le sommet à travers les

arbres du sérail ; mais il suffit d'ouvrir Procope, pour se convaincre de la fausseté de cette opinion.

La colonne de Théodora, dit Procope, étoit de porphyre. Or, on s'est assuré que celle du sérail est de marbre blanc ; elle est d'ailleurs à une grande distance de la mer, et celle de Théodora, suivant Procope, en étoit si voisine, que ceux qui se promenoient dans le vestibule des Thermes où elle étoit située, pouvoient converser avec les matelots qui entroient dans le port ou en sortoient.

Sur la sixième colline, et près la porte de Travers, *Egri-kapoussi*, on aperçoit des constructions antiques, qui dominent le port et s'élèvent au-dessus des murailles de la ville. Pierre Gilles a cru que c'étoient les restes du palais de Constantin (1) ; d'autres disent du palais de Bélizaire.

(1) Topog. Const. l. 4, ch. 4.

Ce qui prouveroit que cet édifice n'est pas d'une antiquité si reculée, c'est que l'on y remarque encore quatre étages très-distincts, et que les fenêtres ont conservé leurs embrâsures en marbre. Un jeune enfant sous Mahomet II, trouva dans ses ruines un diamant que l'on conserve dans le trésor du sultan, et que les turcs vantent comme le plus beau qu'il y ait au monde.

CHAPITRE XII.

Description particulière du port de Constantinople ; des fleuves Cydaris et Barbyssès, ou des Eaux douces.

Les anciens appeloient le port de Byzance Chryzocéras (*la Corne d'or*). Ce nom, suivant les uns, tiroit son origine de *Keroessa*, mère de Byzas (1). Suivant d'autres, on l'avoit emprunté de la corne d'Amalthée, à cause de l'excessive abondance qui régnoit dans ce port, et des richesses immenses qui y arrivoient de toutes parts (2). Strabon enfin prétend que cette dénomination provenoit de la configuration du golfe, qui par ses enfoncemens et ses saillies, représentoit parfaitement une corne de cerf (3).

(1) Procop. *de ædif.* l. 1, ch. 5.
(2) Hezichius. Pline.
(3) Strab. Cas. l. 7, p. 492.

Trois promontoires en formoient l'entrée; l'Acropolis au midi (1), le Metopos au nord (2), et le Damalis sur la côte d'Asie (3).

Sa largeur entre le Métopos et l'Acropolis étoit d'environ cinq stades ; vers le port Sica (4) elle n'étoit que de trois.

Sa longueur depuis l'Acropolis jusqu'à l'embouchure des fleuves Cydaris et Barbyssès, étoit de soixante stades(5). Le golfe de Chryzocéras étoit le rendez-vous commun des poissons des deux mers. Les palamydes (6), sur-tout à l'entrée de l'hiver, fuyant les froides retraites des Palus Méotides, accouroient par bandes à travers le Pont-

(1) La pointe du sérail.

(2) La porte *Egri à Galata*, *Egri-kapoussi ou Sali-Bazari.*

(3) Le promontoire de Scutari.

(4) Le milieu de Galata.

(5) Strabon, l. 7.

(6) Arist. l. *de piscibus.*

Euxin, pour chercher un abri dans le Bosphore. Arrivées au promontoire Damalis, elles se précipitoient en foule dans le port, attirées sans doute par la pâture qu'elles y trouvoient, et non pas effrayées, comme l'a dit un grand naturaliste (1), par la blancheur des rochers qu'elles apercevoient au fond de l'eau sur les rivages d'Asie.

Les byzantins tirèrent de grands profits de cette pêche abondante, à laquelle les chalcédoniens, quoique très-voisins, ne participoient point, parce que les palamydes n'arrivoient jamais jusqu'à eux (2).

Le tems n'a point altéré le tableau que les anciens nous tracent ici du golfe Chryzocéras ; il conserve de nos jours les mêmes dimensions et les mêmes

(1) Pline. Voyez aussi *Taciti Annalium*, l. 12, 63.

(2) Strab. liv. 7. Antiphanes, *Com. apud Athœneum*, l. 3. Oppianus, l. 4. Dion Chrys. *Orat.* 33.

avantages : il est encore, comme il l'étoit alors, le rendez-vous des poissons des deux mers ; et les palamydes y sont en si grande abondance, qu'on en remplit des bateaux entiers d'un seul coup de filet (1).

La nymphe Io, en proie à la vengeance de Junon, fut poursuivie par un taon jusqu'à l'embouchure des fleuves Cydaris et Barbyssès. Elle y accoucha d'une fille nommée *Keroessa*, qui fut allaitée par Sémistra, et qui portoit sur le front les signes de la métamorphose de sa mère.

Peu s'en fallut que Byzas, fils de Keroessa, et fondateur de Byzance, ne bâtît sa ville à l'endroit nommé *Semistra*, du nom de sa nourrice, où les deux fleuves se réunissoient pour se jeter dans le golfe. On raconte qu'il en avoit déja posé les premiers fondemens, lorsqu'un corbeau vint enlever au milieu des flammes, la victime qu'il sacrifioit pour

(1) Gillius, *in Præf. ad urb. descript.*

invoquer la protection des dieux, et la transporta sur le promontoire du Bosphore.

Le nom de Barbyssès est entièrement inconnu aux habitans actuels de Constantinople; les turcs l'appellent *Kiat-Hana*, et les grecs *Kartaricos*, noms qui, dans les deux langues, rappellent les moulins à papier qui se trouvent à son embouchure.

Le Barbyssès a environ 15 milles de cours. Pendant près de six milles, il serpente au milieu d'une prairie qui sert d'herbage aux chevaux du grand-seigneur.

Un peu au-dessous de sa source, il reçoit un petit fleuve que les anciens appeloient *Hydrolis*, et que les habitans appellent aujourd'hui *Kamar* ou *Kemar*, à cause des aqueducs que l'empereur Andronic avoit fait bâtir pour le transporter à Constantinople.

Le fleuve Cydaris est appelé par les

turcs *Machlena*. Il a un cours plus étendu que le Barbyssès, mais il est moins large que lui.

Le fond du golfe qui avoisine l'embouchure des fleuves Cydaris et Barbyssès, étoit connu chez les anciens sous le nom de *Sapra-Talassa* (mer pourrie), à cause de la fange que ces fleuves y apportoient, et des marais qu'ils y formoient.

CHAPITRE XIII.

De l'ancien port de Théodose (Vlanga-Bostan ; *du port de Julien* (Cadhirga-Limani), *et du quartier appelé* Condoscalé.

Les jardins qu'on voit près de la porte de Daoud-Pacha, sur le port de la Propontide, et qu'on appelle *Vlanga-Bostan*, occupent l'espace où étoit autrefois le port de Théodose ou d'Eleuthère (1). On aperçoit encore des débris considérables de son enceinte, qui sont d'une solidité à toute épreuve ; et d'après les mesures que j'en ai prises, elle devoit avoir quatre-vingts toises de long et soixante de large.

Le palais qu'habitoit Andronic Comnène, avant son avènement à l'Empire,

(1) Ducange, Constant. Chron. liv. 1, p. 61 Topog. Const. l. 4.

portoit le nom de *Blanga* ou *Vlanga*. Il est probable que les jardins qui occupent aujourd'hui l'emplacement du port de Théodose, ont pris leur dénomination de cet ancien palais (1).

J'ai remarqué dans ces jardins un reste de muraille antique, avec un double rang d'arcades. Comme la première enceinte de Constantinople, bâtie par Constantin, devoit aboutir dans ces environs du côté de la Propontide, il paroît vraisemblable que ce sont là ses débris.

Belizaire, général des armées de Justinien, après avoir défait les perses, marcha contre Gélimer, l'usurpateur du trône des vandales : le bassin d'où son armée navale partit pour cette expédition, étoit situé sur la Propontide ; il avoit été construit par Julien, et portoit le nom de cet empereur (2). On en reconnoît encore l'enceinte près de

(1) Nicetas, l. 4, n°. 11.

(2) Codinus, pag. 44.

la Porte-Neuve, *Ieni-Kapou*, et les turcs l'appellent *Cadhirga-Limani* (le port des galères (1). Elle consiste en une place triangulaire assez vaste, où j'ai remarqué trois belles colonnes de granit renversées, et un édifice considérable appelé *Beilik-Seraï* ou *Beilik Chedrivan* (jet d'eau royal).

D'un des côtés de cette place, se trouve le palais d'Esma-Sultané, sœur de l'empereur Abdul-Hamid; et de l'autre, un emplacement destiné à l'équitation, et appelé *Dgindi-Meidan* (la place des cavaliers).

Suivant plusieurs écrivains (2), il y avoit à Constantinople un bassin ou port, appelé *Condoscalium*. Les uns le placent près du port de Julien (Cadhirga-Limani), les autres dans le voisinage de celui de Théodose (Vlanga

(1) *Leunclavius*, *in Pand. Turc. N. CC. Topogr. Const.* l. 2, ch. 15.

(2) Jean Cantacuzène, l. 4, c. 11. Phranzès, l. 3, c. 11.

Bostan). Pachymères (1) dit qu'il fut construit par Michel Paléologue, et qu'on en augmenta la profondeur, en jetant du vif-argent dans l'eau de la mer qui y étoit enfermée. C'est aux physiciens à juger quelle confiance mérite ce fait extraordinaire, qui n'a d'ailleurs été cité par aucun autre auteur que lui.

A force de recherches, j'ai découvert dans les environs de Cadhirga-Limani, une rue étroite, que les turcs appellent encore *Condoscalé*, et j'ai lu ensuite dans Codinus (2) que Condoscalium n'étoit pas un port, mais un carrefour de la ville, par où l'on descendoit à la Propontide, et qui avoit pris son nom du grec vulgaire, *kontos* ou *kondos*, qui signifie court, petit ou étroit.

Kontos est aussi un mot grec littéral, et signifie un de ces petits bateaux que l'on conduit avec une perche.

(1) Pachymères, l. 5, ch. 10.
(2) Codinus, p. 54.

CHAPITRE XIV.

Du faubourg appelé Sika, *aujourd'hui* Galata ; *et de l'Hebdomon* (Eioup).

J'AI déja dit que la treizième région étoit située sur le rivage opposé à la ville, et occupoit l'espace où sont aujourd'hui les faubourgs de Pera et de Galata. Procope dit, en parlant des édifices de Justinien, que cet empereur fit construire un pont entre le faubourg de Sika et la ville (1), et qu'il donna à ce faubourg le droit de cité avec le nom de *Justinianopolis*.

La chaîne qui fermoit le port pendant le siége de Constantinople, s'étendoit depuis le port de Sika jusqu'au rivage opposé du promontoire, et Pierre Gilles dit (2) qu'il y avoit encore

(1) *De ædificiis*, l. 2.

(2) Top. Const. liv. 4, ch. 10.

à Galata une porte qu'on appeloit la porte de la Chaîne, *porta Catena ;* mais les habitans n'en ont plus aucune connoissance.

On donnoit à ce faubourg le nom de *Sika*, à cause des figues qu'on y recueilloit en grande abondance.

Honorius avoit bâti dans la treizième région un Forum et un Théatre, dont il ne reste plus aucune trace, non plus que du temple d'Amphiaraus, ni de celui de Diane-Lucifère. Au tems de Pierre Gilles, cependant, on trouvoit à Galata une petite église dédiée à Sainte Photine, *Agia Photina*, dont le nom avoit beaucoup de rapport avec celui de Diane; mais cette église a été détruite, et les habitans ont oublié jusqu'à son nom.

Le seul monument antique qui reste dans cette région, est une grande citerne dépouillée de ses colonnes, qui sert aujourd'hui de jardin au couvent

des Lazaristes près de l'église de Saint Benoît.

On sait que l'Hebdomon étoit un lieu où les empereurs recevoient les marques de leur dignité, et se préparoient à faire leur entrée dans Constantinople.

Idatius (1) raconte que Valens fut couronné dans l'Hebdomon, par son frère Valentinien, et qu'il orna ce lieu des plus belles statues. Arcadius y fut aussi couronné par son père Théodose.

Rufin, préfet du prétoire, y fut mis à mort, et Phocas y fit exposer les têtes de ses fils avec celle de Maurice.

On a beaucoup disputé sur la véritable position de l'Hebdomon ; plusieurs antiquaires l'ont placé à une grande distance de la ville : mais Pierre Gilles (2), d'accord avec l'auteur de l'an-

(1) Ducange, p. 140.

(2) Topog. Const. l. 4, ch. 4.

cienne description de Constantinople, le place au fond du port : ce qui semble confirmer son opinion, c'est que les sultans qui ont imité la plupart des usages qu'ils ont trouvé établis dans l'Empire grec, vont également recevoir les marques de la royauté dans la mosquée d'Eioup, située en face de l'ancien quartier des Blakernes, et sans doute très-peu éloignée du lieu qu'occupoit l'Hebdomon.

CHAPITRE XV.

De la Colonne Virginale ; de la Colonne de porphyre ; des Colonnes triomphales de Théodose et d'Arcadius ; de la Colonne de Marcian.

Il y avoit anciennement sur la colonne Virginale une statue de Vénus qui avoit le don de faire distinguer les filles sages de celles qui avoient cessé de l'être. Les premières s'approchoient impunément de la colonne et fixoient hardiment la statue ; les secondes au contraire devenoient à l'instant furieuses, couroient dans les rues en déchirant leurs vêtemens et exposant leur nudité comme des bacchantes. Pierre Gilles (1), pendant son séjour à Constantinople, vit transporter cette colonne, haute d'environ soixante

(1) Topog. Const. liv. 4, ch. 1.

pieds, dans la mosquée de Soliman. Les turcs lui avoient conservé le nom de *Kic-tach* (la pierre de la fille).

Constantin n'avoit pas pour le fils de Latone la même antipathie que pour les autres dieux du paganisme. Il l'excepta plusieurs fois de la proscription générale qu'il avoit prononcée contre eux, et il consentit même à recevoir sous la figure de ce dieu, les hommages du peuple qu'il gouvernoit (1).

La colonne de porphyre sur laquelle étoit placée la belle statue d'Apollon, qu'on révéroit comme celle de Constantin, fut apportée de Rome à Constantinople : elle existe encore sur la deuxième colline. Des liens de fer en soutiennent les débris calcinés par les incendies qui ont ravagé si souvent la partie de la ville où elle est située.

Elle est d'ordre dorique : son piédestal de forme carrée, a dix-huit pieds de

(1) Hesychius. Milesius. Cedrenus. Zonaras. Manuel Chryzoloras, page 122.

hauteur. Une restauration moderne, ouvrage des turcs, couvre entièrement le plinthe et le tore que l'on voyoit encore au tems de Pierre Gilles. Le fût qui n'est point creux, comme beaucoup d'historiens et de voyageurs l'ont cru, a trente-trois pieds de circonférence, et est formé de plusieurs blocs de porphyre dont la réunion est cachée par la guirlande qui l'entoure : ce qui peut-être a fait croire que la colonne étoit d'une seule pièce.

Chacun des blocs qui la composent a dix pieds d'élévation : on y en comptoit autrefois huit ; mais sous le règne d'Alexis Comnène, la foudre renversa la statue qui y étoit placée et les trois premiers blocs du sommet. On les remplaça par plusieurs assises de pierre, sur lesquelles on n'oublia pas d'inscrire en gros caractères le nom du souverain qui laissoit à la postérité ce monument de son mauvais goût et de celui de son siècle.

Il est certain qu'il n'y avoit à Constantinople que deux colonnes triomphales ; l'une étoit sur la troisième colline, et l'autre sur la septième. Les bas-reliefs dont elles étoient décorées l'une et l'autre, rappeloient des combats et des victoires. Gentil-Bellin, peintre vénitien, appelé à Constantinople par Mahomet II, dessina l'une de ces colonnes, mais on n'en a point trouvé le nom dans ses dessins. Pierre Gilles, de son côté, a donné la description et les mesures de l'autre, mais il ne l'a point dessinée. Busbek enfin a dessiné celle-ci, mais ses dessins n'ont point été publiés.

Tous ces voyageurs ont ainsi laissé les érudits dans la plus complète incertitude sur la colonne qu'ils ont prétendu faire connoître. « Plût à Dieu, « dit Bandouri (1), que Busbek eût « publié ses dessins, afin de nous ap- « prendre laquelle des colonnes de

(1) Tome 2, page 507.

« Théodose ou d'Arcadius avoit été « dessinée par Gentil-Bellin ! »

Je n'ai rien négligé pendant mon séjour à Constantinople pour résoudre cet intéressant problême d'antiquité, et je crois y avoir réussi. La colonne triomphale de Théodose étoit dans le Forum que cet empereur bâtit la quinzième année de son règne sur la troisième colline : elle étoit creuse, et l'on montoit sur le sommet par un escalier pratiqué dans l'interieur. Les sculptures qui en ornoient le fût, représentoient les victoires de cet empereur sur les scythes et les autres barbares (1). Quarante ans avant l'arrivée de Pierre Gilles à Constantinople, on la voyoit encore près de Taouk-Bazar sur la troisième colline. Bajazet la renversa pour bâtir ses bains.

La colonne d'Arcadius étoit sur la septième colline. Nicéphore, Cedrénus et Théophanes assurent qu'elle étoit

(1) Theophanes. Cedrenus, p. 323.

en tout semblable à celle de Théodose (1). Pierre Gilles qui la mesura avec le plus grand soin, dit qu'elle avoit cent vingt pieds de hauteur, et que le fût étoit orné de sculptures comme celui de la colonne Trajanne. Il remarqua des aigles aux quatre angles de la corniche du piédestal, et sur chacune des faces du plinthe sept figures de génie, soutenant des guirlandes de laurier (2).

Ce piédestal est la seule partie qui reste de la colonne d'Arcadius; je l'ai retrouvé dans le quartier d'*Avret-Bazar* (le marché aux femmes); et quoiqu'il soit très-mutilé, j'y ai cependant reconnu distinctement les quatre aigles et les sept figures décrites par Pierre Gilles. J'ai de plus observé un char attelé de quatre chevaux, sur la première assise du fût qui subsiste en-

(1) Cedrenus, *ibid.* page 323. *Scriptor chron. Alex.*

(2) Top. Const. ch. 7.

core, et qui a douze pieds de diamètre.

Il n'est pas difficile maintenant de savoir laquelle de ces deux colonnes a été dessinée par Gentil-Bellin. Si l'on examine les dessins de celle qui a été publiée par Bandouri, on verra que son piédestal n'a rien de commun avec celui qui vient d'être décrit, qu'on n'y trouve ni aigles, ni génie, ni guirlandes; ce n'est donc pas la colonne d'Arcadius qui a été dessinée par le peintre vénitien.

Il resteroit à examiner si celle qu'il a donnée pour la colonne de Théodose a été fidèlement copiée sur ce monument; c'est aux artistes à décider si les arts du quatrième siècle avoient conservé cette pureté de style. Quant à moi, j'ai trouvé une telle différence entre les figures de la colonne d'Arcadius et celles de la colonne de Théodose, qu'il me paroît impossible que les arts aient éprouvé une pa-

reille décadence dans le court intervalle qui sépara le règne de ces deux empereurs.

Sur le côté méridional de la quatrième colline et près de la mosquée d'Ibrahim-Pacha, on trouve une colonne de granit, de quinze pieds de hauteur, que les turcs appellent *Kistach* (la Pierre de la fille (1). Son chapiteau composite est surmonté d'un cube de marbre blanc où a été placée la statue de Marcian, comme l'atteste l'inscription suivante, publiée par Whéler, et dont on lit encore avec assez de peine quelques caractères au-dessous de la corniche du piédestal.

Principis hanc statuam Marciani
Cerne torumque.
Ter ejus vovit quod Tatianus opus.

(1) Les turcs paroissent affectionner cette dénomination. Ils la donnoient à la colonne Virginale ; ils la donnent à celle de Marcian, et ils appellent aussi la Tour de Léandre, *la Tour de la fille* (Kis-koulessi).

Marcian étoit né dans la Thrace, de parens obscurs : il commença sa carrière militaire par le grade de simple soldat, et parvint par son mérite à la première dignité de l'Empire. Aussitôt l'Orient changea de face : il fit des lois rigoureuses contre les perturbateurs, il rappela les exilés ; les impôts onéreux furent abolis ; le tribut humiliant qu'Attila avoit coutume d'exiger, fut refusé ; et Marcian lui répondit à la manière d'un romain : « J'ai de l'or pour mes amis ; pour mes ennemis je n'ai que du fer ». Ce grand homme se préparoit à marcher contre l'usurpateur de l'Afrique, lorsque la mort l'enleva à l'estime et à l'affection de l'Empire.

CHAPITRE XVI.

Siège de Constantinople par les turcs, sous Mahomet II.

Les deux côtés du triangle que forme la ville de Constantinople, étant défendus par la mer, sont inaccessibles à l'ennemi. Mahomet forma sa principale attaque du côté de la terre. Quatorze batteries rangées sur l'éminence de Maltépé, foudroyèrent en même-tems la ville; l'artillerie moderne y étoit mêlée avec l'ancienne. A côté des bouches à feu qui vomissoient des boulets d'un énorme calibre, on voyoit la catapulte lançant des pierres et des dards; des tours mobiles chargées de munitions et de soldats, s'approchoient et s'éloignoient à volonté du rempart.

Les antiques murailles ne résistèrent

pas long-tems à ces machines formidables ; la tour voisine de la porte de Saint-Romain (1) s'écroula : mais les assiégés la réparèrent pendant la nuit, et se montrant sur les murs aux premiers rayons de l'aurore, sembloient braver avec plus d'audace que jamais l'impatient et furieux Mahomet. Ce fut alors que cinq grands vaisseaux arrivèrent des îles au secours de la capitale. (2). L'escadre turc, composée de trois cents vaisseaux, étoit placée à l'embouchure du Bosphore, et s'étendoit d'un rivage à l'autre.

Le lecteur qui a maintenant sous les yeux le tableau géograghique de Constantinople, concevra sans doute la grandeur et la majesté de ce spectacle.

Les remparts de Constantinople, le camp des turcs, les rivages d'Europe

(1) Top. Kapoussi.

(2) Ducas. Chalcondyle, et Léonard. Chion.

et d'Asie étoient couverts de spectateurs attirés par le grand intérêt du combat qui alloit se livrer. Les cinq vaisseaux auxiliaires s'avancent majestueusement de la Propontide au milieu des acclamations d'un peuple immense, contre l'escadre ennemie qui les attendoit à l'embouchure du Bosphore.

Les apparences du succès n'étoient pas pour les chrétiens. Les ottomans avoient une supériorité effrayante, mais leur marine inparfaite n'avoit pas été créée à loisir et par degré : elle étoit en quelque sorte le fruit instantané de la volonté du sultan. L'escadre turque étoit composée de bateaux mal construits, sans canons et encombrés de soldats. Les vaisseaux chrétiens, au contraire, étoient conduits par des pilotes habiles, et manœuvrés par des matelots familiarisés avec les travaux et les dangers de la navigation. Aussi la victoire ne fut

pas long-tems indécise ; les turcs battus s'enfuirent en désordre, et les chrétiens triomphans mouillèrent à l'entrée du port.

Mahomet, indigné de l'échec qu'il venoit d'éprouver, se disposoit, dit-on, à lever le siège, lorsqu'on lui suggéra un nouveau plan d'attaque aussi audacieux qu'extraordinaire.

Comme il n'y avoit aucun moyen de forcer la grosse chaîne qui fermoit le port et s'étendoit entre la porte de Balouk-Bazar et Galata, il fut résolu de transporter une flotte par terre, des rives du Bosphore dans l'intérieur du port, et d'attaquer ainsi la ville du côté du fanal. La colonie des génois qui occupoit Galata, ne troubla point le sultan dans cette singulière entreprise : sans doute ces marchands avides et lâches achetèrent la faveur d'être dévorés les derniers.

Mahomet, dans une nuit, fit couvrir

l'espace d'une demi-lieue de planches de sapin enduites de suif et de graisse. A force de machines et de bras, quatre-vingts galères de trente et cinquante rames furent conduites de Bechik-Tach à Cassim-Pacha (1). Deux pilotes étoient au gouvernail et à la proue de chaque vaisseau ; les voiles flottoient au gré du vent, et les travailleurs s'égayoient entr'eux par des acclamations et des chants.

Dès que Mahomet eut des troupes et des vaisseaux dans l'intérieur du port, avec des tonneaux réunis par des solives et revêtus d'un plancher solide il construisit une batterie flottante sur laquelle il établit une de ses plus grandes couleuvrines, tandis que les galères et les troupes avec leurs échelles approchoient de la porte du fanal.

Le siége avait déja duré quarante

(1) Cantemir, Hist. Ottom. l.3, p. 113.

jours, rien ne pouvoit plus différer la prise de Constantinople ; la garnison étoit trop peu nombreuse et trop épuisée pour résister à une double attaque. Les murs du côté de la terre, foudroyés par l'artillerie des turcs, n'offroient plus qu'un amas de ruines, et les quatre tours qui avoisinoient la porte de Saint-Romain étoient abattues.

L'infortuné Constantin recourut alors aux trésors des églises pour la défense de ses sujets, et ses sujets l'accusèrent de sacrilège : les auxiliaires génois et vénitiens l'abandonnèrent, et désertèrent à l'ennemi : il ne lui resta plus qu'à chercher une mort glorieuse au milieu des ennemis; il s'y précipita. On l'aperçut longtems dans la mêlée, faisant à-la-fois les fonctions de général et de soldat : enfin il succomba ; et comme il avoit quitté son habit de pourpre, son cadavre fut confondu avec celui des braves qui périrent avec lui.

Pendant que la colonne victorieuse entroit en triomphe par la porte de Saint-Romain, celle qui avoit forcé la porte du fanal pénétroit de son côté dans la ville, et se réunissoit à elle. Les grecs, trop confians dans leurs prophéties, étoient persuadés que les turcs, dans la conquête de Constantinople, seroient arrêtés par un ange à la colonne de porphyre (1), et chassés par lui jusqu'aux frontières de Perse. Ils cherchèrent un asyle dans Sainte-Sophie; l'ange n'arriva point. Les turcs enfoncèrent les portes de l'église; et comme ils étoient las de carnages, ils commencèrent à faire des esclaves. Tous les rangs furent confondus, et tous les liens de la nature brisés. Les temples, les palais, les monastères et les habitations particulières retentissoient des cris et des gémissemens des captifs; soixante mille personnes furent vendues et dispersées

(1) La colonne Brûlée.

dans les différentes provinces de la Turquie. Ainsi finit l'Empire romain, 1470 ans après son établissement par Auguste, et 1123 ans après sa translation par Constantin (1).

(1) Chalcondylès croit fermement que les turcs n'ont détruit l'Empire des grecs, que pour venger la prise de Troye; et il y a des grammairiens du quinzième siècle qui prétendent que le nom de turcs vient du mot classique *Teucri*.

FIN DU TOME PREMIER.

CANAL DE CONSTANTINOPLE
BOSPHORE DE THRACE
MER DE MARMARA
OU
PROPONTIDE
CARTE
DE
CONSTANTINOPLE
Levée par F. Kauffer et J. B. Lechevalier
Lan 1786.

VOYAGE
DE LA PROPONTIDE
ET
DU PONT-EUXIN.

QUATRIÈME PARTIE.
MONUMENS MODERNES
DE CONSTANTINOPLE.

CHAPITRE PREMIER.

Explication de la Carte.

PARMI les voyageurs modernes qui ont écrit sur la topographie de Constantinople, il n'en est aucun qu'on puisse comparer avec Grelot et Pierre Gilles. Le premier étoit un architecte habile, du siècle de Louis XIV. Le second fut envoyé dans le Levant par François I.er pour y rechercher des

manuscrits, et y fut oublié par ses ministres. Réduit à la cruelle alternative de mourir de faim ou de s'enrôler dans l'armée du grand-seigneur, il fit plusieurs campagnes contre les perses; enfin il trouva moyen d'échapper aux turcs, et se rendit à Rome, où il publia ses voyages.

Le sol de Constantinople n'a point changé de face, depuis l'époque où ce savant antiquaire en a fait la description. La direction des collines et des vallées n'a point été altérée par les tremblemens de terre; mais plusieurs monumens dont il parle ont déja disparu. Les effets puissans et multipliés d'une religion nouvelle, les ravages du tems et les fréquens incendies les ont renversés; ceux qui ont résisté à ces fléaux sont renfermés dans des enceintes impénétrables à la vue des chrétiens, ou bien ne sont plus consacrés à leurs usages primitifs. Des jardins ont pris la place des citernes; des

églises ont été transformées en mosquées, en magasins d'armes, en ménageries de bêtes féroces.

Au milieu de ces obstacles, comment retrouver tant de monumens perdus, comment d'ailleurs exposer un instrument de géométrie au milieu de la ville sacrée, où un infidèle ne sauroit faire un pas avec quelque sureté sans la sauve-garde d'un janissaire ? Comment approcher de ces harems et de ces mosquées où la superstition veille sans cesse de concert avec la jalousie ?

Toutes ces difficultés ont été surmontées par le crédit de l'ambassadeur Choiseul-Gouffier, et par son zèle constant pour l'avancement des sciences. A force de présens on a pénétré dans les mosquées et jusques dans l'enceinte des sept Tours, où l'on a découvert la *porte Dorée*, que le célèbre d'Anville croyoit détruite. On a fixé, en un mot, la position des principaux monumens, tant anciens que modernes.

L'ingénieur Kauffer, aux talens duquel je rends ici un nouvel hommage, a partagé avec moi les dangers de ce travail difficile; et pendant près de six mois qu'il a duré, il ne s'est pas écoulé un seul jour que nous n'ayons l'un et l'autre bravé la peste pour découvrir un monument, ou pour en fixer la position.

Le 6 décembre 1785, nous sommes entrés pour la première fois dans l'enceinte de Constantinople, par la porte appelée *Zindan-Kapoussi*. Notre premier travail a été de prendre le nom de chaque édifice remarquable, d'en étudier les formes extérieures, et d'y observer quelque signe distinctif, afin de pouvoir le reconnaître de loin dans nos opérations topographiques. Cette précaution a rarement été suffisante; et si l'on en excepte les mosquées impériales, il y en a peu dans Constantinople au pied desquelles il n'ait fallu revenir jusqu'à trois et quatre fois, pour

vérifier leur position et les distinguer de celles qui les entourent.

Après trois mois de recherches et d'observations réitérées dans ce genre, nous étions parvenus à retrouver tout ce qui reste des monumens anciens décrits par Pierre Gilles; et nous avions acquis une telle habitude des mosquées, que, malgré leur nombre immense et l'uniformité de leurs minarets, nous pouvions les désigner à la première vue par quelque caractère particulier dans leur construction, ou par quelque objet remarquable dans leur voisinage : il nous restait encore à déterminer leur position.

Le 24 mars 1786, nous mesurâmes sur la plaine de l'Okmeïdan une base de huit cents toises. Cette opération a été suivie de vingt stations principales, dont je joins ici les relèvemens, plutôt pour inspirer de la confiance dans nos travaux, que pour en faire remarquer l'importance et les dangers : on con-

çoit que les opérations de détail ont dû être beaucoup plus nombreuses, et qu'il serait superflu de les soumettre au jugement des lecteurs.

PREMIÈRE STATION.

La base a été mesurée entre la lisière d'un bois extérieur à la carte, près des vignes de Saint-Dimitri, et la borne que l'on voit sur le chemin de l'Okmeïdan aux eaux douces; c'est le seul espace plan un peu considérable qu'on rencontre dans les dehors de la ville.

La première station a eu lieu à la borne. L'instrument étoit aligné sur la lisière du bois, autre extrémité de la base.

On a relevé les objets suivans, dont on avoit la vue la plus complète :

Le mont Bourgourlu derrière Scutari, sur la côte d'Asie,

L'église de Saint-Dimitri,

Le minaret des Itchoglans,

Le fanal d'Asie,

La tour de Galata,

La mosquée de Sainte-Sophie,
La mosquée du sultan Achmet,
La colonne Brûlée,
L'Osmanie,
La mosquée d'Ali-Pacha,
Celle de Beiazit ou Bajazet,
La Solimanie,
Un arbre remarquable de l'Okmeïdan, etc. etc.

DEUXIÈME STATION.

A la lisière du bois ou à l'autre extrémité de la base, l'instrument aligné sur la borne, on a relevé les objets précédens, et l'on a fixé leur position.

TROISIÈME STATION.

A la même borne, et l'instrument aligné sur l'arbre remarquable de l'Okmeïdan, on a relevé :

La mosquée d'Andrinople,
La ruine de Tekir-Seraï,
Un arbre dans le cimetière des juifs,
L'éminence appelée *Maltépé*,
Le kiosk, voisin de la ferme de la sultane,

La mosquée d'Eioup,
Le Mehkémé,
La mosquée de Haivan-Seraï,
Celle de Balat, etc. etc.

QUATRIÈME STATION.

Au pied d'un arbre situé au coin des vignes de Saint-Dimitri, l'instrument aligné sur la lisière du bois, extrémité nord de la base, on a relevé :

La ruine de Tekir-Seraï,
La mosquée d'Andrinople,
La mosquée de Kara-Gumruk,
La mosquée du sultan Sélim,
La mosquée de Mahomet,
Avret-Bazar, ou le marché aux femmes,
L'extrémité orientale des aqueducs,
La mosquée de Chah-Zadé,
La mosquée de Laleli,
La Solimanie,
La mosquée de Bajazet,
La tour de Galata,
L'Osmanie,

La mosquée d'Ali-Pacha,
La colonne Brûlée,
La tour des Itchoglans,
La mosquée du sultan Achmet,
La mosquée de Sainte-Sophie,
La mosquée de Scutari, voisine de la maison de Mufti-Zadé,
Le promontoire appelé *Moundé-Bouroun*, sur la côte d'Asie,
Le fanal d'Asie,
Kavak-Kiosk,
Kis-Koulessi, monument appelé par les francs *Tour de Léandre*, etc.

CINQUIÈME STATION.

Au pied du jardin de l'église patriarchale ; l'instrument aligné sur le gros arbre de l'Okmeïdan, et ayant la pointe d'Einalu-Kavak dans le même alignement, on a relevé :

Un arbre très-remarquable dans le cimetière des juifs,
L'église d'Aïa-Paraskevi,

La mosquée de la Rose, appelée *Gul-Dgiami*,

La mosquée de Balat-Kapou,

La mosquée de Haivan-Seraï,

Le Mehkémé qui en est voisin,

La mosquée d'Eioup, etc.

SIXIÈME STATION.

Au même lieu, et l'instrument aligné sur le même arbre, on a relevé :

Einalu-Iskelessi,

La mosquée de Tersana,

La machine à mâter,

Le magasin des bois de construction,

La caserne des galiondgis,

La tour de Galata, etc.

SEPTIÈME STATION.

Au pied d'un arbre, sur la hauteur entre Saint-Dimitri et la mosquée de Piali-Pacha, l'instrument aligné sur un arbre déja fixé dans les vignes de Saint-Dimitri, on a relevé :

Le réservoir sur le chemin des cimetières,

La première mosquée de la rue de Pera,

La mosquée de Hadgi Méhémet,

La mosquée des Itchoglans,

La tour de Galata, etc.

HUITIÈME STATION.

Au pied de l'arbre de l'Okmeïdan, l'instrument aligné sur la borne de la base, on a relevé :

La perche servant de but aux bombardiers,

L'arbre isolé au-delà des cimetières d'Eioup,

L'angle d'un mur au-dessus de Haskeu,

Le grand cyprès sur le chemin de Has-keu,

La mosquée d'Eioup,

Le Kiosk de la sultane,

La deuxième mosquée du village d'Eioup,

Le minaret du village de Topchiler ou des Canonniers,

La mosquée d'Egri-kapi, etc.

NEUVIÈME STATION.

Au pied du même arbre, l'instrument aligné de la même manière, on a relevé :

La mosquée de Haïvan-Kapi,
La ruine de Tekir-Seraï,
Les deux cyprès des Blakernes,
La mosquée de la porte d'Andrinople, *Edrené-Kapou-Dgiami ;*
Le Mehkémé qui en est voisin,
La mosquée de Balat-Kapi,
La mosquée de Hahrié, etc.

DIXIÈME STATION.

Sur les murs de la ville, près de la porte du Canon, *Top-Kapoussi*, on a fait des opérations de détail qui n'étoient pas les moins dangereuses, parce qu'on dominoit sur l'intérieur des maisons et sur les harems.

ONZIÈME STATION.

Sur le sommet de Moundé-Bouroun, promontoire d'Asie ; au pied d'un arbre fixé précédemment par l'astronome Tondu, lorsqu'il détermina la longitude et la latitude de Sainte-Sophie, par rapport à l'observatoire de Pera, l'instrument aligné sur le fanal d'Asie, on a relevé :

Le cyprès isolé au fond du golfe de Moundé-Bouroun,

La mosquée de Kadi-Keu,

Kavak-Seraï, etc. etc.

DOUZIÈME STATION.

Au pied du fanal d'Asie, l'instrument aligné sur la tour de Galata, on a relevé :

L'éminence appelée *Maltépé*, près des murs de la ville du côté de la terre ;

La mosquée de Top-Kapou,

La maison remarquable d'un arménien près de Ieni-Baktché,

Un gros arbre sur les murs de la ville, près du jardin des Sept-Tours,

La colonne d'Arcadius,

La porte de Daoud-Pacha,

Timar-Hané, ou l'hôpital des fous,

La mosquée du sultan Achmet, etc.

TREIZIÈME STATION.

Sur les ruines appelées par les francs *palais de Constantin*, et par les turcs *Tekir-Seraï*, l'instrument aligné sur la tour de Galata, on a relevé :

Le mont Bourgourlu,

Un grouppe d'arbres au sud de cette montagne,

Le minaret des Itchoglans,

Le kiosk du Capitan-Pacha,

La pointe du sérail,

La pointe de la cinquième colline,

La mosquée du sultan Sélim,

La tour du janissaire Aga,

La Solimanie,

La mosquée de Fétié, dans l'alignement de la Solimanie,

La colonne Brûlée,

La mosquée du sultan Mahomet,

La mosquée de Kara-Gumruk,

La mosquée de Chekrié,

La mosquée d'Andrinople,

La mosquée d'Aï-Bazar,

Le kiosk des canonniers, *Topchiler-Kiosk*, etc.

QUATORZIÈME STATION.

Sur la tour de Galata, l'instrument aligné sur la Solimanie, on a relevé :

La mosquée de Chah-Zadé,

L'extrémité orientale des aqueducs,

Le château des Sept-Tours,

La mosquée de Mahomet,

La mosquée de la Rose, *Gul-Dgiami ;*

La mosquée d'Ekim-Oglou, etc.

QUINZIÈME STATION.

Sur l'éminence appelée *Maltépé*, l'instrument aligné sur la tour de Galata, on a relevé :

La mosquée du sultan Sélim,
La mosquée de Kara-Gumruk,
La Solimanie,
La mosquée de Mahomet,
Sainte-Sophie,
L'Osmanie,
Orta-Dgiami,
La mosquée du sultan Achmet,
La mosquée de Laleli,
Le fanal d'Asie,
La mosquée du Pelletier, *Kurkchi-Dgiami*,
Les trois principales tours du château des Sept-Tours,
La tour de Marmara,
Un cyprès isolé au haut du jardin des Sept-Tours,
La mosquée de Daoud-Pacha,
Hunkiar-Kiosk, etc.

SEIZIÈME STATION.

Près de Sultan-Tchiftlik, l'instrument aligné sur l'arbre du cimetière des juifs, on a relevé :

L'église de Saint-Dimitri,
La mosquée d'Eioup,
L'arbre de l'Okmeïdan,
La mosquée de Sahli-Mahmout,
La pointe de Eïnalu-Kavak,
Kavak-Seraï,
Sainte-Sophie,
La tour du janissaire Aga,
La mosquée du sultan Sélim,
L'Osmanie,
La colonne Brûlée,
La mosquée d'Ali-Pacha, etc.

DIX-SEPTIÈME STATION.

Dans la maison d'un arménien près de Vlanga-Bostan, l'instrument aligné sur le fanal d'Asie, on a relevé :

La mosquée du sultan Achmet,

La colonne Brûlée,

La porte de Tchatlady,

Le fanal de Constantinople placé sur les murailles de la ville,

La mosquée d'Ali-Pacha,

L'Osmanie,

La mosquée de Bajazet ou Beïazit,

La Solimanie,

La mosquée de Laleli,

La mosquée de Chah-Zadé,

La mosquée de Mahomet,

Son tombeau,

La mosquée de Kara-Gumruk,

Dgellat-Tchesmé, ou la fontaine du bourreau,

La mosquée de la porte d'Andrinople,

La mosquée de Hasséki - Avret-Bazar.

La mosquée de la Citerne, *Boudroum-Dgiami*,

La mosquée de Dgerrah-Pacha,

La mosquée d'Imrhor, ou de l'Ecuyer, etc.

DIX-HUITIÈME STATION.

Sur les murs de la ville près de Top-Kapou, l'instrument aligné sur le fanal d'Asie, on a relevé :

La mosquée d'Ak-Seraï,
La mosquée de Hasséki,
La mosquée de Mollah-Gurani,
La mosquée de Ioksé-Kalderum,
La mosquée de Daoud-Pacha,
La mosquée de Barut-Hané,
La mosquée d'Ekim-Oglou,
La mosquée d'Alté-Mermer (l'ancienne église appelée par les grecs *Panaghia-exi-Marmara*.)
La mosquée du Pelletier-Kurktchi-Dgiami,
La mosquée de Kodja-Moustapha,
La mosquée de Saraï-Meidan,
Celle de Mevlané,
Celle de Adgi-At, ou du Cheval verd,

La colonne de Marcian ,
La mosquée de Cheislam, etc.

DIX-NEUVIÈME STATION.

Dans le jardin voisin des Sept-Tours, l'instrument aligné sur Kavak-Serai, on a relevé :

La colonne Brûlée ,
La maison de l'arménien ,
La tour voisine de Ieni-Baktché ,
La mosquée de Hasséki ,
La mosquée de Dgerrah-Pacha ,
L'église grecque appelée *Soulou-Monastiri* ,
La mosquée de Tchilinghir, etc.

VINGTIÈME STATION.

Sur la côte d'Asie, près de Kavak-Seraï, l'instrument aligné sur la tour de Galata, on a relevé :

Les points les plus remarquables du canal du Bosphore, tant sur le rivage d'Asie que sur celui d'Europe;

Le fanal de Constantinople ,
La porte de Tchatlady ,
La mosquée de sultan Achmet ,
La colonne Brûlée,
La mosquée d'Ali-Pacha,
L'Osmanie ,
La mosquée de Beïazit ,
La Solimanie ,
La mosquée de Chah-Zadé,
La mosquée de Mahomet ,
Son tombeau,
La mosquée de Kara-Gumruk ,
Dgellat-Tchesmé, ou la fontaine du Bourreau ,
La mosquée de la porte d'Andrinople ,
La mosquée de Hasséki ,
La mosquée de Boudroum ,
La mosquée de Dgerrah-Pacha, etc. etc.

Les rues principales ont été levées avec exactitude ; on a été moins scrupuleux pour celles du quartier des

Sept-Tours, qui ne présentoient à cette époque qu'un amas de ruines ; il auroit été plus qu'inutile d'employer une précision géométrique pour déterminer la direction de ces petites rues détournées, qui sont d'un moment à l'autre la proie des flammes, et sont presque toujours rebâties sur un nouveau plan.

CHAPITRE II.

Vue générale de Constantinople.

A l'extrémité orientale de l'Europe, un promontoire en forme de triangle, s'avance vers l'Asie; deux de ses côtés sont baignés par la mer, il tient au continent par le troisième; sa surface est entrecoupée de sept collines, du haut desquelles on domine sur la plus grande partie de la Propontide, et l'on découvre jusqu'au sommet du mont Olympe en Bythynie. A la pointe de ce promontoire, les eaux du Pont-Euxin, après avoir descendu le Bosphore, viennent se partager en deux branches, dont l'une se dirige vers la Propontide, et l'autre pénètre dans l'intérieur du continent de l'Europe, pour y former le port le plus commode qu'il y ait au monde.

C'est là que le navigateur Byzas (1), fils de Neptune, conduisit une colonie d'Argos et de Mégare; c'est là qu'il fonda la ville de Byzance, qui, après la défaite de Xerxès, fut fortifiée par Pausanias, général de Lacédémone (2). Cette ville, par les avantages de sa situation, étoit appelée à devenir la métropole de l'univers. Les byzantins surent les mettre à profit; maîtres des deux détroits du Bosphore et de l'Hellespont, ils les ouvroient aux commerçans, ils les fermoient à l'ennemi.

C'est ainsi qu'une poignée d'hommes, de vagabonds peut-être échappés de la Grèce, devint une puissance formidable aux rois de Bythynie, battit Philippe, et fit plus encore, en résistant aux gaulois de ces tems là, qui, comme ceux d'aujourd'hui, étoient le

(1) Hérodote, l. 2. Thucydide, l. 1. Polybe, liv. 1, 4. Eutrope, liv. 7.

(2) Scaliger, *Animadv. ad Euseb.*, page 81. Ducange, Const. l. 1, p. 1, ch. 15, 16.

peuple le plus belliqueux de l'Europe.

Lorsque les romains eurent étendu leurs conquêtes en Orient, ils s'aperçurent que leur capitale n'occupoit plus le centre de leurs possessions, et que du fond de l'Italie ils ne pouvoient pas exercer une surveillance assez active sur leurs ennemis et sur leurs généraux eux-mêmes. César et Auguste délibérèrent long-tems s'ils transporteroient le siège de l'Empire vers l'Hellespont. Dioclétien, en embellissant Nicomédie, le rapprochoit de Byzance ; Constantin finit par l'y établir.

Ce prince avoit sans doute eu dans ses voyages et dans ses guerres, plus d'une occasion d'admirer la position avantageuse de Byzance ; et s'il est vrai, comme quelques écrivains l'assurent, qu'il ait jamais songé à placer sa capitale à l'embouchure de l'Hellespont, c'est qu'à cette époque, sans doute, il n'avoit pas connu l'embouchure du Bosphore.

Byzance occupoit la pointe du promontoire. Les principaux monumens qui la décoroient avant que l'impitoyable Sévère en eût rasé les fondemens, étoient le temple de Neptune, celui de Bacchus, un autel dédié à Minerve-Ecbasia, et ces deux cyppes que Darius avoit laissés sur les rives du Bosphore, pour éterniser la mémoire de son passage en Europe.

Lorsque Constantin rebâtit cette ville, les forêts du Pont-Euxin, les marbres de Proconèse, les villes de Grèce et d'Asie, celle de Rome elle-même, tout fut mis à contribution pour l'embellir. Quel étonnant tableau ils devoient offrir aux yeux des navigateurs, ces superbes temples, ces colonades, ces portiques, ces thermes et ces magnifiques palais enrichis des chef-d'œuvres de Phydias, de Lyzippe et de Praxitelle !

Ces monumens de la sculpture et de l'architecture antique ont été successi-

vement remplacés par ceux du bas-Empire, et enfin par ceux des turcs moins réguliers peut-être, mais non moins imposans ni moins pittoresques que ceux des romains et des grecs.

La ville de Constantinople est située à 41° 1′ 27″ de latitude septentrionale, et 26° 35′ de longitude. Vue de la Propontide, elle se présente sous la forme d'un vaste amphithéâtre parsemé d'un nombre infini d'édifices variés, et terminé par ces mosquées impériales, bâties avec tant de magnificence, et placées avec tant d'art par leurs orgueilleux fondateurs.

A l'instant où le navigateur double l'extrémité du promontoire pour entrer dans le port, il laisse à sa droite Chalcédoine et Scutari sur les rivages de l'Asie. Il découvre en face le canal du Bosphore, semblable à un large fleuve bordé d'agréables collines. A sa gauche enfin, il aperçoit le plus enchanteur de tous les tableaux.

Une forêt de mâts couvre le vaste bassin qu'il a sous les yeux. Mille vaisseaux de toutes les nations y sont à l'abri des tempêtes. Dix mille bateaux élégans et légers le parcourent dans tous les sens, pour satisfaire aux besoins des habitans, à l'activité du commerce, et à l'approvisionnement de la ville.

Deux collines qui servent de bordure à ce tableau vivant et animé, se prolongent fort avant dans l'intérieur du continent. Les monumens qui couvrent leurs pentes, sont entremêlés de peupliers et de cyprès, à travers lesquels s'élèvent des mosquées à larges coupoles, surmontées de globes dorés, et ces hauts minarets qui rappellent si bien les colonnes triomphales qu'ils ont remplacées et qui les égalent au moins en élégance, s'ils ne les égalent pas en majesté.

Voilà le port fameux que les anciens

appeloient avec tant de raison la *Corne d'Or* (1), puisqu'il étoit le centre du commerce et des richesses du monde.

(1) Strab. l. 10, p. 492. Pet. Gill. *de Bosph. Thrac.* l. 1, ch. 5.

CHAPITRE III.

De l'intérieur de Constantinople.

UN voyageur anglais à qui l'on avoit vanté les dehors de Constantinople, et peint l'intérieur de cette capitale comme peu digne de ses observations, ordonna au capitaine du vaisseau qui l'avoit amené, de faire le tour du port, et de repartir aussitôt sans mettre pied à terre.

Quand on entre dans Constantinople, les yeux encore éblouis de sa magnificence extérieure, on est tenté d'excuser la bizarrerie de cet anglais.

Des rues étroites, sales, mal percées, sans aucun plan et sans aucune régularité; de mauvaises baraques de bois, dont les appartemens supérieurs s'avancent en saillies pour diminuer le jour, offusquer la vue et empêcher la circulation de l'air; d'immenses espaces

vides, où l'on n'aperçoit plus que des décombres noircis par les flammes, et quelques maisons éparses dont la peste a détruit les habitans ; c'est là l'intérieur de Constantinople ; c'est du sein de ces habitations abjectes que l'on voit s'élever les édifices publics dont la grandeur réelle est encore rehaussée par l'effet du contraste.

Un disciple d'Aristote (1) qui vivoit au tems d'Alexandre, fait d'Athènes un portrait très-ressemblant à celui que je viens de tracer. « Les rues, dit-il, en « sont irrégulières : on n'y voit que « des cabanes ; ce n'est qu'en appro- « chant du théâtre et du temple de Mi- « nerve qu'on peut s'y reconnoître ».

Aristote (2) et Strabon (3) ne parlent pas plus avantageusement de cette ville, trop célèbre parmi nous ; et ce qu'il y a de très-remarquable, ils critiquent

(1) Dicearque.
(2) Œconom. l. 2.
(3) Strab. l. 3.

cette même saillie des appartemens supérieurs, que les architectes athéniens avoient, comme ceux des turcs, adoptée dans leurs constructions. Qui sait si les belles ruines de Rome, aux pieds desquelles nos voyageurs vont s'extasier avec tant de raison, n'étoient pas également entourées de viles cabanes. Quelle différence peut-être entre l'état réel de cette ancienne capitale du monde, et l'immense éclat de sa renommée.

CHAPITRE IV.

Du Sérail.

Ce palais fameux vu de la mer et des sommets voisins qui le dominent, présente un amas d'édifices entourés d'arbres, qui n'ont ni symétrie, ni ordonnance, ni régularité; les uns sont des kiosks ou pavillons isolés, les autres sont des corps-de-logis élevés sur des arcades en bois, pittoresques à la vérité, mais d'une magnificence tellement confuse et désordonnée, qu'il seroit impossible d'en faire la description quand on pourroit même les examiner à loisir.

La porte par laquelle on entre dans la première cour du sérail, a plusieurs dénominations, dont la moins extraordinaire est celle de *Baba-houmaiaum* (sublime Porte), qu'on lui donne le plus communément. A droite et à

gauche sont les niches où l'on place les têtes des criminels d'état, et les débris sanglans des ennemis tués à la guerre.

Dans la première cour on trouve l'hôtel de la monnoie, *Tarap-hané*, le divan du visir et l'arsenal des armes antiques, ou l'église de Sainte-Irène.

La porte de communication entre la première et la seconde cour, est appelée *Orta-kapoussi*; elle est située entre deux tours; c'est-là qu'on exécute les visirs.

Dans la seconde cour on voit à gauche la salle du divan et les écuries du grand-seigneur; à droite sont les cuisines, et au fond la porte du Salut *Bab-Shadet*, qui conduit à la salle du trône, où le sultan donne audience aux ambassadeurs.

La bibliothèque, les bains, le trésor, le harem et les jardins occupent le reste de l'espace enfermé dans les murs du sérail.

Les jardins sont plantés de peupliers et de cyprès, décorés d'un grand nombre de kiosques, et entrecoupés par des terrasses soutenues de murailles peintes en verd. On y voit des parties considérables sans culture, d'autres sont couvertes de fleurs; par-tout règnent le désordre et l'irrégularité.

Le sultan actuel Selim III (1) ayant remarqué près de Bouiouk-déré un jardin appartenant à un riche marchand européen, résolut d'en faire un du même genre dans l'enceinte du sérail. Il s'adressa au propriétaire pour avoir un plan. Celui-ci, qui étoit allemand, en composa un dans le stile de sa nation, et d'après lequel l'empereur fit arracher plusieurs arpens de beaux cyprès, pour tracer à leur place des allées en croix, pour bâtir des fontaines, et élever des gradins en amphithéâtre, destinés à recevoir des

(1) *Voyez* Constantinople ancienne et moderne, tome 1, p. 35.

pots de fleurs. Les magnifiques ruines du palais d'Amurat, situé près de Scutari, qui avoient été l'objet de l'admiration de plusieurs siècles, furent sacrifiées à la décoration du nouveau jardin impérial.

Le trésor, ou *hazné*, renferme des richesses immenses ; il est composé de quatre chambres : dans la première on conserve quantité d'arcs, de flèches, d'arbalètes, de fusils et de sabres dont on a fait présent aux empereurs. La seconde contient dans de grands coffres, les riches habits du sultan, les fourrures, les turbans, les coussins et les carreaux en broderie d'or et de perles. Dans la troisième sont gardés les harnois des chevaux du grand-seigneur, les housses, les selles, les brides enrichies de diamans, quantité de vaisselle d'or et d'argent, des montres, des horloges et des pierreries de toute espèce. La quatrième enfin contient un grand nombre de coffres remplis d'or et d'argent monnoyés.

On connoit peu le gouvernement intérieur du harem : voici cependant ce qu'on en raconte d'après les relations des médecins et des femmes qui y ont été introduites.

Les esclaves destinées au plaisir du sultan, vivent toutes en commun, et logent dans deux grandes chambres appelées *odas*, d'où leur vient le surnom d'*odalique*. On les occupe du matin au soir, tantôt à travailler à l'aiguille, tantôt à prendre des leçons de musique, de danse, de langues et d'écriture. Chacune a son lit à part. Une *cadun* ou surveillante a l'inspection sur cinq d'entr'elles, et elle rend compte à la *cadun-kiaia* (la gouvernante générale), des moindres fautes qu'elle observe.

Toutes les odaliques sont magnifiquement vêtues : rien n'est épargné pour leurs parures. Elles mettent tout en usage pour relever l'éclat de leurs charmes et se faire aimer du sultan.

La cour de la reine-mère, *sultan Validé*, est toujours composée des plus belles d'entre ces filles, c'est-là que le grand-seigneur choisit ordinairement l'objet de sa passion.

Lorsqu'une odalique a le bonheur de mettre au monde un fils, elle prend le titre de *Hasséki*, et passe dans un appartement séparé des odas. On lui fait une maison, on lui donne des compagnes; elle a dès-lors une entière liberté dans le sérail, et peut pénétrer dans l'appartement du grand-seigneur aussi souvent qu'il lui plaît.

Les favorites qui ne donnent au sultan que des filles, restent confondues dans la foule des odaliques, mais leur esclavage a quelquefois son terme; car après la mort du grand-seigneur elles peuvent sortir du sérail et se marier à des pachas; tandis que leurs compagnes, victimes de leur stérilité, sont reléguées dans le vieux sérail (1).

(1) Hist. Ottom. par M. Delacroix, t. 1, p. 494.

CHAPITRE V.

Du Collège des Itchoglans (Galata-Seraï.)

On a vu dans le chapitre précédent sous quel régime vivoient les femmes du sérail ; c'est avec le même soin et la même discipline qu'on y élève aussi un nombre de jeunes enfans appelés *Itchoglans*, ou *Azamoglans* (enfans de tribut), qui doivent être tous nés de parens chrétiens, pris en guerre, ou seulement amenés de pays lointains.

Avant que ces enfans soient reçus, on les présente au grand-seigneur, qui les distribue dans son palais de Galata, *Galata-Seraï*, dans celui d'Andrinople, ou bien on les garde dans le sérail.

Ceux qui sont choisis pour le sérail, ont quelque qualité particulière qui

les rend recommandables aux yeux du souverain ; c'est de leur classe qu'on tire les pages destinés à remplir les grandes charges de l'Empire. Leur éducation est confiée aux eunuques blancs, qui les châtient sévèrement pour les plus petites fautes. Leurs punitions ordinaires sont la bastonade sur la plante des pieds, de longs jeûnes, de longues veilles et quelquefois de peines plus dures encore. Ils sont communément au nombre de six cents distribués dans deux corps-de-logis appelés la *grande* et la *petite chambre*. Ces deux chambres sont égales en dignité; ce qui s'enseigne dans l'une s'enseigne aussi dans l'autre, et l'on choisit indifféremment dans la grande et dans la petite ceux qu'on veut faire parvenir aux grands emplois.

La première chose qu'on leur apprend quand ils sont reçus, c'est de garder le silence, d'être respectueux, humbles et soumis, de tenir la tête baissée et

d'avoir les mains croisées sur l'estomac. Leurs *kodjias* ou précepteurs, les instruisent en même tems avec grand soin de tout ce qui regarde la religion mahométane. Ils leur apprennent l'arabe, le persan et le turc.

Toutes leurs actions sont observées par les eunuques, qui sont des gardiens très-vigilans. S'ils sont au bain ou dans tout autre endroit, un eunuque les accompagne et ne les perd jamais de vue.

Lorsqu'ils ont fait quelques progrès dans leurs études, et qu'ils sont capables de supporter les exercices du corps, on leur apprend à manier la lance et l'épée, à jeter la barre de fer, à tirer de l'arc, à monter à cheval et à lancer le javelot ou le *dgirit*. Le grand-seigneur se divertit ordinairement à leur voir faire ce dernier exercice dans lequel ils montrent une adresse singulière.

Indépendamment de ces occupa-

tions, on leur enseigne encore quelque métier ; ainsi les uns apprennent la musique, à coudre, à broder en cuir, à faire des flèches, des arcs, des harnois de chevaux, et à dresser des chiens et des oiseaux pour la chasse.

Ceux des deux chambres dont on est le plus satisfait, sont admis dans le corps des quarante pages qui sont toujours auprès de la personne du sultan, et à qui l'on donne les grandes charges de l'Empire, à mesure qu'elles viennent à vaquer.

Tels sont les sujets auxquels l'empereur turc confie l'administration des affaires et le gouvernement des provinces (1).

(1) Abrégé chronologique de l'Hist. Ott. par M. Delacroix, tom. 1, p. 496.

CHAPITRE VI.

De l'Hôtel des Monnoies, (Tarap-Hané.)

Cet édifice se trouve dans la première cour du sérail, à peu de distance du magasin d'armes antiques(1). On se figure aisément l'imperfection des procédés que les turcs emploient pour fondre leurs métaux, pour frapper leurs monnoies, et pour en fixer le poids. Un de leurs plus habiles financiers desirant, il y a quelques années, réparer le défaut de numéraire qui commençoit à se faire sentir dans le trésor public, conçut l'idée bizarre d'altérer les piastres, et d'y joindre un tiers d'alliage. Son plan fut adopté avec enthousiasme, et exécuté aussitôt. Ce qui devoit s'ensuivre arriva.

(1) L'ancienne Eglise de S.te Irène.

Les piastres perdirent un tiers de leur valeur dans le commerce.

Pendant mon séjour à Constantinople, l'intendant de la monnoie étoit un grec nommé *Petraki*. L'on assure qu'il gagnoit mille piastres (1) par jour dans cet emploi. Ce gain immense lui avoit procuré les moyens de faire des acquisitions de toute espèce ; il bâtissoit des églises et des palais à Constantinople et sur le canal ; il faisoit et destituoit des pachas ; il influoit même sur la nomination des visirs. Mais son crédit donna bientôt de l'ombrage, ou plutôt sa fortune excita la cupidité du Gouvernement.

Le nouveau prince de Valachie Mavroleni, à la promotion duquel il s'étoit opposé, et dont on croit qu'il avoit séduit la femme, exerça contre lui la vengeance la plus terrible et la plus éclatante.

(1) La piastre turque vaut maintenant environ 40 sous de France.

Petraki fut arrêté et jeté dans la prison du bostanchi-bachi, qu'on appelle *le four*, parce qu'elle en a les dimensions, et que le prisonnier ne sauroit s'y tenir debout. Là on le tortura de toutes les manières, moins pour arracher de lui l'aveu de ses crimes, que pour savoir le lieu où il avoit caché ses trésors.

Comme Mavro-Ieni étoit en grande faveur auprès du capitan Hassan-Pacha, qui étoit alors tout-puissant, non seulement il obtint que Petraki seroit mis à mort, mais il voulut que ce malheureux fût, avant de mourir, témoin de son triomphe ; et il fixa l'époque de son supplice au jour où lui-même recevroit son audience publique du grand-seigneur.

En effet, on l'amena à la porte du sérail au moment où le prince en sortoit monté sur un superbe cheval, et

entouré d'un cortège pompeux; je le vis tendant les bras au visir pour lui demander grace. Mais celui-ci fut inflexible, et fit signe aux bourreaux de lui trancher la tête.

CHAPITRE VII.

De l'audience que le Grand-Seigneur accorde aux ambassadeurs étrangers.

MICHEL Paléologue ayant remarqué que la capitale étoit inondée de génois, de vénitiens et de pisans, et craignant avec raison que ces aventuriers n'y excitassent quelques révoltes, crut qu'il étoit convenable de les en éloigner. Il permit aux vénitiens et aux pisans de rester dans la ville, sans doute parce qu'il les regardoit comme moins dangereux que les génois, et il fixa le domicile de ceux-ci à Galata. Les républiques de Pise, de Venise et de Gênes envoyèrent alors des magistrats à Constantinople pour défendre les droits de leurs colons et terminer leurs différens; lorsque ces magistrats arrivoient dans la capitale, ils étoient tenus de se ren-

dre au palais de l'empereur, et de lui prêter serment d'obéissance et de fidélité, avant d'entrer dans leurs fonctions (1).

Je trouve ici l'origine des cérémonies qui se pratiquent aujourd'hui à la Porte ottomane, quand le sultan donne audience aux ambassadeurs étrangers.

Ces cérémonies se font comme partout ailleurs, avec le plus d'éclat qu'il est possible. On n'oublie rien de ce qui peut relever la gloire de l'Empire et donner aux étrangers une grande idée des richesses, de la magnificence et du pouvoir des ottomans.

Après que l'ambassadeur a eu la première entrevue avec le visir, on choisit, pour lui donner audience au sérail, le jour où l'on paye les janissaires, afin de lui faire voir à-la-fois la discipline des gens de guerre, et l'argent qu'on leur distribue. Il entre avec sa suite

(1) Pachymères l. 5, c. 30. Cantacuzene, l. 17, c. 12. Codinus, *de Officiis*, c. 14, n.° 8.

dans la salle du divan ; le visir, le grand amiral et quelques autres officiers sont assis sur des carreaux ; le siège de l'ambassadeur est un simple tabouret. D'énormes sacs d'argent sont jetés avec fracas à la porte du divan, pour servir à la paye des janissaires.

L'ambassadeur se met à table avec le visir ; deux autres tables sont dressées pour les personnes qualifiées de sa suite, et pour quelques grands officiers de la Porte. On sert les plats l'un après l'autre, et l'on a soin de les lever dès qu'ils sont entamés, de sorte qu'on voit paroître, en très-peu de tems, soixante ou quatre-vingts services. Tous les plats sont de la plus belle porcelaine de la Chine. Les turcs disent que cette terre résiste au poison, et que si l'on en avoit mêlé dans quelque sauce, le plat se romproit aussitôt.

Le festin fini, le tchiaous-bachi conduit l'ambassadeur et ceux qui l'accompagnent dans une chambre sépa-

rée, pour y recevoir des cafetans, espèce d'habillement turc dont le sultan et les pachas ont coutume de revêtir ceux qu'ils veulent honorer d'une marque de leur bienveillance.

Deux capidgis-bachis ou chefs des portiers, le conduisent vers la salle d'audience, dont le vestibule est gardé par des eunuques blancs, vêtus de drap d'or et de soie.

Ici l'ambassadeur s'arrête quelques momens pour continuer ensuite sa marche avec plus de lenteur qu'auparavant, afin de ne pas manquer au respect qu'exige la majesté du prince.

A l'entrée de la salle, est suspendue une boule d'or enrichie de pierres précieuses et de perles orientales du plus grand prix. Le plancher est couvert d'un tapis de velours cramoisi. Le trône du sultan est sous un dais soutenu par quatre pilliers couverts de plaques d'or. Le carreau sur lequel il

est assis est brodé en or et enrichi de pierreries.

Le grand-visir est debout à sa droite, dans l'attitude la plus modeste et la plus respectueuse.

Quand on a donné aux capidgis-bachis le signal d'introduire l'ambassadeur, ils le conduisent dans la salle en le soutenant par les bras; après l'avoir fait avancer quelques pas vers le trône, il lui mettent la main sur le cou et lui font baisser la tête, de manière qu'il touche presque du front au plancher. Son interprête prononce ensuite d'une voix tremblante, le discours que l'ambassadeur adresse au sultan de la part de son maître, et celui-ci remet sa lettre de créance dans les mains du visir, qui est chargé de lui faire la réponse.

Lorsque la cérémonie de l'audience est terminée, tous les grands officiers du sérail, montés sur des chevaux magnifiquement enharnachés, défilent

entre deux haies de janissaires, en présence de l'ambassadeur, que l'on place dans un des angles de la première cour, beaucoup moins pour lui faire les honneurs de la pompe, que pour le forcer à l'admirer.

CHAPITRE VIII.

Du palais du Visir (Visir-Seraï.)

Le palais du visir, qu'on appelle aussi *la Porte*, est situé à l'angle occidental des murs du sérail .C'est là que se traitent toutes les affaires, tant intérieures qu'extérieures de l'Empire ottoman.

Lorsqu'un ambassadeur étranger est admis à l'audience du visir, il monte, avec son cortège par un large escalier, dans une première salle où se trouve l'interprète de la Porte, pour le recevoir et l'entretenir jusqu'à ce que le visir arrive. Après cette conversation, qui dure environ un quart-d'heure, on l'introduit dans la salle d'audience, remplie d'une foule immense de tchoadars ou valets du visir. Il va se placer sur un tabouret qu'on lui a préparé à un des angles de la salle ; le visir entre après lui, et les tchoadars le saluent par un

cri général, signe habituel de leur respect. Il passe devant l'ambassadeur sans le regarder, et va s'asseoir sur deux carreaux moëleux en face du tabouret. L'ambassadeur alors prononce son compliment, l'interprète de la Porte le répète d'une voix tremblante, et le visir y répond en peu de mots.

On apporte ensuite le café et les parfums; un tchoadar sert le visir le genou en terre; un autre debout sert l'ambassadeur, observant de ne lui rien offrir que le visir n'ait auparavant été servi.

A ces préférences affectées et si contraires à nos usages, à ces marques de respect et de crainte, on reconnoît la seconde personne de l'Empire, le ministre immédiat des volontés du sultan.

«Il résulte (1) en effet de la nature du pouvoir despotique, que l'homme seul qui l'exerce le fasse de même exercer par un seul. Un homme à qui ses sens disent sans cesse qu'il est tout et que

(1) Esprit des Lois, l. 2, ch. 5,

les autres ne sont rien, est naturellement paresseux, ignorant et voluptueux. Il abandonne donc les affaires; mais s'il les confioit à plusieurs, il y auroit des disputes entr'eux; on feroit des brigues pour être premier esclave, le prince seroit obligé de rentrer dans l'administration; il est donc plus simple qu'il l'abandonne à un visir qui aura d'abord la même puissance que lui : l'établissement d'un visir est dans cet état une loi fondamentale. »

A ces excellentes réflexions, Montesquieu auroit pu ajouter qu'il étoit également essentiel que le visir eût son habitation dans le voisinage du palais de son maître, puisque le Gouvernement despotique exige plus qu'aucun autre le secret et la promptitude des communications, et que le moindre délai dans la transmission des ordres a souvent décidé du sort de l'Empire.

CHAPITRE IX.

De l'Arsenal (Tersana).

C'est à Sélim Ier que les turcs sont redevables de la naissance de leur marine. C'est lui qui le premier fit bâtir un chantier pour la construction des galères. Cet établissement vaste et spacieux est entouré de hautes murailles; il renferme des magasins et des logemens pour un grand nombre d'esclaves et d'ouvriers. Le grand-amiral y exerce une autorité absolue. J'y ai souvent vu Hassan-Pacha, la pipe à la bouche, le coude appuyé sur un jeune lion qu'il avoit apprivoisé, et donnant des ordres aux constructeurs de la marine.

Cet homme extraordinaire ignoroit le lieu de sa naissance. Dans sa première jeunesse, étant domestique dans un café de Gallipoli, il tua un de ses camarades à la suite d'une querelle, et

fut obligé de se sauver à Alger. Le dey, dont il se fit bientôt connoître par son extrême bravoure, lui confia le commandement d'une de ses forteresses où il fut fait prisonnier par les espagnols. Après un séjour de quelques années à Malaga, il obtint sa liberté, et vint à Constantinople, où il fut fait capitaine de vaisseau. A la malheureuse affaire de Tchesmé, il aborda un vaisseau russe, le fit sauter avec le sien, et se sauva à la nage. De retour dans la capitale, ayant été nommé grand-amiral, il proposa au sultan d'aller chasser les russes de l'île de Lemnos ; l'expédition eut tout le succès qu'on devoit attendre de son intrépidité ; les russes furent forcés d'évacuer l'île et de s'embarquer à la hâte.

Hassan, depuis cette époque, prit un tel ascendant sur le sultan Abdul-Hamid, que celui-ci ne se croyoit point en sureté dans sa capitale quand ce vieux guerrier en étoit absent.

Toutes les fois que la révolte éclatoit dans quelque partie de l'Empire, c'étoit Hassan qui étoit chargé de l'appaiser. Il châtia les beys d'Egypte, et pilla leurs trésors. Il tua de sa propre main ce pacha qui s'étoit déclaré indépendant sur la côte de Syrie. Mais l'acte de vengeance le plus horrible qu'il ait jamais commis, est le châtiment qu'il exerça contre les malheureux habitans de la Morée, qui avoient pris le parti des russes.

A la porte de chacune de leurs villes il fit décapiter un assez grand nombre d'individus de tout âge et de tout sexe, pour composer de leurs têtes un monument à jamais exécrable, qu'il accompagna d'une inscription portant peine de mort contre quiconque oseroit le renverser.

Hassan n'étoit pas plus humain dans l'intérieur de son harem qu'à la tête des affaires de l'Empire. Une belle esclave dont il étoit très-épris, se déroba

un jour à la surveillance de ses gardes, et prit la fuite. On découvrit bientôt la retraite où elle s'étoit réfugiée, et elle fut rendue à son maître, qui lui pardonna la première fois ; mais comme elle tenta de s'échapper encore, l'inexorable Hassan lui fit couper les deux mains.

Les réformes commencées dans l'arsenal des turcs, par le baron de Tott, ont été continuées avec beaucoup de succès, sous les auspices de Hassan, par les ingénieurs français Leroy et le Brun. Ce dernier a mis à profit l'activité du jeune capitan-pacha Kutchuk-Hussein, pour opérer des changemens considérables dans la construction des vaisseaux. Presque toutes les caravelles ont été remises à neuf et réparées sur un plan qui les rend plus légères et plus propres au combat.

CHAPITRE X.

De la Ménagerie (Aslan-Hané).

Ce monument antique, qu'on croit être l'église de Saint-Chrysostôme, sert aujourd'hui de ménagerie, et se trouve entre la mosquée de Sainte-Sophie et celle du sultan Achmet.

J'y ai vu trois ou quatre beaux lions, plusieurs chats tigres, une panthère, beaucoup de loups et de renards; ces animaux sont assez mal enchaînés : la barrière qui les sépare des spectateurs, est de bois et composée de barreaux très-peu solides. Comme la ménagerie est fort obscure, les gardiens conduisent les curieux avec un morceau de bois résineux allumé, et ils en laissent tomber sans précaution les étincelles sur les tas de paille dont leur route est parsemée. Chez les peuples dont la civilisation est imparfaite ou dégradée, l'ignorance imprime par-tout le caractère du désordre.

CHAPITRE XI.

Des Tavernes, des Cafés et des Boutiques d'opium (Teriaki-Hané).

C'est vers la Porte Neuve, sur la Propontide, *Ieni-Kapou*, que se trouvent les tavernes les plus spacieuses et les mieux exposées de Constantinople.

Le farouche Amurat fut le premier qui en 1633, donna la permission aux cabaretiers de vendre du vin publiquement. Comme il l'aimoit passionnément lui-même, et qu'il abhorroit l'opium et le tabac, il fit ouvrir tous les cabarets et fermer tous les cafés ; il poussa même la cruauté jusqu'à tuer de sa propre main ceux de ses sujets qu'il trouvoit avalant de l'opium, et ceux qui vendoient ou fumoient du tabac.

Depuis cette époque, les cabarets sont aussi publics et aussi nombreux

à Constantinople que dans nos villes; et la consommation du vin y est maintenant, comme ailleurs, un revenu du fisc.

Les cafés sont le rendez-vous des personnes de tous les rangs, qui y passent la plus grande partie du jour à converser ensemble et à fumer.

La passion des turcs pour l'opium est devenue beaucoup moins générale qu'elle ne l'étoit anciennement. A mesure que leur préjugé contre le vin s'est affoibli, ils ont renoncé à l'usage pernicieux de s'enivrer avec l'opium. Les boutiques où on le distribue sont situées près de la mosquée de Soliman, *Solimanié Dgiami*. Elles sont ombragées par une treille, sous laquelle chaque marchand a soin de placer un petit sofa pour y faire asseoir ses chalands. C'est là que vers le soir on voit arriver par toutes les rues voisines les amateurs d'opium, dont la figure pâle et triste inspireroit la pitié si leurs

contorsions et leur ivresse ne prêtoient pas au ridicule.

Chacun d'eux prend sa place pour recevoir la dose qui convient au degré d'habitude et de besoin qu'il a contracté. Bientôt les pilules sont distribuées ; les plus aguerris en avalent jusqu'à quatre plus grosses que des olives; et après avoir bu un grand verre d'eau fraîche , ils attendent une agréable rêverie, qui au bout d'une heure ne manque jamais d'arriver, et qui les fait gesticuler de cent manières bizarres et extravagantes. C'est le moment où la scène intéresse davantage. Tous les acteurs sont heureux, et chacun d'eux retourne à son logis, avec la jouissance d'un bonheur que la raison ne sauroit lui procurer.

CHAPITRE XII.

Des Bains, des Kans, des Bazars et des Bézestins.

Dans les premiers siècles de la Grèce, lorsqu'un étranger se présentoit dans une maison pour y demander l'hospitalité, on ne manquoit jamais de le conduire aux bains.

Clytemnestre recevant dans son palais Oreste et Pylade qu'elle ne reconnoît point, leur dit : « Etrangers, demandez ce qui vous est nécessaire. Vous trouverez dans ce palais, des bains, des rafraîchissemens et des cœurs remplis d'humanité » (1).

Rome déploya la plus grande magnificence dans la construction des bains ; leurs ruines immenses qui subsistent encore, ont un caractère de grandeur et

(1) Coeph. act. 3, sec. 1.

de solidité qui atteste l'importance que les romains attachoient à cette espèce de monuments.

A Constantinople, ceux de Zeuxippe, d'Arcadius, d'Eudoxe et d'Honorius, ne renfermoient pas, comme ceux de Rome, des gymnases dans leur enceinte ; ils étoient moins vastes que ceux de Titus, de Caracalla et de Dioclétien, mais ils étoient également commodes, ornés de belles statues, et ouverts à l'indigence.

Les turcs ont reconnu l'utilité de ces monumens ; ils ont continué de les entretenir, et les ont multipliés avec une sorte de profusion. On compte aujourd'hui dans Constantinople jusqu'à cent trente bains publics, tant à l'usage des hommes qu'à celui des femmes.

Ils sont ordinairement composés de trois grandes salles voûtées et éclairées d'en-haut par l'ouverture d'une coupole. Dans la première on quitte ses vêtemens ; au milieu de la seconde est

une platte-forme de marbre, sur laquelle on se fait frotter et savonner par les baigneurs, dans une atmosphère de trente degrés de chaleur au thermomètre de Réaumur.

On trouve dans la troisième des lits, où l'on prend quelques heures de repos avant de s'exposer à l'air.

L'usage des bains est aussi salutaire aux hommes et sur-tout aux vieillards, qu'il est nuisible à la beauté des femmes. Elles y passent des journées entières à converser, à danser et à prendre des rafraîchissemens. *La terre cimolée* dont elles se servent pour se frotter, est la même que les anciens employoient et à laquelle nous avons substitué le savon. On la tire des bords de la mer Noire et de l'île d'Argentière, que les anciens appeloient *Cimolus*.

Outre les bains publics, il existe encore des bains particuliers dans toutes les maisons opulentes de Constantinople. Le drogueman Fornetti m'a pro-

curé les moyens d'en observer la distribution chez un riche arménien qui habitoit le village d'Ieni-keu, sur la rive du Bosphore.

Les bains particuliers sont construits en petit sur le modèle des bains publics. Ils sont composés de plusieurs chambres revêtues en stuc, qui reçoivent aussi la lumière par une coupole. Un fourneau extérieur y répand la chaleur par des tuyaux qui parcourent les murailles et les planchers dans différentes directions. Les bains antiques dont on admire les ruines à la porte de Pompeïa, près de Naples, avoient exactement la même forme et la même distribution que ceux-ci.

Les Khans sont de grands édifices consacrés par la religion à l'hospitalité; ils sont par-tout bâtis sur le même plan, et consistent en une large cour entourée d'écuries, sur lesquelles sont élevés deux ou trois étages de cellules pour le logement des voyageurs. Ceux

de Constantinople sont en pierres de taille et à l'abri des incendies par leur position isolée. L'un des plus magnifiques est celui qu'on voit entre la mosquée d'Osman et le vieux sérail. On y reçoit les marchands de toutes les parties de l'Empire, et ils y trouvent, à très-peu de frais, toutes les provisions dont ils peuvent avoir besoin.

Les bazars ou marchés sont des édifices fabriqués en pierres de taille, où les marchands de toutes les nations, soumises à l'Empire turc, ont leurs boutiques.

Les bézestins sont de vastes magasins, où l'on rassemble des marchandises de toute espèce, pour les vendre à l'enchère.

CHAPITRE XIII.

Des Hôpitaux des fous (Timar-Hané), *et de ceux des malades* (Tabi-Hané).

Les mosquées de Mahomet, de Soliman et d'Achmet ont des hospices de cette espèce, destinés pour les hommes; les femmes sont admises dans ceux qui dépendent des mosquées de Hasséki et de Tchilinghir.

Tous ces hôpitaux sont réservés aux mahométans ; on n'y reçoit même personne sans un ordre ou *ferman* de la Porte, toujours émané d'après un acte juridique, qui constate formellement l'état de démence du malheureux pour lequel on réclame les secours de ces tristes asyles.

J'ai observé avec soin celui qu'on voit près de la mosquée d'Achmet vers la Propontide : des cellules propres et

commodes sont rangées autour d'une grande cour entourée de portiques, et les fous y sont traités avec toute sorte d'égards et d'humanité.

On ne doit pas imaginer que les hôpitaux des malades soient entretenus sur le pied de ceux des grandes villes de l'Europe; si leur établissement fait l'éloge du cœur et des sentimens de la nation turque, le régime qui s'y observe ne fait guère honneur à sa civilisation encore bien éloignée de celle des européens.

Ces hôpitaux ne sont que des asyles très-imparfaits pour les personnes qui gémissent sous le poids de la misère et des infirmités. De larges sofas qui garnissent le pourtour des salles, leur servent de lits. Leur nourriture est bonne et saine ; ils sont servis par un grand nombre de domestiques, mais on y néglige les secours de la médecine. C'est là que s'exercent plus qu'ailleurs

les funestes préjugés qui résultent du dogme de la prédestination.

Les hôpitaux ordinaires reçoivent environ cent cinquante malades, les autres jusqu'à trois cents. Dans quelques-uns on admet indistinctement les mahométans et les chrétiens; les femmes y sont séparés des hommes, et toujours soignées par des personnes de leur sexe.

CHAPITRE XIV.

Des Écoles publiques (Médressé) ; *des Écoles particulières* (Mekteb), *et des Bibliothèques de Constantinople.*

Après la prise de Constantinople, Mahomet II qui aimoit les lettres, fonda une école à Sainte-Sophie, et une autre à la mosquée qui porte son nom. Il pensionna les professeurs, et établit un fonds pour l'entretien des étudians.

Ses successeurs imitèrent ce noble exemple, et attachèrent le même établissement aux mosquées qu'ils bâtirent. Les écoles de Bajazet, de Sélim et de Soliman contiennent plus de quatre cents jeunes gens élevés aux frais de la fondation ; celles d'Achmet, d'Osman et de Moustapha en ont au moins le double.

Les maîtres qui y sont également

entretenus, sont appelés *softas;* chacun d'eux a un jeune homme qu'il instruit et qui lui sert de domestique.

C'est dans ces écoles que sont élevés tous les jeunes gens qui aspirent à être admis dans l'Uléma. Nul ne peut exercer les fonctions ecclésiastiques ni celles d'hommes de loi, sans y avoir pris ses degrés.

Les écoles qu'on appelle *mekteb*, sont ouvertes à tous les enfans des familles indigentes. On leur apprend à lire et à écrire; on leur enseigne aussi la religion et les premiers élémens de la langue turque. Chaque école a un certain nombre d'étudians, qui sont nourris et logés aux dépens de la mosquée. Les maîtres n'exigent jamais rien des parens, et leurs marques de reconnoissance sont toujours volontaires.

Il y a treize bibliothèques publiques à Constantinople, la plupart dépendantes des mosquées; celle du sérail

passe pour être la plus curieuse et la plus importante de toutes.

Jusqu'ici elle avoit été un mystère pour toute l'Europe. L'abbé Sevin (1), envoyé par Louis XV dans le Levant pour recueillir des manuscrits, ne chercha point à pénétrer dans ce sanctuaire inaccessible, parce qu'on lui assura que le sultan Amurat IV avoit brûlé tous les manuscrits grecs qu'elle contenoit (2).

D'autres voyageurs, au contraire, ont prétendu qu'elle renfermoit cent vingt volumes de l'ancienne bibliothèque du grand Constantin. L'abbé Toderini, savant vénitien, très-estimable, vient enfin de résoudre la question; comme il s'est occupé exclusivement et avec beaucoup de succès de la littérature des turcs, il a réussi à se procurer le cata-

(1) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, t. 7, pag. 334.

(2) De la Littérature des Turcs, tome 2, page 33.

logue des livres du sérail, dans lequel il a trouvé beaucoup de manuscrits grecs et latins; mais il a anéanti pour toujours les espérances de ceux qui s'attendoient à y découvrir des décades de Tite-Live, des œuvres de Tacite et des vers d'Homère.

CHAPITRE XV.

Du Château des Sept-Tours (Iedi-Kouléler).

A l'extrémité des murailles de la ville du côté de la Propontide, il y avoit anciennement un fort que les grecs appeloient *Cyclobion*, à cause de sa forme circulaire (1). Vers le tems d'Isaac Lange, comme il tomboit en ruine, les habitans de Constantinople craignant l'arrivée des français, le rebâtirent. Ceux-ci ayant attaqué la ville par la porte Dorée, renversèrent le Cyclobion qui la défendoit (2). Jean Cantacuzene le releva et se vanta (3) de l'avoir rendu inexpugnable ; il ne le fut cependant pas pour son gendre Jean

(1) Theophanes, pag. 294, 331. Cedrenus, p. 43. Paulus Diac. liv. 19 et 21.

(2) Nicetas, *in Mursuphuto.*

(3) Liv. 4, ch. 40 et 41.

Paléologue, qui ne tarda pas lui-même à se repentir de l'avoir détruit, et se hâta de le réparer lorsqu'il se vit menacé par Bajazet.

Enfin Mahomet II, après la prise de Constantinople, rebâtit le Cyclobion à l'endroit où il l'avoit trouvé, c'est-à-dire dans le voisinage de la porte Dorée; et il y ajouta plusieurs tours (1).

Pierre Gilles (2) a confondu le fort Cyclobion avec le fort Cycla, qui étoit situé sur le port, à l'autre extrémité des murailles (3).

Les grecs appellent aujourd'hui ce fort *Heptapirghion*, et les turcs *Iedi-Kouléler*. Parmi les nombreuses victimes sacrifiées dans son enceinte, il en est peu qui inspirent plus d'intérêt que l'infortuné Brancovan, prince de Valachie.

(1) Ducas, ch. 45. Laconicus, liv. 10.
(2) *De Bosphoro Thracico*, liv. 2, ch. 2.
(3) Ducange, Const. Chron. l. 6 et 46.

« Depuis la retraite du roi de Suède en Turquie, jusqu'à la guerre (1) contre la république de Venise, on ne voit rien d'important dans l'histoire des turcs, que le supplice de ce malheureux prince, celui de sa femme et de ses quatre fils.

Sa famille avoit régné en Valachie pendant plusieurs générations, si l'on peut appeler régner, gouverner précairement un peuple esclave sous l'autorité despotique d'un monarque dont les ministres affectent une supériorité trop réelle sur des princes que le moindre mécontentement expose à la déposition, à la captivité, souvent même à la mort.

Brancovan avoit été à la tête des valaques, tandis que le grand-visir Baltagi faisoit la guerre aux russes. Les turcs soupçonnèrent que ce prince chrétien grec favorisoit sous main le czar, de même religion que lui, contre

(1) Hist. Ottom. par M. Mignot. tom. 4, p. 198.

des maîtres qu'il haïssoit. Il avoit, disoit-on, fourni des vivres aux russes et refusé de les attaquer; il avoit aussi envoyé de l'argent à la république de Venise dans la dernière guerre. Démétrius Cantemir, nouveau prince de Moldavie, fut chargé d'arrêter ce prétendu coupable. Ce même Cantemir, après avoir envoyé le prince de Valachie, chargé de chaînes, à Constantinople, devint bientôt plus coupable que lui; car il se déclara hautement pour le czar, contre les turcs qui venoient de le mettre sur le trône.

Brancovan avoit deux fils en ôtage à la Porte; deux autres qui servoient dans l'armée, accoururent à Constantinople pour défendre l'innocence de leur père. Son épouse les suivit de près, tous furent arrêtés et enfermés dans le château des Sept-Tours. Brancovan avoit la réputation de posséder de grands trésors. Les accusations se multiplièrent contre lui; plusieurs valaques accoururent à

Constantinople pour accuser le père et les enfans de vexations et de cruautés. Les profits immenses qu'on espéroit de la confiscation, rendoient toutes ces accusations vraisemblables. Tous ces princes furent livrés à des tortures cruelles, moins pour arracher d'eux l'aveu de leurs crimes que pour savoir dans quel lieu ils avoient caché l'or qu'on les accusoit d'avoir ravi à leurs sujets.

Les bourreaux ne tirèrent d'eux que très-peu de lumières à cet égard. Tous les six furent condamnés à perdre la tête. Le mufti avoit obtenu qu'on les laisseroit vivre s'ils consentoient à se faire musulmans. D'abord tous demeurèrent constans dans leur croyance, et ils parurent au lieu du supplice avec la plus noble fermeté. On exécuta les enfans sous les yeux du père; trois furent décapités sans avoir donné la plus légère marque de foiblesse. Le dernier, tout couvert du sang de ses frères, promit

d'embrasser le mahométisme si on vouloit lui laisser la vie. Cette abjuration forcée retarda le supplice, mais ne fut d'aucune utilité à son auteur, sur le compte qui en fut rendu au sultan. Ce prince dit qu'il méprisoit une conversion qui n'avoit d'autre motif que la terreur de la mort. Il ordonna que le nouveau musulman fût exécuté comme ses frères. Le prince leur père périt avec eux, témoignant la plus vive douleur de la foiblesse de son plus jeune fils. Sa femme fut étranglée la dernière. Cet affreux spectacle, remplit d'admiration, d'horreur et de pitié, les chrétiens grecs et latins, même les juifs et les musulmans qui en furent témoins en très-grand nombre. »

On comparoit avec indignation le sort de ces malheureux princes avec celui de Démétrius Cantemir qui les avoit livrés aux turcs, et qui néanmoins comblé tout récemment des faveurs d'Achmet, avoit trahi son bien-

faiteur, et goûtoit paisiblement à la cour du czar le fruit de sa perfidie.

On sait que les turcs, avant de déclarer la guerre aux puissances chrétiennes, commencent par se saisir de leurs ambassadeurs, et les incarcèrent dans le château des Sept-Tours. Autrefois ils traitoient cette espèce de prisonniers avec le respect dû à leur caractère ; et ils tâchoient, autant qu'il étoit en leur pouvoir, d'adoucir leur captivité. Le comte de Bulakof, ministre de Russie, y resta près de deux ans pendant la dernière guerre, et n'eut qu'à se louer des procédés de ses geoliers. On a dit que le respectable Rufin, ministre français, n'y éprouvoit pas les mêmes égards. Il ne faut pas croire légèrement de pareils bruits : les turcs peuvent oublier un instant leurs intérêts politiques, ils ne violeront pas le droit des gens.

CHAPITRE XVI.

Des Cimetières, du Tombeau de Bonneval, et des Chapelles sépulcrales (Turbé).

Comme la loi défend non-seulement la sépulture, mais encore la prière funèbre dans les mosquées, on porte les corps de la maison aux cimetières publics; ils sont tous hors de la ville, et la plupart présentent le tableau d'un parc. Ils sont plantés de toutes sortes d'arbres, de tilleuls, de chênes, et sur-tout de cyprès, arbre favori des mahométans (1).

Les principaux cimetières de Constantinople sont, ceux d'Eioup; ceux de Haïvan-Seraï, où reposent les cendres de vingt-six disciples du Pro-

(1) Tableau de l'Empire ottoman.

phète ; ceux des juifs et des grecs près des Eaux douces, ceux des turcs, des catholiques et des arméniens, à Péra ; enfin ceux de Scutari en Asie, faubourg séparé de Constantinople par le Bosphore de Thrace.

Tous les tombeaux sont couverts de terre, et élevés au-dessus du sol, pour empêcher qu'on n'y marche et qu'on ne foule aux pieds les corps des musulmans. Ceux du peuple ne présentent que deux socles de pierres plates ou ovales, plantés verticalement aux deux extrémités. Ceux des gens d'un certain rang se distinguent par la forme du turban qui surmonte un de ces socles et qui indique l'état et la condition du mort, parce que les différentes classes des citoyens sont distinguées autant par le turban que par le reste du costume. Les tombeaux des femmes ne diffèrent de ceux des hommes, qu'en ce que les deux socles sont uniformes, plats et terminés en pointe.

On lit sur les uns et sur les autres des épitaphes gravées en caractères d'or. Elles ne renferment communément que le nom du mort, sa condition, le jour de son décès, et une exhortation aux passans de réciter une prière. Il y a aussi des épitaphes en distiques, en quatrains, en stances. Les unes retracent la caducité du monde, la durée de l'éternité, et contiennent des vœux pour la félicité du mort; les autres représentent la mort comme le terme des misères de l'homme dans cette vie passagère et fugitive, félicitent le défunt de son bonheur, et le comparent à un *rossignol du paradis*.

Sur les tombeaux des enfans on dépeint communément la douleur des parens, par des lamentations contre le sort qui a eu la cruauté d'arracher un tendre rejeton du sein maternel, et de laisser un père et une mère dans les brasiers ardens de la douleur et de l'amertume.

Bonneval, gentilhomme français, surnommé *Achmet-Pacha*, après avoir déserté sa patrie pour servir l'empereur, quitta ensuite l'empereur et sa religion pour se faire musulman. Le visir de Mahomet V fit usage de ses conseils dans quelques circonstances; mais, quoi qu'en disent les historiens et les auteurs de ses mémoires, il n'a jamais eu de considération chez les turcs. Le sort des apostats est le même dans tous les pays, ils n'inspirent par-tout que la défiance et le mépris.

Le tombeau de Bonneval se trouve à Péra, dans un petit cimetière de derviches-mevlevis, situé au-dessous du palais de Suède.

Ce monument n'a rien qui le distingue, si ce n'est un grillage en bois qui le sépare de ceux qui l'entourent; et il y a long-tems qu'on auroit oublié sa position, si la tradition des francs et l'intérêt que les voyageurs prennent

à cet aventurier, n'en avoient entretenu le souvenir.

Chaque sultan fait construire une chapelle sépulcrale pour lui et pour ses enfans, à côté de quelque mosquée impériale; les sultanes Validés ou les reines-mères ont aussi le droit d'en construire. Sur la fosse où les corps sont inhumés, s'élève un catafalque couvert d'une étoffe brodée d'or et entourée d'un grillage. Ceux des sultans et de tous les princes sont distingués par un turban en mousseline placé du côté de la tête du catafalque.

Les murs des turbés sont, pour la plupart, revêtus de carreaux de porcelaine, et couverts d'inscriptions en caractères d'or, qui sont ordinairement des vers en l'honneur du Prophète.

On n'allume jamais les flambeaux qui sont aux extrémités de chaque monument, mais les lampes suspendues aux voûtes brûlent toutes les nuits.

Chaque turbé a quatre ou six gardiens, et dix ou quinze vieillards qui récitent tous les matins le koran pour le repos de l'ame des personnes qui y sont inhumées.

CHAPITRE XVII.

Des Églises grecques.

Comme les principales églises des grecs ont été transformées en mosquées, toutes celles qui leur restent aujourd'hui à Constantinople, ne sont que de simples chapelles, encore sont-elles, pour la plupart, en ruines.

L'église patriarchale, *aios ghiorghios*, n'offre à l'extérieur rien de plus remarquable que les autres. Dans l'intérieur on montre deux tableaux de la Vierge en mosaïque, le fauteuil de Saint Jean-Chrysostôme en nacre de perles, et la colonne où les juifs attachèrent Jésus-Christ pour le flageller.

Près la porte de Psamatia sur la Propontide, on trouve les ruines d'un ancien monastère que les turcs appellent *soulou monastiri* (le monastère

humide.) Du tems des empereurs chrétiens, ce quartier de la ville étoit occupé par les arméniens qui y avoient leur église. Les sources qui sortent des fondemens de cet édifice, lui ont fait donner le nom qu'il porte (1).

Près du kiosk des Perles, *Indgiouli kiosk*, sous les murs du sérail, les grecs ont une fontaine sacrée, pour laquelle ils conservent une grande vénération, et qu'ils appellent la fontaine du Saint-Sauveur, *aïasma tou Sotiros*.

On sait que Tzimiscès, en action de graces de sa victoire sur les bulgares (2), éleva un temple au Sauveur du monde dans le vestibule de son palais qu'on appeloit *chalcé* (3). La position de cette fontaine peut donc servir à fixer celle du palais des anciens empereurs.

(1) Cantemir, Hist. Ottom. liv. 3, p. 116.

(2) Zonaras, p. 171. Scylitzes, p. 683.

(3) Const. Chron. l. 2, p. 113.

Dans le quartier Condoscalé et près de la mosquée d'Ibrahim-Pacha, on trouve une chapelle dédiée à Saint Basile, située sans doute sur les ruines de ce monastère célèbre (1), dans lequel le patriarche Joseph fut enterré, sous Andronic-le-Vieux (2).

Il y avoit à Constantinople plusieurs églises dédiées à Saint Nicolas; l'une étoit située dans le quartier des Blakernes (3); l'autre avoit été bâtie dans l'enceinte du grand palais, par Basilius Macedo (4); une troisième étoit l'ouvrage d'un anglais refugié à Constantinople, lors de la conquête de sa patrie par Guillaume-le-Bâtard (5); une quatrième enfin avoit été fondée par Basilide, patricien et questeur sous

(1) Codinus, *de Off.* ch. 15.

(2) Pachymeres, liv. 7, ch. 13.

(3) Procop. *de Ædif.* ch. 6.

(4) Anne Comnène, l. 2. Alexiad. p. 52.

(5) Gotselinus, liv. 1, ch. 36.

Justinien (1) : c'est cette dernière qu'on voit encore entre la mosquée et la porte du Canon, *top Kapou*.

Basile, prince de Moldavie, desira transférer dans sa province les reliques de Sainte Parascève qui avoient été jusqu'alors conservées dans l'église patriarchale de Constantinople : mais la loi des turcs s'y opposoit ; il est défendu chez eux de porter un cadavre au-delà de trois milles, à moins que ce ne soit celui du sultan. Basile paya trois cents bourses à la Porte, et il obtint sa demande. Les reliques furent conduites à Yassi, et déposées dans le monastère des *trois Hiérarchies*.

Lorsque Sobieski, ne pouvant se venger des turcs, tournoit son ressentiment contre les malheureux moldaves, et abandonnoit leur pays au pillage, il somma le métropolitain d'Yassi de

(1) Codinus, p. 62.

lui livrer les reliques de Sainte Parascève, ou plutôt les coffres précieux qui les renfermoient. Le métropolitain refusa et fut jeté en prison. L'archymandrite (1), homme d'un caractère intrépide, apprenant le traitement fait au métropolitain, n'en fut point intimidé ; il fait fermer les portes du monastère, et répond au roi qu'il s'ensevelira sous les ruines du temple, plutôt que de consentir à l'enlèvement de ses trésors. Le roi commande qu'on amène du canon, et menace d'enfoncer les portes : l'archymandrite demeure inflexible, et Sobieski admirant son courage, ou honteux de la violence qu'il alloit commettre, se désiste et se retire.

Entre les villages de Piri-Pacha et de Has-keu sur la rive septentrionale du port, les grecs ont une église dédiée à Sainte Parascève, pour laquelle

(1) Abbé supérieur de moines grecs.

ils conservent une grande vénération. Ils en ont une autre du côté du château des Sept-Tours, entre la mosquée de Kodja-Moustapha et celle d'Ismaël-Pacha, et une troisième près de la porte de Psamatia.

Près du palais Noir, *Blak-seraï*, appartenant aux princes de Valachie, et situé dans le fanal, on trouve une église que les turcs appellent *Kanli-klisia*, et les grecs, *Moklia-panaghia*: elle dépend du monastère de la grande caverne, *megalo-spileon*, bâti par les Paléologues dans un lieu de la Morée nommé *Calavrata*.

Il y a deux fontaines sacrées dans cette église, l'une est dédiée à Sainte Anne, et l'autre est surnommée *Magouliotissa*, du mot vulgaire *Magoulo*, mâchoire, à cause qu'une impératrice y fut guérie du mal de dents.

Le temple de Saint Minas étoit anciennement dédié aux Dieux du paga-

nisme. Codinus (1) dit que de son tems on y voyoit encore les statues de Jupiter et de Saturne. Constantin le purifia et changea sa destination (2).

Dans l'église de Saint Polycarpe, située près de la porte de Psamatia, et couverte d'un dôme de trente-six pieds de diamètre, j'ai observé un souterrain et une fontaine consacrée à Saint Minas ou Menas. Pierre Gilles (3) avoit en vain cherché la position du monastère de ce nom.

Entre les mosquées d'Ekim-Oglou et de Daoud-Pacha, on trouve une église que les grecs appellent *Panaghia exi Marmara*, dans laquelle il y a une chapelle dédiée à Saint Michel, et une fontaine consacrée à la Vierge libératrice.

L'église de la Vierge du Poignard, *Panaia tou Kandjerli*, prend son nom

(1) Codinus, p. 11.
(2) Codinus, p. 37.
(3) Topog. Const. liv. 2, ch. 24.

d'une image d'argent qui représente la Vierge avec un poignard dans le cœur. Elle est située près du palais de Constantin, *Tekir-seraï*, et renferme une chapelle et une fontaine dédiée à Sainte Parascève.

Il y a près de la porte de Balat, vers le fond du port, deux églises qui portent le nom de *Taxiarki*, et le surnom d'*Asomaton* et *Archistratiko* (1), qu'on donnoit anciennement à l'archange Saint Michel; l'une appartient aux arméniens et l'autre aux grecs. Dans la cour qui précède cette dernière, on montre une pierre miraculeuse (2), percée d'un large trou, à travers lequel on introduit les malades pour les guérir de la fièvre.

Pierre Gilles dit que l'église appelée *Christos-i-Choras*, se trouvoit vers la

(1) Cantacuzène, l. 3, ch. 88. Pachymères, liv. 12, ch. 6.

(2) Nicéphor. Greg. l. 5, p. 90.

porte d'Andrinople, dans l'enceinte de la quatorzième région : mais comme les turcs en la changeant en mosquée ont aussi changé son nom, ce n'a été qu'après beaucoup de recherches que je suis venu à bout de la découvrir.

Elle est connue aujourd'hui sous le nom de *Kahkrié-dgiami*. Aux quatre coins de la voûte on voit encore des figures de Séraphin en marbre, et sur une des portes, l'image du fondateur Théodore Metochites, offrant à Jésus-Christ le plan de son église.

DES QUARTIERS ET FAUBOURGS DE CONSTANTINOPLE.

CHAPITRE XVIII.

Du quartier des Grecs appelé Fanal.

Tous les voyageurs qui ont étudié les romains modernes, ceux-là sur-tout qui, au talent de l'observation, réunissent des sensations délicates et la connoissance des arts, retrouvent l'ancienne Rome toute entière dans un de ses faubourgs situé au-delà du Tibre. On y voit les mêmes usages, les mêmes passions et les mêmes physionomies que dans l'antiquité. A chaque pas vous reconnoissez le buste vivant de Vespasien et de Vérus, celui de Faustine et de Julie : c'est-là qu'on peut étudier avec fruit l'histoire des romains ; c'est-là qu'on découvre le germe

de ces grands caractères, qui, après avoir subjugué le monde par la force des armes, l'ont ensuite dominé par l'influence de la religion, et commandent encore aujourd'hui son admiration par la magnificence de leurs monumens.

Le fanal de Constantinople présente à l'observateur un tableau du même genre que celui de Trasteveré ; les débris de l'Empire d'Orient s'y sont refugiés : les grecs du fanal, avec des écoles et plus de liberté, deviendroient bientôt ce qu'ils ont été sous Periclès et sous Alexandre. Ce qui caractérise sur-tout leur génie, c'est l'adresse qu'ils ont mise à s'emparer de la confiance du gouvernement turc, et à régner en quelque sorte à sa place.

Le moral des peuples triomphe donc du ravage des siècles et de la force des gouvernemens ; il est indestructible comme la chaîne des montagnes qui traverse les Empires.

Du quartier appelé le Marché aux Femmes, *Avret-Bazar.*

Dans un gouvernement (1) où l'on demande sur-tout la tranquillité et où la subordination extrême s'appelle la paix, il faut enfermer les femmes : leurs intrigues seroient fatales au mari.... Supposons un moment que la légèreté d'esprit et les indiscrétions de nos femmes, leurs passions grandes et petites, se trouvassent transportées dans un gouvernement d'Orient, dans cette activité et cette liberté où elles sont parmi nous, quel est le père de famille qui pourroit être un moment tranquille? .... L'état seroit ébranlé, on verroit couler des flots de sang.

Vers le château des Sept-Tours on trouve un quartier qui porte le nom d'*Avret-Bazar* (marché aux Femmes), parce qu'il y avoit autrefois beaucoup de marchands d'esclaves.

(1) Esprit des Lois, liv. 16, ch. 9.

Depuis l'incendie qui a consumé cette partie de la ville, ces marchands se sont rapprochés du port, et ont établi un de leurs plus nombreux dépôts près de la mosquée d'Osman sur la deuxième colline.

Il ne faut pas croire que les femmes esclaves en Turquie soient aussi malheureuses que certains voyageurs l'ont prétendu. A la vérité, pendant qu'elles sont exposées en vente, on les soumet à des épreuves également contraires à la pudeur et à la décence; mais aussitôt qu'elles sont entrées dans un harem, elles y sont traitées avec toute sorte de douceur et d'humanité.

Quartier d'Ak-Seraï, ou *Palais blanc*.

C'est le nom que les turcs donnent au quartier de Constantinople qui se trouve vers la Propontide, dans le vallon qui sépare la septième colline des six autres. On y voit d'assez beaux bâti-

mens qui servent de casernes aux janissaires.

Il n'est pas permis aux femmes honnêtes de passer dans ce quartier, et elles ne pourroient demander réparation des injures qu'elles y recevroient. Mais les femmes publiques y donnent des rendez-vous ; elles ont coutume de suspendre leur turban au coin de la rue dans laquelle elles sont entrées. Ce signal avertit les passans de prendre un autre chemin ; et comme elles courent les risques de la vie si elles sont saisies par la police, il y a aussi le même danger à courir pour le passant indiscret qui auroit le malheur de les surprendre avec leur amant (1).

Du quartier appelé Ieni - Baktché
(*le Jardin neuf.*)

Le quartier appelé *Ieni-Baktché* (2)

(1) Cantemir, Hist. Ott. liv. 3.

(2) Cantemir, Hist. Ottom. tit. Ier, liv. 3, pag. 136 et 155.

se trouve entre la porte du Canon, *Top kapou*, et celle d'Andrinople, *Edrené kapou*.

Lorsque Bajazet, sentant les approches de la vieillesse, voulut abdiquer l'Empire, et faire tomber son choix sur son fils Achmet, celui-ci qui connoissoit l'amour des janissaires et des grands pour son frère Sélim, se défendit d'accepter la faveur qui lui étoit offerte par son père.

En effet Sélim appelé secrètement par ceux qui desiroient son élévation au trône, part de Caffa, où il s'étoit enfui après la bataille qu'il avoit perdue contre son père.

Dès que les janissaires apprirent son arrivée, ils s'attroupèrent dans les rues, et allèrent à sa rencontre jusqu'à la porte du Canon, *Top kapou*.

Sélim entre dans la ville avec ce cortège, et va dans les prés d'*Ieni-Baktché* où les janissaires lui avoient préparé des tentes.

Après plusieurs jours de négociations, Bajazet consentit à déposer sa couronne sur la tête de son fils, sortit de Constantinople pour se retirer à Dimotica, et mourut en route.

Du quartier des Blakernes.

Le quartier qui se trouve à l'angle occidental de la ville vers le fond du port, est l'ancien quartier des Blakernes. On y voyoit autrefois un monastère dédié à la Vierge, et célèbre par les miracles qui s'y opéroient : il n'en reste plus que quelques ruines, et un aïasma (1) ou fontaine sacrée, dont les eaux conservent toujours la même renommée parmi les grecs, et sont confiées à la garde d'un turc qui les distribue pour de l'argent (2).

(1) Aïasma tis vlakernas.

(2) Cantemir, Hist. Ott. tome 1, l. 3, p. 210.

Du faubourg de Piri-Pacha.

Il a existé deux hommes remarquables de ce nom dans l'Empire ottoman : l'un étoit tefterdar, ou grand trésorier de Sélim Ier (1), l'autre étoit précepteur de Soliman Ier, et jouissoit de la plus grande faveur auprès de lui. Je n'ai pu constater lequel de ces deux pachas avoit donné son nom au quartier et à la mosquée qui se trouvent sur la rive du port au-dessous de l'Okmeïdan.

C'est le dernier qui, au siège de Rhodes, exposa courageusement sa vie pour défendre l'innocence du visir Moustapha.

Soliman irrité de la longue résistance des chevaliers, et de la perte immense qu'il venoit d'essuyer sous les remparts de leur ville, voulut rendre son visir responsable du mau-

(1) Cantemir, Hist. Ott. tome 1, l. 3, p. 159.

vais succès du siège, et il ordonna qu'il seroit attaché à un poteau, aux yeux de toute l'armée, pour servir de but aux flèches. Ce cruel arrêt alloit être exécuté : déja le malheureux Moustapha étoit arrivé au lieu du supplice, lorsque Piri-Pacha, secondé de tous les chefs des troupes, courut à la tente du sultan pour lui demander la grace du visir. Soliman transporté de colère, le condamna lui-même à périr à l'instant avec celui dont il prenoit la défense : mais tous les autres pachas s'étant en même tems prosternés à ses genoux, l'empereur lut dans tous les yeux combien cet ordre inspiroit d'horreur; il se calma, et fit grace.

Du faubourg de Piali-Pacha.

Lorsque la puissance formidable de Charles-Quint sembloit devoir envahir toute l'Europe, François Ier, roi de France, conclut un traité d'alliance

avec Soliman, qui fit en sa faveur une diversion en Hongrie, et lui envoya plusieurs flottes pour en disposer à son gré. Le grand-amiral Piali-Pacha qui en commandoit une, ravagea les côtes de la Pouille, de concert avec les français, prit Messine, et retourna à Constantinople avec un riche butin, et une multitude d'esclaves.

La mosquée et le marché qu'il y bâtit à son retour, portent encore son nom, et se trouvent au-dessus de l'arsenal, près de l'Okmeïdan.

Du faubourg de Cassim-Pacha.

Cassim-Pacha étoit un fameux général de Soliman I.er, qui parvint à la dignité de grand-visir. Ce fut lui qui établit la nouvelle colonie de Galata ; il y fit de grands embellissemens, et voulut que le village voisin portât son nom. C'est-là que sont aujourd'hui les magasins de la marine, les casernes

des gallioudgis (1), et le palais du capitan-pacha ou grand-amiral.

La plaine de l'Okmeïdan, située au nord du faubourg de Cassim-Pacha, est l'arène où se font les exercices de l'arc. Les bornes nombreuses qui en parsèment la surface, sont destinées à rappeler l'adresse et la force des vainqueurs. Celui qui lance la flèche à une distance extraordinaire, obtient l'honneur complet du triomphe ; les poètes célèbrent sa victoire, et on lui élève un monument à l'endroit où il l'a remportée.

C'est aussi dans la plaine de l'Okmeïdan que la troupe des enfans se rassemble pour implorer la miséricorde du ciel, lorsque l'épidémie est à son comble, c'est-à-dire, lorsqu'on voit passer chaque jour mille cadavres par la porte d'Andrinople.

(1) Soldats de marine.

Des faubourgs de Galata et de Pera.

Le faubourg de Galata occupe l'emplacement où se trouvoient au tems des Romains la région et le port des Figuiers. On y comptoit alors plus de quatre cents maisons, et l'on y admiroit plusieurs monumens publics dont il ne reste plus aucune trace.

Dans des tems postérieurs, Michel Paléologue, craignant que la multitude de marchands et d'aventuriers qui inondoient sa capitale, n'y excitassent quelque révolte, fixa leur domicile à Galata (1). Après la prise de Constantinople, les habitans de ce faubourg abandonnèrent leurs maisons, et se sauvèrent avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Lorsque Mahomet II y entra, il fit inventorier avec beaucoup d'exactitude les biens des fugitifs, et ordonna

(1) Pachymeres, l. 2, ch. 35. Greg. l. 4, p. 69.

qu'ils leur seroient rendus s'ils revenoient sous trois mois. Il fit ensuite raser une partie des murailles, et réduisit Galata à n'être plus qu'un faubourg de Constantinople.

Depuis cette époque Galata est devenu le séjour des marchands étrangers de toutes les nations, qui y ont des boutiques et des magasins remplis de toutes les marchandises de l'Europe.

On y voit de fort belles mosquées, des magasins d'artillerie, *top hana*, et la fameuse tour, *bouiouk koulé*, bâtie par Anastase, du haut de laquelle on domine toute la ville de Constantinople.

Le faubourg de Pera s'étend sur la hauteur voisine de Galata : c'est la résidence ordinaire des ambassadeurs européens et de leurs interprètes.

CHAPITRE XIX.

Des Mosquées.

Un turc en prière, est un vrai modèle de dévotion ; ses attitudes sont caractérisées par la noblesse, le recueillement et la dignité. Soit qu'il prie debout, à genoux, ou le front dans la poussière, son adoration est également imposante. S'il demande à Dieu le pardon de ses fautes, son repentir n'altère point la majesté de ses traits ; il est tout entier au fond de son cœur ; s'il lui expose ses besoins et s'il invoque ses bontés, c'est en suppliant respectueux, et non pas en solliciteur importun. Il est immobile, abîmé dans la contemplation ; rien ne le distrait dans sa prière ; la simplicité majestueuse du temple lui rappelle sans cesse la présence du Dieu devant lequel il se prosterne. On n'y voit ni tableaux, ni sta-

tues : des planches dorées, suspendues aux murailles et couvertes de sentences de l'alcoran, en forment la seule décoration.

Lorsque les musulmans ont fait la conquête de l'Empire d'Orient, ils se sont emparés de tous les édifices publics pour les convertir à leurs usages ; et lorsqu'ils ont voulu eux-mêmes en rebâtir de nouveaux, comme ils n'avoient aucune connoissance en architecture, ils n'ont pu qu'imiter servilement ceux qu'ils avoient sous les yeux. Ils ont emprunté du peuple conquis la distribution et le plan de ses bains, de ses marchés et de ses temples. Toutes les grandes mosquées de Constantinople sont la copie plus ou moins imparfaite de Sainte-Sophie. Les minarets sont le seul ornement qu'ils y aient ajoutés.

Les mosquées forment trois classes distinctes et séparées, tant par leur structure et leur étendue, que par les

prérogatives qui y sont attachées dans l'ordre religieux, civil et politique.

Il y a des mosquées impériales, des mosquées ordinaires et de simples mesdjidi.

Les mosquées impériales ne se trouvent que dans les grandes villes de la monarchie, telles que Brousse, Andrinople, le Caire, Constantinople, etc.

On en compte quatorze à Constantinople : celle de Sainte-Sophie, du sultan Achmet, la Solimanie, celle de Mahomet, l'Osmanie, celle du sultan Sélim, celle d'Eioup, celle de Laleli, de la sultane Validé, mère de Mahomet IV, de l'autre Validé, mère de Moustapha II, et d'Achmet III; celle de Shahzadé, celle de Moustapha III, et enfin celle du dernier empereur Abdul-Hamid, au village d'Istavros. Ces édifices sont de la plus grande magnificence, et comme ils s'élèvent presque tous au milieu d'une vaste cour, et qu'ils sont entièrement isolés des objets

environnans, l'œil du spectateur en embrasse sans distraction toute l'étendue, et en saisit toutes les beautés.

Les mosquées ordinaires sont bâties par la libéralité des visirs, des pachas, des beys, des seigneurs de la cour ou de riches particuliers ; quelques-unes sont fondées par des sultanes Validé, ou les mères des sultans. On en compte plus de deux cents de cette espèce.

Enfin les mesdjidi sont les temples les moins considérables de l'Empire. On peut les regarder comme des chapelles publiques. On en compte environ trois cents dans Constantinople et dans les faubourgs.

Les mosquées impériales sont ordinairement environnées de divers édifices dont la fondation a pour objet l'utilité publique, tels que des imarets ou hôtelleries, des hôpitaux pour les malades, des hôpitaux pour les fous, des écoles, des collèges, des biblio-

thèques, des chapelles sépulcrales où reposent les cendres des empereurs et celles de leur famille.

De la Mosquée d'Arab ou *Arab-Dgiami.*

La plus ancienne de toutes les mosquées bâties dans les environs de Constantinople, est celle d'Arab, *Arab-Dgiami*, au faubourg de Galata, près le quartier des Francs; elle fut construite par le frère du kalife Soliman I.er, lorsqu'il assiégea Constantinople. On y conserve encore aujourd'hui un vase d'ébène qui passe pour être celui dont se servoit ce général mahométan dans ses expéditions militaires. Les ministres de la mosquée font accroire au vulgaire que l'eau qu'on y boit a le goût du lait, et la vertu de procurer aux femmes enceintes une heureuse délivrance. (1)

(1) Tableau de l'Empire Ott. par Mouradja.

Quartier et Mosquée d'Eioup.

Au fond du port de Constantinople et près des Eaux douces, on trouve un village considérable que les turcs appellent *Eioup*, et qui devint célèbre à l'époque de la prise de cette capitale.

Au milieu des horreurs qui suivirent le siège, Mahomet II prétendit au titre d'envoyé de Dieu, et voulut mêler du merveilleux à ses succès. Il avoit près de lui un prophète à gages, nommé *cheik*, qui faisoit profession de prier Dieu pour la prospérité de l'Empire, et s'efforçoit de faire adorer aux musulmans jusqu'aux vices de leur empereur.

Quelques jours après la prise de la ville, cet enthousiaste assembla le peuple dans la nouvelle mosquée de Sainte-Sophie, et publia que le triomphe du très-puissant empereur avoit été prédit à Constantin, dernier souverain des grecs, par Eioup, ami de Dieu et du

Prophète ; que sur le point de mourir dans les supplices (sans doute pour quelque crime) ce serviteur de Dieu s'étoit écrié que dans l'année il auroit un vengeur, instrument de la Divinité, nommé Mahomet, comme le grand prophète, qui effaceroit pour jamais de l'Univers l'Empire grec et ses princes, et qui établiroit la vraie foi dans Constantinople.

Cheik ajouta que, quoique les infidèles eussent fait leurs efforts pour cacher le tombeau d'Eioup, et même pour disperser ses os, Dieu le lui avoit montré, et qu'il alloit le découvrir.

Il mène aussitôt l'empereur, accompagné d'un peuple nombreux, dans le faubourg, qui depuis lors a pris le nom d'*Eioup ;* il fait fouiller dans un lieu où il n'y avoit aucune apparence de monument, et à une certaine profondeur on trouve une grande tombe sur laquelle étoit l'inscription suivante :

« *Ici est le sepulcre d'Eioup Ensari,*
« *l'ami constant, le conseiller, l'apôtre*
« *de Dieu, dont l'aide soit de plus en*
« *plus propice.* »

Sous cette tombe on trouva un corps très-bien conservé ; le miracle fut célébré avec de grands cris de joie, et Mahomet fit bâtir sur le lieu un mausolée très-orné, une mosquée et une école publique (1).

Le quartier appelé anciennement *Hebdomon* et le *Cinegion*, amphithéâtre où l'on donnoit des combats d'animaux, devoit être situé sur la dernière colline entre le village d'Eioup et la porte de *Haivan-hissari*, porte du château des animaux ; du moins le nom que conserve encore aujourd'hui cette porte, semble indiquer le voisinage de l'amphithéâtre.

(1) Histoire Ottom. par M. Mignot, tome 1, page 257. Hist. Ottom. par Cantemir, liv. 3, page 106.

Quartier et Mosquée de Daoud-Pacha (1).

Bajazet surnommé l'*Eclair* (2) à cause de la rapidité avec laquelle il passoit d'Europe en Asie, après avoir battu à la fameuse journée de Nicopolis, Sigismond, roi de Hongrie, et les valeureux français qui faisoient la principale force de son armée (3); après avoir ravagé la Morée et la Thrace, vint mettre le siège devant Constantinople. Tout étoit prêt pour donner l'assaut, lorsque le grand-visir en dissuada le sultan, et lui représenta que l'Empire ottoman n'avoit déja que trop d'étendue, et qu'il falloit se contenter des vastes domaines qu'on possédoit en Asie et en Europe, de peur d'exciter l'envie des princes chrétiens.

(1) *Daoud* signifie David.

(2) Il dirim Beiazit, Bajazet *l'Eclair*.

(3) Hist. Ott. par M. Delacroix, t. 1, p. 136.

« Il est vrai, seigneur, lui dit-il ;
« que votre puissance est arrivée à tel
« point qu'elle n'a plus rien à craindre;
« vous pouvez mépriser les menaces
« du monde entier, quand toutes ses
« forces se réuniroient contre vous :
« mais il reste quelque chose à desirer ;
« c'est que les cœurs de tant de peuples
« conquis puissent s'accoutumer à vos
« lois, et qu'ils ne soient pas tentés
« de secouer le joug à la première
« occasion. Déja le succès des armes
« ottomanes a jeté l'alarme de toutes
« parts, que sera-ce lorsqu'on appren-
« dra que Constantinople est assiégé ?
« Toute la chrétienté est intéressée à
« la conservation de l'Empire des
« grecs : son sort entraîne celui des
« autres états, chaque prince se croira
« menacé du même coup qui renver-
« seroit celui-ci, tous courront aux
« armes, et se réuniront pour nous
« accabler. Non, ils ne sont pas assez
« dépourvus de sens, pour ne pas

« voir que Constantinople est une « digue derrière laquelle ils respirent « encore, et qu'au moment que l'Em- « pire des grecs sera renversé, rien « ne pourra plus arrêter le cours ra- « pide des armées ottomanes. Ce n'est « pas, seigneur, que je désespère de « prendre Constantinople, mais il me « semble qu'il faut, pour le présent, « renoncer à cette entreprise; et nous « ne devons pas, en voulant trop em- « brasser, nous exposer au danger de « perdre ce que nous avons acquis « avec tant de travaux. Au reste, je « crois qu'il est bon de profiter de « la consternation dans laquelle nous « avons jeté les habitans de cette « ville impériale. Que votre Hautesse « envoie des ambassadeurs à *Istam-* « *boul tekkuri* (1), et qu'elle lui im-

(1) *Tekkuri* est un titre que les turcs donnent aux gouverneurs chrétiens. *Istamboul* est le nom qu'ils donnent à la ville de Constantinople.

« pose telle loi qu'il lui plaira, je suis « sûr qu'il l'acceptera sans balancer, « et qu'il regardera comme une fa- « veur du ciel, de sortir, à quelque « prix que ce soit, du danger qui le « menace. »

Bajazet se rendit à l'avis de son visir, et envoya des ambassadeurs à l'empereur Paléologue. Ce malheureux prince alloit céder aux menaces du vainqueur, lorsque les ambassadeurs, chargés d'adoucir leurs demandes, consentirent, au nom de leur maître, à lui laisser sa couronne, et à conclure une trêve de dix ans avec lui : à condition qu'il paieroit chaque année au sultan, un tribut de dix mille écus d'or ; que les turcs pourroient bâtir une mosquée dans Constantinople, et qu'ils y auroient, en outre, une chambre de justice et des cadis pour juger leurs différens.

On signa le traité de part et d'autre ; un grand nombre de turcs s'établirent

à Constantinople, ils y bâtirent la mosquée appelée *Daoud-Pacha*, avec un mekkémé (1) ; et l'on peut dire que c'est à cette époque qu'ils se mirent en possession de l'Empire d'Orient.

De la Mosquée d'Osman (Osmanié-Dgiami.)

Mahomet IV avoit du goût pour l'architecture ; il trouva que ses prédécesseurs bâtissoient toutes leurs mosquées sur un plan uniforme et sur le modèle de Sainte-Sophie. Il voulut s'en écarter, et s'étant procuré les dessins des plus magnifiques églises de l'Europe, il résolut de construire en l'honneur du Prophète, un temple nouveau : mais les gens de loi lui représentèrent les dangers de cette innovation, et le détournèrent de son projet. Voyant donc qu'il ne pouvoit satisfaire son

(1) *Mekkémé*, cour de plaidoirie.

goût, il chercha du moins à donner à son ouvrage quelque supériorité sur ceux de ses prédécesseurs, et il y réussit.

L'Osmanié est d'une grande élévation et d'une extrême légèreté. Le dôme couvre la mosquée toute entière. Comme elle n'étoit pas entièrement achevée à la mort de Mahomet, Osman son frère y mit la dernière main, et lui donna son nom, *Nour-Osmanié* (la lumière ottomane.)

De la Mosquée de la sultane Validé
(Validé sultan Dgiami.)

Les sultans ont toujours traité leurs mères avec le plus grand respect; ce devoir auquel la loi de la nature les engage, est aussi conforme à la loi de l'alcoran : elles délibèrent sur les affaires d'état, elles entrent en conférence avec le visir et le mufti; et s'il faut en croire Cantemir, le sultan doit avoir leur consentement pour faire un

choix parmi les femmes de son harem.

Les appointemens de la sultane-mère, montent à plus de mille bourses (un million et demi de notre monnoie). Lorsque le grand-seigneur fait quelque acquisition ou prend quelques villes, on réserve toujours une somme pour les sandales ou pantoufles de la sultane Validé.

La mère de Mahomet IV profita de l'influence extraordinaire qu'elle avoit sur son fils, pour faire construire la plus élégante mosquée qu'il y ait à Constantinople. Elle est située sur la rive du port près de la douane. Les murs de la ville lui servent d'enceinte au nord et à l'ouest; à l'est se trouve l'entrée principale de la grande cour dont elle est entourée; enfin au midi, on voit le mausolée de la princesse et le nouveau marché (1), qu'elle a fait bâtir pour la commodité publique.

(1) Ieni-Bazar.

De la Mosquée de Mahomet.

Après que Mahomet II eut changé en mosquée l'église de Sainte-Sophie, il songea à en bâtir une lui-même, afin de laisser à la postérité un monument qui rappelât le souvenir de sa piété et de ses victoires.

Des ruines de l'église des Saints-Apôtres, il construisit une mosquée magnifique, qu'il dota de grands revenus, et qu'il entoura de très-beaux bains, de mausolées, d'écoles et d'hôpitaux.

On a prétendu qu'il avoit fait empaler son architecte Chrystodule, de peur qu'il ne construisît pour son successeur une mosquée plus belle que la sienne. Cette atrocité, toute invraisemblable qu'elle puisse paroître, n'a rien qui doive surprendre de la part d'un tyran qui tua l'innocente Irène de sa propre main, qui fit périr toute

la famille du courageux Notaras, qui fit massacrer Comnène et ses trois enfans après la prise de Trébysonde, qui enfin fit éventrer quatorze esclaves pour savoir lequel d'entr'eux lui avoit dérobé un fruit.

Les plus beaux bains qu'il y ait à Constantinople, sont ceux qui dépendent de la mosquée de Mahomet, et qui sont bâtis près d'elle sur la quatrième colline. Les turcs les appellent *tchikour-hamam* (le petit bain). Ils sont composés de trois grandes salles pavées de marbre, et éclairées comme le Panthéon de Rome, par le sommet de la voûte. Les environs de ces bains sont parsemés de colonnes, de chapiteaux et d'autres débris d'architecture antique, qui ont peut-être appartenu aux thermes de Zeuxippe.

De la Mosquée de Shazadé (Shazadé-Dgiami.)

Soliman I.er, vainqueur et conquérant de plus de la moitié de la Hongrie, arrosa bientôt ses lauriers de ses larmes. Il perdit celui de tous ses fils qu'il aimoit le mieux, le jeune Mahomet, l'un des enfans que lui avoit donné la fameuse Roxelane, sa sultane favorite.

Jamais le cruel Soliman ne laissa voir autant de marques de sensibilité, qu'au moment de la mort de ce prince, qu'il préféroit à tous ses autres enfans. Pour honorer sa mémoire, il délivra un grand nombre d'esclaves des deux sexes, et il fonda une mosquée magnifique pour lui servir de mausolée.

De la Mosquée de Sélim (sultan Sélim-Dgiami.)

Le surnom de *Yavuz* (féroce), que

les turcs donnent à Sélim I.er, dénote assez le caractère violent et sanguinaire de cet empereur.

Il trempa ses mains dans le sang de son père, de ses deux frères et des pachas qui l'avoient servi le plus fidèlement : mais la providence qui ne laisse jamais le crime impuni, le frappa de mort à l'endroit même où il avoit empoisonné son père.

Les guerres continuelles dont il fut occupé pendant le cours de sa vie, ne l'empêchèrent pas d'embellir les principales villes de la Turquie d'édifices publics les plus somptueux. A Andrinople il fit bâtir une mosquée, qui passe chez les turcs pour un chef-d'œuvre d'architecture.

Celle qu'il bâtit à Constantinople, ne lui est pas inférieure au moins en élégance et en légèreté ; elle est située sur la cinquième colline, et domine le fanal ou le quartier des grecs. La

plupart des colonnes qui la décorent ont été apportées de la Troade. (1)

De la Mosquée du sultan Achmet (sultan Achmet-Dgiami.)

Lorsque le jeune Achmet I.er monta sur le trône, les affaires de l'Empire ottoman étoient presque désespérées ; la guerre intestine désoloit les provinces d'Asie, les femmes étoient maîtresses du Gouvernement, les pachas avoient sécoué le joug de l'obéissance. Au milieu de ces orages, un enfant ose prendre le sceptre, et l'Empire recouvre aussitôt sa splendeur.

La guerre longue et opiniâtre qu'il eut à soutenir contre les perses, ne l'empêcha pas de donner ses soins à la construction de la plus belle mosquée qui existe en Orient.

Elle est située sur la place de l'Atmeïdan (l'Hippodrôme), dont elle est

(1) Cantemir, Hist. Ott. t. 1, liv. 3, p. 216.

séparée par une longue muraille percée de trois portes et de soixante-douze fenêtres.

Le corps du temple est de figure carrée, et comme celui de Ste.-Sophie, couvert d'un dôme surbaissé et accompagné de quatre demi-dômes.

Il est précédé d'une grande cour pavée de marbre, au milieu de laquelle s'élève une belle fontaine exagone. Autour de cette cour règne une espèce de cloître formé de vingt-six arcades couvertes chacune d'une coupole en plomb, et soutenues par vingt-six colonnes de granit égyptien, avec des chapiteaux à la turque et des bases de bronze.

Au nord de la mosquée est le tombeau d'Achmet et celui de l'infortuné prince Othman, son frère et son successeur, qui, à l'âge de douze ans, fut précipité du trône et assassiné par les janissaires.

La décoration extérieure de ce ma-

gnifique édifice, est achevée par six minarets à trois étages, du haut desquels on aperçoit toute la Propontide, les îles des Princes, une grande partie de la ville de Constantinople, le dôme de Sainte-Sophie, le sérail, les sommets de Galata au-delà du port, le canal du Bosphore, enfin les beaux païsages de la côte de Scutari et de Chalcédoine sur la côte d'Asie.

L'intérieur est mal éclairé, les pilliers qui soutiennent le dôme sont lourds et écrasés. L'on n'y voit pour toute décoration que des tables dorées, sur lesquelles on a gravé les noms des prophètes et les sentences de l'alcoran.

La mosquée d'Achmet ainsi que celle de Sainte-Sophie et les autres mosquées impériales ont aussi leurs collèges (medressé), où quarante-huit étudiants sont entretenus et instruits dans l'arithmétique, la physique, l'astronomie et la science des lois ou la connoissance de l'alcoran.

De la Mosquée de Bajazet ou *Baiezit* (Baiezit-Dgiami.)

Bajazet II, fils du conquérant de Constantinople, eut une longue guerre à soutenir contre son frère Sizim qui lui disputoit la couronne; enfin il le vainquit, le chassa d'Asie et le força de se refugier à Rome. S'il faut en croire les historiens turcs, il eut la cruauté de le poursuivre jusques dans sa retraite, et le fit périr par un moyen bien extraordinaire.

Comme il se faisoit raser un jour par Moustapha, son barbier, qui, de chrétien italien, s'étoit rendu mahométan, il lui fit part de ses inquiétudes au sujet de son frère; Moustapha se jetant alors aux pieds du sultan, le pria de se reposer sur lui du soin de le délivrer de Sizim. Surpris agréablement de cette proposition, Bajazet le fit relever, le caressa beaucoup, et

lui promit la charge de grand-visir, s'il venoit à bout de cette entreprise. Le renégat ayant pris ses mesures, feignit de vouloir retourner à la religion de ses pères, et par le secours des chrétiens de Constantinople, il s'embarqua sur un vaisseau qui faisoit voile pour l'Italie. S'étant rendu promptement à Rome, il se fit connoître du prince Sizim, s'insinua dans ses bonnes graces, et fit tant qu'il devint son barbier en chef. Un jour qu'il le rasoit seul dans sa chambre, il lui coupa la gorge, et sortit en disant que son maître dormoit. Il eut le tems de gagner un port de mer, où s'étant embarqué sur-le-champ, il alla rendre compte au sultan du succès de sa commission (1).

Les historiens chrétiens racontent la mort de Sizim d'une manière diffé-

(1) Abrégé chronologique de l'Hist. Ottom. par M. Delacroix, tome 1, p. 304.

rente, mais non moins tragique. Ils disent que le pape Alexandre VI, contraint par Charles VIII, roi de France, qui passoit alors à Rome pour aller conquérir Naples, de lui remettre le prince turc, le fit empoisonner secrètement, et le remit ensuite aux français, entre les mains desquels il mourut au bout de trois jours.

Le caractère du pontife romain rend ce récit vraisemblable.

Bajazet fit une irruption dans la Moldavie, et étendit ses conquêtes jusqu'à l'embouchure du Nieper. C'est dans cette expédition qu'il manqua d'être assassiné par un derviche qui l'aborda sous prétexte de lui demander l'aumône. A l'occasion de cet accident, il fut ordonné qu'à l'avenir aucun étranger ne pourroit approcher seul du grand-seigneur, mais qu'il seroit conduit à son audience par des capidgis ou portiers, qui lui tiendroient

les mains et les bras. Telle est l'origine de ce qui se pratique encore aujourd'hui à la réception des ambassadeurs européens à la Porte.

Après avoir ravagé la Moldavie et mis à contribution les villes et les campagnes, l'ambitieux Bajazet attaqua les vénitiens qui ne l'avoient pas provoqué, et qui, effrayés de ses progrès rapides, s'empressèrent de lui demander la paix. Différentes révoltes dans l'intérieur de ses états l'occupèrent plus ensuite que les guerres étrangères, et la dernière lui fit perdre l'Empire.

Les janissaires qu'il avoit voulu exterminer à son avènement au trône, gagnés par son fils Sélim, et saisissant l'occasion de se venger, l'obligèrent d'abdiquer en faveur de son fils, qui le fit empoisonner pour mieux s'assurer de la couronne.

Bajazet employa une grande partie de ses revenus à la construction des

monumens publics. Sur la rivière de *Kyzyl-Ermak* près d'*Osmanjik*, il fit bâtir un pont de marbre de dix-neuf arches, et un autre en pierre de taille du même nombre d'arches dans la province de Sarichan. Il répara les murs de Constantinople, qu'un tremblement de terre avoit endommagés en plusieurs endroits. Il fonda un nombre infini d'hôpitaux et d'écoles. Enfin dans le marché au Cuivre (1) près du vieux sérail, il jeta les fondemens d'une magnifique mosquée, qui fut achevée dans l'espace de huit ans ; il employa, pour la décorer, les marbres les plus précieux qu'il put trouver dans tous les édifices de Constantinople. On y remarque sur-tout vingt colonnes d'une grandeur extraordinaire, parmi lesquelles on en compte dix de verd antique, quatre de jaspe et six de granit égyptien.

(1) Calkophratès.

De la Mosquée de Mahmout (Laleli-Dgiami.)

Les murs de cette mosquée sont revêtus de marbre. On montre dans l'intérieur deux tapisseries qui représentent les villes de la Mecque et de Médine. On l'appelle la mosquée de la *Tulippe*, parce qu'elle est bâtie dans le quartier de ce nom.

De la Mosquée, appelée par les turcs petite Sainte-Sophie, *Kutchuk-aia-Sophia.*

Pierre Gilles (1) parle d'une église de Saint Sergius et Bacchus, située près de la porte de Tchatlady : elle est, dit-il, de figure ronde, son dôme est appuyé sur huit pilliers, entre lesquels on voit un double rang de colonnes ïoniques de verd antique et de marbre blanc.

(1) Topog. Const. liv. 2, ch. 14.

Cette église a été changée en mosquée, et les turcs l'appellent *la petite Sainte-Sophie*, sans doute à cause de la variété et de la beauté de ses marbres.

De la Mosquée de la Rose (Gul-Dgiami.)

On croit que la mosquée située sur le port près de la porte de Djubali, est l'ancienne église de Sainte-Anastasie, bâtie par Saint Grégoire de Nazianze ; les turcs l'appellent *Gul-Dgiami* (la mosquée de la Rose), et les grecs, *Rhodon-Amerondhon* (rose qui n'a point été flétrie). Il y a sous cette église d'immenses voûtes destinées aux sépultures. J'en ai mesuré une de vingt toises, dans laquelle plusieurs autres latérales venoient aboutir.

De la Solimanie (Suleiman-Dgiami.)

Soliman est de tous les empereurs

turcs celui qui a fait le plus de conquêtes sur les ennemis de la grandeur ottomane. Les trois parties du monde ont servi de théâtre à ses exploits ; en Asie, il triompha des perses, et se fit couronner à Bagdad ; dans l'Afrique il s'empara des royaumes de Tunis et de Tripoli ; en Europe enfin, il se rendit maître de toute la Hongrie.

A son retour de l'expédition de Perse, il fit bâtir cette magnifique mosquée, qui avec le vieux sérail, occupe presqu'en entier le sommet de la troisième colline.

Le dôme de la Solimanie est soutenu par quatre pilliers, et quatre magnifiques colonnes de granit égyptien, disposées deux à deux entre les pilliers du nord et ceux du midi, pour fortifier le ceintre qui les réunit.

Les murs intérieurs sont ornés de mosaïques, et d'une infinité de petites lampes de différens métaux.

Les funérailles de Soliman furent

célébrées par son fils Sélim II, avec toute la pompe qui est en usage dans l'Empire d'Orient. Les janissaires et les spahis de la garde conduisirent le cercueil à Constantinople, où il fut reçu par tout le corps des gens de loi. On remarqua que tous ceux qui composoient cette pompe funèbre, pleuroient ou feignoient de pleurer. Tous poussoient de profonds soupirs, des cris et des sanglots. Les chevaux même à qui on avoit soufflé dans les nazeaux une certaine poudre, répandoient de l'eau par les yeux.

On ensevelit le corps de Soliman dans la mosquée qu'il avoit fondée. On éleva sur sa tombe un monument de figure octogone, et porté sur quinze colonnes de marbre. Ce tombeau est encore en grande vénération chez les turcs. Ils y vont invoquer Soliman comme un empereur religieux, ami de la justice, et mort victime de la cruauté des chrétiens.

De la Mosquée des Janissaires (1) (Ienitcher-Orta-Dgiami.)

La mosquée des janissaires a dans tous les tems été le foyer de leurs séditions : ils s'y rassemblent pour prier et pour délibérer sur leurs affaires temporelles. Quand le grand-seigneur soupçonne quelque complot de leur part, il fait épier ce qui se passe à l'Orta-Dgiami, afin de prendre ses mesures à tems, de déjouer leurs projets et d'étouffer leurs révoltes.

C'est dans cette mosquée, maintenant en ruines, que se forma la première assemblée des mécontens qui détrônèrent l'infortuné Mahomet IV.

L'éloquence insinuante et persuasive de Siavus-Pacha, loin de les attendrir sur le sort de leur maître, ne fit au

(1) Dans le vallon qui sépare la septième colline des six autres, il y a encore deux autres mosquées qui portent le nom d'*Orta-Dgiami*.

contraire que les irriter. Les chefs se dispersèrent dans les rues pour ameuter le peuple ; l'ulema (1) se joignit aux troupes. Chacun s'arma de ce qu'il trouvoit sous la main, la fureur devint générale ; on se transporta à Sainte-Sophie.

Ici commence la procédure contre le sultan Mahomet (2). Un orateur (3) dépeint avec les couleurs les plus vives, les calamités qui affligeoient l'Empire. Il fait craindre de plus grands malheurs sous un empereur tel que Mahomet, qui, sans s'inquiéter du bien de l'état ni de la situation des armées, donnoit tous ses soins à ses chiens de chasse et à ses faucons, et qui abandonnoit le trésor à la cupidité d'une foule de harpies et d'eunuques, au lieu de le faire servir à l'entretien des soldats qui versent leur sang pour

(1) Le corps des gens de lois.

(2) Cantemir, Hist. Ott. tom. 1, l. 4, p. 133.

(3) Le schérif de Sainte-Sophie.

l'honneur de l'Empire et la défense de ses limites. »

Ce discours agita fortement l'assemblée, et l'on alloit se livrer aux dernières extrémités, si Moustapha-Pacha n'eût interposé son autorité. Sa dignité de caïmacan (1) donnoit un grand poids à ses discours : mais apercevant le danger de s'opposer de front à leurs résolutions violentes, voyant d'ailleurs que leur parti étoit pris, il crut devoir approuver en apparence leur projet pour gagner faveur auprès d'eux, puis il leur proposa son avis.

« Permettez-moi, dit-il, chers ci-
« toyens, de vous exposer la tache
« d'infamie dont vous allez vous
« couvrir, aussi bien que toute votre
« postérité ; vous vous plaignez du
« sultan, et vous avez raison ; je con-
« viens qu'il mérite d'être chassé du
« trône, mais un jugement de cette
« nature ne doit pas s'exécuter d'une

(1) Gouverneur de Constantinople.

« manière tumultueuse, ni qui tienne « de la fureur; il faut y procéder de « manière qu'on voie que vous avez « encore à cœur l'honneur de la race « ottomane, et qu'en portant un coup « si fatal au possesseur du trône, vous « craignez d'affoiblir la puissance de « l'état; la précipitation n'est propre « qu'à gâter les meilleures affaires : « la majesté de l'Empire demande « qu'on députe vers Mahomet pour « lui déclarer, au nom de l'ulema, de « la milice, et du peuple musulman, « qu'il est détrôné, et qu'il ait à dé- « poser de bonne grace le sceptre dans « les mains de son frère Soliman ».

Un avis si sage n'éprouva aucune contradiction. Deux députés sont nommés pour porter ce fatal message au sultan; ils s'en excusent d'abord, puis la crainte d'irriter l'assemblée leur fait accepter la députation. Ils vont en tremblant, exécuter les ordres du peuple. Admis en la présence du sultan, ils lui

demandent pardon d'une hardiesse, qu'ils n'auroient jamais prise, s'ils n'y avoient été forcés par une multitude effrénée : enfin ils conseillent au prince de se soumettre à ce que l'armée et le peuple demandent.

Mahomet écouta les députés avec un grand sang-froid, et leur fit cette réponse :

« Votre message ne me surprend « point, je m'y suis bien attendu : il y « a trop long-tems que je m'aperçois de « l'esprit de révolte qui règne parmi « l'ulema. On y aime le changement ; « c'est la source de la corruption du « peuple, c'est-là que se puisent les « principes de rébellion : j'aurois dû « vous bannir les premiers, comme les « boute-feux qui allumiez l'incendie, « c'étoit le vrai moyen de l'éteindre ou « du moins de lui ôter l'aliment. Je vous « ai épargné, me reposant sur la droi- « ture de ma conscience, et j'ai mieux « aimé remettre à Dieu la décision de

« ma cause, que de me rendre mon pro-
« pre juge : du moins je sens une satis-
« faction intérieure, quand je repasse
« dans mon esprit tout le cours de ma
« vie, depuis que je suis monté sur le
« trône. Il y a quarante ans que je tiens
« les rênes de l'Empire, et je n'ai rien
« à me reprocher. Non, je n'ai rien
« fait de contraire à la loi des musul-
« mans, je nai rien omis de ce qui pou-
« voit contribuer à l'avancement de la
« foi parmi les infidèles, et j'ai travaillé
« de tout mon pouvoir à l'agrandisse-
« ment de l'Empire : c'est moi qui ai
« soumis la Transylvanie et la Hongrie;
« la Pologne, ce royaume si guerrier,
« s'est reconnue tributaire ; les véni-
« tiens, ces orgueilleux dominateurs
« des mers, n'ont-ils pas été chassés
« de l'Archipel par mes soins ? ne leur
« ai-je pas enlevé Candie, la plus
« grande, la plus forte et la plus fertile
« de toutes les îles.

« Je ne me suis donc donné tant de

« peines que pour mettre à couvert
« ceux-là même qui sont déterminés à
« me détrôner : ils régorgent des biens
« que je leur ai procurés, et c'est pour
« cela qu'ils me haïssent. Il a été un
« tems que les éloges étoient épuisés à
« ma louange. Quelles acclamations,
« quand je revenois victorieux ! Quels
« vœux pour ma conservation ! D'où
« vient donc aujourd'hui ce change-
« ment si outrageant de votre part ? ...
« Et vous, ajouta-t-il (en apostrophant
« les gens de loi), vous qui devriez
« être occupés à maintenir les peuples
« dans leur devoir et dans l'observa-
« tion des lois, vous qui devriez appai-
« ser la colère de Dieu par des larmes et
« la ferveur de vos prières, aussi bien
« que par des actions pures et charita-
« bles, pouvez-vous donner ainsi aux
« musulmans des leçons si indignes
« de votre caractère, et leur apprendre
« à mépriser les préceptes de Dieu et
« les oracles du Prophète ; car c'est à

« votre instigation qu'ils osent affliger « ma vieillesse, et fouler aux pieds « ma réputation.

« Avez-vous donc envie de renverser « l'Empire en l'attaquant ainsi dans « ses fondemens. Encore une fois, « qu'avez-vous à me reprocher, et « que n'ai-je pas fait pour prévenir ces « affreux désordres et contenter les « troupes ?... Ils ont demandé la tête « de mes plus fidèles ministres, j'en ai « fait le sacrifice à ces furieux. Ils ont « souhaité pour pacha, un misérable « diffamé par ses vices, un lâche « concussionnaire, j'y ai consenti : « qu'on me dise donc par quelle of- « fense j'ai pu m'attirer la haine du « peuple, de l'armée et de l'ulema ?

« Et d'où vient que la nation musul- « mane, oubliant les services que je « lui ai rendus, m'injurie jusqu'au « point de me chasser du trône de « mon père ? C'en est fait, je vois bien « jusqu'où va l'influence que votre

« autorité vous donne sur le peuple ;
« il s'est engagé sous vos yeux à pour-
« suivre un dessein détestable, il n'a
« garde de s'en repentir, mais je sais
« qu'il y a un Dieu juste qui me ven-
« gera, et les auteurs de l'indignité
« qu'on me fait, recevront tôt ou tard
« le châtiment de leur perfidie. »

Aussitôt que l'empereur eut fini ce discours, un des députés qui lui avoit parlé d'abord d'un ton modeste, lui dit avec la dernière insolence, qu'il n'étoit pas venu pour entendre son apologie, mais pour lui commander, au nom de la nation musulmane, de quitter le trône ; qu'il n'avoit que ce moyen de sauver sa vie, au lieu qu'en s'opposant à la volonté du peuple assemblé, il risquoit tout, sans pouvoir empêcher l'effet des délibérations.

Alors Mahomet voyant la nécessité de se soumettre, dit aux députés : « Puisque c'est sur ma tête que doit « tomber la colère divine justement

« irritée contre les péchés des musul-
« mans, allez dire à mon frère que
« Dieu déclare sa volonté par la
« bouche du peuple, et que c'est à
« lui qu'il appartient désormais de
« gouverner l'Empire ottoman. »

Ainsi Mahomet IV résigna le sceptre impérial; mais il vécut encore cinq ans après, renfermé dans son appartement.

CHAPITRE XX.

Du Kiosk de Kiat-Hana, ou *des Eaux douces.*

Achmet III apprenant que ses sujets étoient plus vexés par les galères de Malthe qu'ils ne l'avoient été précédemment, et voyant beaucoup de français engagés dans cet ordre, crut qu'il ne dépendoit que du roi de France d'enchaîner les galères de Malthe dans leurs ports. Il envoya donc en France, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, le plus habile négociateur de son Empire, Ibrahim Effendy, qui avoit traité la paix à Passarovitz avec les Autrichiens et la République de Venise.

Tout le fruit qu'Ibrahim rapporta de son ambassade, se réduisit à des présens pour son maitre, et à des plans des châteaux et des jardins de Versailles et de Fontainebleau, dont Achmet

tâcha d'imiter quelques détails dans son kiosk des Eaux douces, qu'il préféroit à tous les autres.

Ce kiosk est situé sur le bord d'une des rivières qui ont leur embouchure au fond du port ; il est entouré d'une large prairie traversée par un canal dont les eaux forment d'agréables cascades. Cette prairie est le rendez-vous des femmes turques, dans les beaux jours; on les y voit par grouppes, assises en rond sur de beaux tapis, avec de longues pipes à la bouche, écoutant des musiciens qui jouent des instrumens autour d'elles, et s'amusant à regarder des bateleurs qui combattent à moitié nuds avec des ours apprivoisés, ou qui luttent ensemble à la manière des anciens athlètes.

Ibrahim Effendy amena aussi de France quelques imprimeurs, qui firent à Constantinople une édition de l'alcoran ; mais ces ouvriers furent bientôt contraints de se dérober à la

fureur d'une classe nombreuse d'écrivains, que la seule profession de copistes fait subsister. On ne manqua pas d'accuser l'ambassadeur d'impiété, pour avoir introduit les usages des chrétiens dans sa patrie ; et le visir porta le fanatisme au point de renverser toutes les maisons de plaisance qu'il avoit bâties sur les collines voisines de Kiat-Chana, sous prétexte qu'elles ressembloient à celles des infidèles.

Du Kiosk des Artilleurs (Jepetchiler-kiosk.)

Ce kiosk est au bas des jardins du sérail, près de celui des Perles, *Alai-kiosk :* c'est-là que le grand-seigneur donne audience au grand-amiral, quand celui-ci part pour quelque expédition importante. J'ai été témoin de cette cérémonie, lorsque Hassan-Pacha partit de Constantinople pour aller punir les beys du Caire.

Le sultan Abdul-Hamid étoit assis au milieu du kiosk, sur un siège d'argent; des esclaves attentifs rajustoient sa pelisse à chaque mouvement qu'il faisoit, et écartoient les mouches du visage de sa Hautesse; le vaisseau amiral et le contre-amiral étoient mouillés en face du kiosk, à la tête de l'escadre; le port étoit couvert de bateaux.

Hassan-Pacha monté sur une superbe galère, sort de l'arsenal (1) où est son palais, et s'avance à travers toute l'escadre, suivi de son kirlanghish (2), et de deux belles chaloupes canonnières, construites par les ingénieurs français (3); il aborde près du kiosk, et se présente respectueusement devant son maître. Après une courte audience, il remonte sur sa galère, et au bruit du

(1) Tersana.

(2) Petit bâtiment léger, qui suit toujours le vaisseau de l'amiral.

(3) Leroy, maintenant employé en Egypte; et Dureste, mort de la peste en 1787.

canon des vaisseaux, il se rend au village de Dolma-Baktché (1), où il dîne sous la tente avec le visir et toute sa suite. J'y cours; un peuple innombrable est répandu sur les coteaux et dans les vallons voisins; le contraste heureux de la blancheur des tentes avec la verdure des cyprès, la variété infinie des costumes, le mouvement de la mer et des vaisseaux, tout, jusqu'aux tombeaux même dont je suis entouré, concourt à la perfection du tableau que j'ai sous les yeux.

Du Kiosk des Perles (Iali-kiosk.)

Le kiosk des Perles est un édifice octogone, soutenu de cinquante colonnes de marbre. Il fut construit par Sinan-Pacha, fameux général de Sélim Ier, qui périt dans une bataille contre Ismaël, sophi de Perse. Sélim

(2) Sur la rive occidentale du Bosphore, près de Bechik-Tash.

fut si sensible à sa perte, qu'après la conquête du Caire, il répétoit souvent ces mots : « J'ai pris l'Egypte, mais j'ai « perdu Joseph, et sans Joseph de quoi « me sert l'Egypte ? »

On trouve dans les environs de Constantinople deux mosquées qui portent le nom de ce général, et dont il est très-probablement le fondateur : l'une est au-dessous de l'Okmeïdan, l'autre sur le Bosphore, près de Bechik-Tash.

Du Kiosk des Miroirs (Einalu-Kavac.)

Lorsque le traité de Passarovitz fut signé, et que les vénitiens eurent fait la paix avec les turcs, à l'ombre de la puissance autrichienne, ils envoyèrent à Achmet III les plus belles glaces de leurs manufactures. Le sultan fit construire un kiosk magnifique pour les y placer ; mais depuis sa mort il a été négligé, et est tombé en ruines.

C'est dans ce kiosk que le dernier

empereur des turcs a cédé aux russes le principal boulevard de son Empire. C'est de ce jour-là que les russes ont acquis sur le midi de l'Europe, une prépondérance dont les suites sont incalculables.

Le Gouvernement français avoit cependant alors à Constantinople un ambassadeur distingué par ses talens et ses vertus (1), mais il dut céder aux circonstances : la capitale étoit menacée, il ne pouvoit la sauver, il en différa la perte. Avant cette époque funeste au trône des ottomans, funeste peut-être à la balance de l'Europe, l'Empire des sultans avoit des frontières inexpugnables ; il étoit entouré au midi par la Méditerranée et les souverains d'Afrique ses tributaires ; à l'ouest, il étoit séparé des autrichiens par les monts Krapacs (2); au nord, cent mille tartares d'une bravoure éprouvée, et

(1) Le comte de Saint-Priest.

(2) L'ancien mont Hœmus.

toujours prêts au combat, lui répondoient des polonais et des russes; à l'est enfin, la Perse déchirée par des guerres intestines, ne lui offroit plus qu'un vaste désert, un phantôme de puissance indigne de fixer son attention; mais depuis que les russes ont corrompu la Tartarie, et que les turcs ont proclamé leur foiblesse en leur cédant cette province importante à leur salut, les czars orgueilleux ont dicté des lois aux sultans, comme ceux-ci en dictoient autrefois aux Paléologues.

La Turquie a été traitée en province conquise. L'ambassadeur russe à Constantinople, comme à Stokholm, a pris le ton d'un impérieux vice-roi, qui commande au nom de son maître; ici il prescrit au souverain la princesse qu'il doit choisir pour femme; là, il ferme aux vaisseaux français le passage du Bosphore et l'entrée du Pont-Euxin. Ses agens choisis avec adresse parmi

les sujets transfuges de la domination ottomane, inondent toutes les parties de l'Empire. Il n'existe pas un rocher dans l'Archipel, où l'on ne trouve un grec revêtu de l'uniforme russe, qui y exerce une autorité despotique sur les chefs turcs, et insultante pour les agens mêmes des autres puissances.

C'en est donc fait de l'Empire des musulmans, et le trône des kalifes est suspendu sur l'abîme où il a précipité celui des Césars, si les puissances du midi de l'Europe ne lui tendent pas une main secourable, ou plutôt si elles continuent de s'aveugler elles-mêmes sur leurs intérêts et leur sûreté.

The prostrate south to the destroyer yields
Her boasted titles and her golden fields :
Witg grim delight the brood of winter view.
A brighter day and skies of azure hue ;
Scent the new fragrance of the opening rose,
And quaff the pendent vintage as it grows.

GRAY'S, *Poems*, pag. 197.

33
34
40
47
46
45
ARTE
DE LA
NOIRE
ou
ME-EUXIN.
D'AZ
nes de France.
30
40
50
nètres
15
20
25
Arabat
Kershé
Cafa
Cœlati
Détro

CARTE
DE LA
MER NOIRE
ou
PONT-EUXIN.
Lieues Communes de France
Myriametres
MER NOIRE
ou
PONT — EUXIN.
MER D'AZOF
KRIMEE
MER DE MARMARA
Longitude comptée du Meridien de Paris.
Ak Kerman
Kilia
Varna
Constantinople
Trebisond
Kerson
Azof
Taganrok
Kaffa
Sinope
Samsoun
Erekli
Amasra
Kastamouni
Kerempi
Termé
Inebolu
Ordou
Perecop
Arabat
Cafa
Balaklava
Sebastopol
Kertch
Taman
Anapa
Soukoum Prispata
Iskaour
Gonia
Athene
Rizeh
Trebisond
Kirresunto
Gerasunt
Tarabos
Ismid
Isnik
Scutari
Rodosto
Gallipoli
Kara Bouroun
Kara Kerman
Ramsova
Mangalia
Cavarna
Baltchik
Kalakria-Bouroun
Emine-Bouroun
Kara-Bouroun
Kara Tamari
Derkos
Selivria
Ereklia
Kiosteng
Isaccea
Tultcha
Ismail
Kilia
Akerman
Oczakow
Dnieper Fl.
Dniester Fl.
Boristhenes Fl.
Don Fl.
Kuban Fl.
Kertch Str.
Kaffa Bay
Ak Liman
Olan-Degnis
Kaidar
Koslof
Kaffa
Cata
Arabat
Kertch
Taman
Anapa
Soukoum

CINQUIÈME PARTIE.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE DES CÔTES DE LA MER NOIRE. (1)

CHAPITRE PREMIER.

Dimensions de la mer Noire. Nom des principaux fleuves qui s'y jettent.

La mer Noire, nommée autrefois le *Pont-Euxin*, s'étend du 41e au 46e degré de latitude septentrionale, et du 46e au 60e méridien (en comptant celui de l'île de Fer pour le premier). Elle a environ

(1) J'ai enrichi cette cinquième Partie des observations de l'ingénieur Lafitte, qui m'ont été communiquées par le général de brigade Monnier.

210 lieues marines de longueur de l'ouest à l'est, depuis la côte de Romélie jusqu'à l'embouchure du Phase dans la Géorgie, et près de 110 lieues de largeur du sud au nord, depuis le cap Baba sur la côte d'Anatolie, jusqu'à Kodjabey sur celle d'Oczakow.

Cinq fleuves principaux, le Danube, le Niester, le Niéper, le Don et le Couban, ainsi que plusieurs rivières d'un moindre cours, telles que le Phase, le Batoum, le Kizyl-Ermak, la Saccaria, etc., portent leurs eaux dans cette mer.

Le Danube a ses bouches à l'ouest près de la côte de Bulgarie. Son vallon, borné sur sa rive droite par le mont Hœmus, que les turcs nomment le *Balkan*, sur sa gauche ne paroît point séparé des eaux du Niester et du Niéper qui débouchent au nord; ensorte que la côte, depuis Kara-Herman jusqu'à Aktiar en Crimée, est dans toute cette partie fort basse et difficile à reconnoître.

Le Don ou Tanaïs, qui, après avoir embouché la mer d'Azof, entre dans la mer Noire par le détroit de Zabache, forme aussi, conjointement avec le Couban, dont les eaux se partagent à ces deux mers, un seul et même vallon, étendu depuis Caffa où finissent les montagnes de la Crimée, jusqu'à Anapa sur la côte des Abazes, où se terminent les branches et contreforts du mont Caucase.

Tout le reste de la côte, bordé de hauteurs très-élevées d'où quelques rivières se précipitent par des vallons étroits, présente de bons points de reconnoissance aux navigateurs.

CHAPITRE II.

De la Côte des Abazes.

La côte des Abazes s'étend depuis l'embouchure du bras principal du Couban dans la mer Noire, jusqu'à Sohoum, où elle est séparée de la Mingrélie et de la Géorgie par une petite rivière du même nom que cette ville. Depuis le Couban jusqu'à Anapa, sur une distance d'environ huit heures de chemin, la plage est fort basse et sabloneuse ; mais depuis Anapa jusqu'à Sogoudjak, la côte est très-élevée ; et c'est dans cet endroit que se termine à la mer la montagne de Varda, l'une des branches du Caucase. De Sogoudjak à Ghélindgik, elle est toujours de même nature, et formée par les contreforts du Caucase.

La ville d'Anapa, située par environ

44° 30′ de latitude, a été jusqu'à présent confondue, par beaucoup de géographes, avec celle de Sogoudjak, qui en est éloignée de neuf heures de chemin. Ils placent aussi le port de Ghélindgik beaucoup trop loin dans l'est, puisqu'il n'est éloigné de Sogoudjak que d'environ six heures.

Anapa, sur le bord de la mer, dans une grande plaine où vont se terminer les branches et contreforts du Caucase, présente encore les vestiges de l'enceinte d'une grande ville qui y existoit autrefois. On n'y voit plus aujourd'hui qu'une mauvaise batterie de quatre petits canons, et un hameau de trente à quarante maisons, parmi lesquelles s'élève un kan ou auberge assez bien bâti et crénelé, qui sert de retraite aux marchands et de dépôt à leurs effets. Le voisinage de la Crimée et le commerce des abazes qui s'y porte naturellement, attirent plusieurs bâtimens dans ce mouillage, qui est en

pleine côte. Le golfe d'Anapa, peu profond, s'étend depuis la pointe sur laquelle est placée la batterie, jusqu'au cap sud de l'embouchure du Couban.

Entre Anapa et Ghélindgik on trouve Sogoudjak, dont la rade, placée au débouché d'un vallon formé par un ruisseau qui descend du Caucase, est entourée des branches et contreforts de cette montagne. Un petit fort carré, d'environ cent dix toises du côté où réside le pacha qui commande dans cette partie, et où il n'y a qu'une foible garnison et très-peu d'habitans, constitue toute la défense de cette rade.

Les hauteurs du Caucase embrassent aussi le port de Ghélindgik, qui reçoit deux petits ruisseaux dont les vallons sont assez beaux. Son entrée a environ mille toises d'ouverture, et sa défense se réduit à une mauvaise batterie de quatre à cinq petites pièces de canon,

gardée par vingt-cinq hommes seulement.

Les abazes sont confinés du côté des terres par le sommet du Caucase, dont le revers au nord jusqu'au fleuve Couban est occupé par les circassiens, et se nomme *Circassie*. A l'exception de la plaine d'Anapa, traversée par plusieurs affluens d'un ruisseau qui, après avoir arrosé un grand nombre de villages, se rend à la mer à environ quatre cents toises de cet endroit, le pays est en général très-montueux, coupé de ravins et de précipices. A travers les bois qui couvrent les montagnes, on trouve çà et là quelques portions de terrain cultivé et des hameaux clair-semés dans les vallons.

La terre y est généralement fertile, et supportée par des couches de rochers entre-mêlées d'argile. Ces différens lits se remarquent très-bien aux hauteurs escarpées et presque verticales qui bordent cette côte.

Malgré les montagnes et les bois qui rendent ce pays difficile à parcourir et à reconnoître, on y trouve cependant des chemins, très-roides à la vérité, mais où les petits charriots peuvent passer. On communique même à la Circassie, en traversant le Caucase en quelques endroits.

Les abazes, d'une constitution forte et robuste, marchent toujours armés de sabres, de fusils, de pistolets ou de flèches, à cause des guerres continuelles que leurs princes se font entre eux. L'habillement de ce peuple consiste en un long caleçon, semblable à celui des matelots, un petit gilet à manches, une espèce de redingotte avec une ceinture de cuir; et pour l'hiver une pelisse de peau de mouton. Des souliers grossièrement faits d'une seule peau sans coûture sur les côtés, lui servent de chaussure. Il laisse croître sa barbe, il se rase la tête; sa coîffure est une espèce de kalpak,

et l'ensemble de son costume est peu différent de celui des turcs.

Un abaze armé en guerre, porte un fusil en bandoulière, un sabre et un pistolet à la ceinture; il y ajoute une cotte-de-maille fort pesante (espèce de chemise à manches qui va jusqu'aux genoux, et fabriquée avec de petits anneaux de fer); cependant la plus grande partie de cette nation ne se sert que de flèches.

La façon de vivre grossière de ce peuple ne comporte pas un grand luxe dans les habits, ni dans les maisons, qui sont toutes composées de colombage ou de clayonage, garnies de mortier et couvertes d'un peu de chaume ou de terre. On y trouve toute sorte de volailles et de nombreux troupeaux de chevaux, de vaches, de moutons, et de chèvres dont le laitage sert à sa nourriture. Il cultive le froment, le seigle et sur-tout le millet, qu'il emploie à la composition d'une

boisson nommée *boza*. La population doit être rare dans un pays où la plus grande partie du sol est inculte ou en bois. La situation des hameaux dans des plaines ou des vallons assez éloignés de la mer, produit sans doute chez cette nation son indifférence pour la pêche, et par conséquent pour la navigation. Anapa est le seul endroit où l'on construise quelques bâtimens marchands. Rien de moins commun sur toute cette côte, que les bâteaux abazes.

Par quelques usages religieux, comme de placer des croix sur les tombeaux, de porter des alimens aux morts, de planter dans les cimetières des pieux crochus pour qu'au retour de leurs promenades nocturnes ceux-ci puissent y attacher leurs chevaux, et par d'autres pratiques, l'on peut juger que le culte des abazes est un mêlange bizarre de christianisme, de mahométisme et de paganisme. Ceux enrôlés au service de la Porte et ceux

amenés par le commerce à Constantinople, adoptent la religion mahométane, ou du moins ils la mêlent à leurs superstitions. L'on ne voit dans tout ce pays que la seule mosquée de Sogoudjak : cependant très-tolérans à cet égard, ils donnent indifféremment leurs filles en mariage à des chrétiens ou à des musulmans.

Nous ne connoissons de leur jurisprudence que quelques lois ou coutumes qui sont exactement suivies. Un esclave volé, par exemple, doit être rendu dans quelque pays qu'il se retrouve, et le voleur est condamné à payer tous les frais de la recherche. Même sûreté pour les personnes qu'ils prennent sous leur protection ; c'est par cette raison que les troupes turques ont toujours un ou deux abazes à leur tête dans les différentes marches qu'elles font dans ce pays. Un abaze chargé d'accompagner l'ingénieur Lafitte dans ses opérations, ne pouvant

venir lui-même le jour convenu, lui envoya sa flèche, et lui fit dire qu'elle lui serviroit de sauve-garde, en la montrant seulement à ceux qu'il rencontreroit.

La langue des abazes n'a aucun rapport avec celle des turcs ; elle en a davantage avec celle des arabes, par ses sons aspirés et prononcés du gosier.

Leur commerce consiste en esclaves de l'un et de l'autre sexe, qu'ils font dans leurs guerres intestines, ou même de leurs propres familles; en cire, miel, beurre ou mantégue, cuirs, laines et fourrures. Il se fait par échange pour du sel, des toiles, de grosses étoffes, des fusils, sabres, pistolets, et sur-tout de la poudre. La difficulté de parler la langue du pays et la répugnance des musulmans pour en apprendre d'autres que la leur, ont livré ce négoce à quelques grecs et aux abazes qui font le voyage de Constantinople; mais il se

fait sur des bâtimens turcs, qui en apportent les denrées dans cette capitale. Il y a apparence aussi qu'il en passe beaucoup en Crimée. L'on ne tire aucun parti de la quantité prodigieuse de beaux arbres qui couvrent ce pays; le chêne, l'orme, le frêne, l'érable et le pin meurent et pourrissent sur le sol qui les a vu naître.

C'est depuis quelques années seulement que la Porte a jugé à-propos de faire des établissemens dans cette partie, c'est-à-dire, à Sogoudjak, à Anapa et à Ghélindgik; mais ils sont très-précaires et ne contiennent qu'environ cinq cents hommes de troupes, dont les détachemens n'osent communiquer de l'un à l'autre de ces postes, sans avoir un ou deux abazes à leur tête, de peur d'être faits esclaves. Cependant il seroit très-facile de s'y établir solidement et de s'y maintenir. Les abazes paroissent portés à rester sous la domination du grand-seigneur;

s'il s'y trouvoit quelques rebelles, on les soumettroit aisément en prenant les précautions convenables. Le point essentiel est de se bien fortifier, tant pour contenir le dedans du pays, que pour résister aux entreprises du dehors.

L'art n'aura que très-peu de choses à faire pour rendre le fleuve Couban et le mont Caucase propres à la guerre défensive. La mer offre d'ailleurs une côte aisée à garder, et des endroits propres à recevoir tous les secours qu'on voudra y porter ; mais il est indispensable de s'y établir d'une manière plus solide tant pour la défensive, que pour se procurer les moyens d'offensive, dont ce pays est, comme nous venons de le dire, très-susceptible par sa position.

CHAPITRE III.

De la Côte de la Crimée.

Entre Anapa et Caffa, la côte est basse et sabloneuse. Le détroit de Zabache, par où les eaux de la mer d'Azof s'écoulent dans la mer Noire, est situé entre ces deux endroits. Il sépare de la Crimée l'île de Taman, entourée de ces deux mers, et désunie du continent par deux bras du fleuve Couban, dont l'un porte ses eaux à celle d'Azof, l'autre au Pont-Euxin.

La ville de Caffa, autrefois Théodosie, est placée au pied de l'un des embranchemens des montagnes qui bordent la côte de la partie méridionale de la Crimée. Son enceinte antique et ses tours tombent en ruines; celle de la citadelle, située sur le penchant d'un coteau au sud de la ville,

et fortifiée dans le même goût, n'est pas en meilleur état. Sa rade où les vaisseaux mouillent par quinze brasses, fond de vase, est vaste et profonde; mais elle est si ouverte qu'il seroit facile à une escadre d'approcher de la ville, de l'incendier ou de s'en emparer en débarquant des troupes sur la plage basse de la grande anse qui la forme.

Depuis Caffa jusqu'à Aktiar, la côte est bordée de montagnes fort élevées, hérissées de rochers décharnés et à pic vers leur sommet. On voit, sur leurs pentes et à l'embouchure des vallons qui en descendent, quelques villages fort mal bâtis, mais dont les environs sont cultivés et plantés de beaucoup d'arbres fruitiers. L'on peut mouiller dans presque toutes les anses de cette côte. Nous avons jeté l'ancre par 15 brasses, fond de vase, dans celle d'Yalita, où l'on ne voit qu'un misérable hameau de quarante à cinquante

feux, dont plusieurs maisons sont en ruines.

A l'angle formé par les côtes méridionale et occidentale de la Crimée, est situé le cap Karadzé. Les montagnes, composées de rochers escarpés à pic vers leur sommet, offrent de loin à la vue divers mamelonages et pyramides, qui sont de bons points de reconnoissance pour les navigateurs. Au nord de ce cap, on voit l'entrée du port de Baliklava, qui nous a paru fort étroite et bordée de rochers. Les montagnes s'abaissent ensuite vers le cap Féling; nous avons aperçu au-delà de ce cap, dans l'embouchure d'une petite rivière, le nouveau port d'Aktiar, où il y avoit plusieurs gros bâtimens; mais nous en étions trop éloignés pour le bien reconnoître.

Depuis le port d'Aktiar, la côte toujours fort basse, présente un terrain uni, coupé par quelques lacs ou marais. Nous y avons vu de nombreux

troupeaux, mais très-peu de terres cultivées.

Les russes sont maintenant occupés à repeupler la Crimée, qu'ils ont dévastée dans les dernières guerres. Ils tâchent d'y attirer beaucoup de grecs sujets du grand-seigneur ; ils y ont même déja fixé un certain nombre d'aventuriers. C'est dans le port d'Aktiar, où ils rassemblent les vaisseaux de guerre construits à Cherson sur le Niéper, qu'ils préparent d'avance tous les moyens propres à se rendre maîtres de la Turquie d'Europe.

Il seroit essentiel pour les turcs, de s'emparer de la Crimée et de l'île de Taman, dès les premiers momens d'une rupture. La côte des abazes leur en donneroit la facilité, s'ils y faisoient les établissemens et les dispositions convenables. Cette île et la partie de côte depuis le détroit de Zabache jusqu'à Caffa, sont très-favorables aux descentes. Il y a bien aussi quelques

anses où l'on pourroit débarquer au-delà de cette ville ; mais les montagnes offriroient ensuite trop de difficultés pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Depuis le cap Féling jusqu'à la mer Morte, la plage est également très-propre aux débarquemens ; et peut-être seroit-il aisé de bloquer les vaisseaux russes dans le port d'Aktiar.

Beaucoup de bâtimens turcs attirés par les avantages du commerce dans les échelles de la Crimée, sur-tout à Keuslevé et à Caffa, y apportent, malgré les défenses de la Porte à cet égard, des toiles peintes et autres de Kastambol et de Tokat en Asie, du coton, du café et du vin. Ils retirent en échange du sel et quelques autres marchandises. On les oblige à y faire exactement la quarantaine; précaution contre la peste dont les turcs n'avoient pas d'idée, et à laquelle ils sont contraints dans chaque port par un petit bâtiment armé pour cet effet.

CHAPITRE IV.

De la Côte d'Oczakow, depuis la Crimée jusqu'au-delà du Danube.

Toute cette partie de côte, où arrivent le Niéper, le Niester et le Danube, est basse, difficile à reconnoître, et les bas-fonds s'y étendent fort au large.

Le Niéper ou Boristhène, d'un grand volume et d'un très-long cours, descend de la Russie, traverse l'Ukraine et embouche la mer Noire à Oczakow. Il a deux mille quatre cents toises de largeur entre cette place située sur sa rive droite, et Kilbourn sur sa rive gauche; il s'élargit considérablement en remontant jusqu'au-dessus du confluent du Bog. Les bâtimens qui tirent plus de seize pieds d'eau ne sauroient entrer sans risque dans son chenal étroit et difficile, terminé à gauche par une

pointe de sable très-basse, qui se prolonge dans la mer.

Oczakow, place de guerre de peu de capacité, d'environ deux cents toises de longueur sur cent de largeur, est entourée de fortifications antiques et mal disposées. Il fut pris en 1737 par les russes qui n'y firent aucune brèche. Le seul incendie des magasins et des maisons, qui sont toutes en bois, obligea les turcs à capituler, après trois jours de siège. L'on y a fait depuis ce tems-là un grand retranchement en terre, sans flancs et mal appuyé, qui enveloppe les deux faubourgs. Le fort de Hassan-Pacha, situé à la pointe d'un banc de sable à environ cinq cents toises de la place, n'est autre chose qu'une mauvaise redoute en maçonnerie, destinée autrefois à croiser ses feux de plus près avec ceux de Kilbourn sur l'entrée du fleuve.

Kilbourn, très-petite place carrée de cent dix toises de côté, a été cédé par

les turcs aux russes. Ceux-ci y ont construit, depuis leur prise de possession, une enveloppe en terre à redans, qui ne couvre point son enceinte vers le Niéper. Quoique cette forteresse ait trop peu de capacité pour pouvoir faire une longue résistance, et que sa situation soit très-basse, cependant le chenal du fleuve en est si rapproché, qu'il ne seroit pas possible, en cas de guerre, d'y faire passer des bâtimens, si l'on ne s'en rendoit maître auparavant : expédition qui ne paroît pas très-difficile.

L'ingénieur Lafitte a réalisé ce projet contre le fort de Kilbourn, et il auroit infailliblement réussi, s'il avoit été secondé par le pacha d'Oczakow. Voici ce qu'il m'écrivoit à Yassi, capitale de la Moldavie, le 5 octobre 1787, au commencement de l'attaque.

Oczakow, le 5 octobre 1787.

« J'ai reçu, mon ami, le 29 du mois dernier, vos deux lettres, des 16 et 19 septembre, le

paquet de Monnier, ainsi que la boîte aux remèdes, et je vous en fait mes remercimens bien sincères. Les cahots de la voiture du callarache et le frottement ont un peu dispersé la poudre d'ipécacuanha, et presque vuidé le pot de thériaque ; mais nous n'avons point encore fini celle que nous avions : ainsi c'est un petit malheur. M. Grégoire, toujours demandant, vous prie encore de lui envoyer, dans le même paquet que vos lettres, dix à douze prises de rhubarbe en poudre, parce qu'il ne lui en reste presque plus. Pour mon compte je vous prierai aussi de m'envoyer par le premier callarache, deux bâtons de cire d'Espagne rouge. Le sergent des canonniers est un peu indisposé; le caporal bombardier a été mal, il est maintenant très-foible. M. d'Abancourt n'est pas beaucoup mieux. Le mauvais pain, la mauvaise eau et la fatigue contribuent beaucoup à ces indispositions passagères. Il seroit bien dur de mourir de maladie lorsqu'on a une plus belle mort à choisir. Venons aux nouvelles.

Dans la nuit du 23 au 24 septembre, les chaloupes ont commencé à jeter des bombes sur le fort de Kilbourn. On a aussi tiré des boulets pendant le jour. Le feu du canon et des mortiers a continué le 25 et le 26 fort lentement, et presque sans succès. L'artillerie du fort ne ripostoit pas

mieux, et tiroit rarement par salve. Le 26, au matin, une chaloupe ou galère russe revenant de Cherson ou de Gloubour, s'est avancée hardiment contre les chaloupes, s'est battue contre elles, a fait un grand feu d'artillerie et de mousquéterie sur l'une des chaloupes qui avoit resté au mouillage, et s'est retirée a la rame sous le fort de Kilbourn. Les turcs ont craint, en la voyant avancer ainsi, que ce ne fût un brulôt; et c'est la raison qui a forcé plusieurs chaloupes de mettre à la voile, de même que le manque de poudre. Le 27, le combat des chaloupes contre la galere russe qui étoit au mouillage, a recommencé, mais sans succès, ainsi que le 28. On a perdu, des deux cotés, beaucoup de poudre, de boulets et de bombes.

On a aperçu le 27, deux fregates russes, et deux galères pareilles à la premiere, qui stationnoient à un cap éloigné d'environ une lieue d'ici sur la rive gauche du Niéper, ce qui a obligé les chaloupes à prendre le soir, à l'entrée de la nuit, une position oblique sur le fleuve; le lendemain 28, les deux frégates ont descendu le Niéper, et ont avancé contre les chaloupes de la rive droite, dont elles ont été à portée vers les trois heures et demie du soir. Le combat a commencé alors; et elles ont viré de bord pour remonter le Niéper, lorsqu'elles ont vu les cha-

loupes turques mettre à la voile pour les poursuivre, et ont fait leur retraite en tirant sans cesse. Elles ont été poursuivies jusqu'à la rivière du Bog, où les quatre bâtimens se sont refugiés vers les dix heures du soir. Le combat a cessé alors: les chaloupes sont revenues, et l'on prétend que les quatre bâtimens russes ont été fort endommagés. Cela pourroit très-bien être, puisque nous ne les avons plus revus depuis. Pendant ce combat, la chaloupe ou galère russe, mouillée sous Kilbourn, avoit mis aussi à la voile, et remontoit le Niéper; mais elle a été poursuivie par une chaloupe canonnière turque, avec laquelle elle s'est battue jusqu'à dix heures du soir, et qui l'a forcée de revenir au mouillage sous le fort. J'ai soupçonné que cette galère, qui a environ 20 rames de chaque côté, dont les pales sont fort larges, étoit un des chameaux destinés à descendre les gros vaisseaux de Cherson à Gloubou; elle a à-peu-près la largeur d'une frégate; les rameurs sont sous le pont supérieur, qui est chargé d'une nombreuse artillerie en canons et mortiers, et d'une grande quantité de fusils. Elle doit avoir un fond très-plat. Elle a deux mâts très-rapprochés de l'avant, avec deux voiles latines; mais elle marche lentement, soit à la voile, soit à la rame.

Dans la nuit du 30 sept. au 1er oct. le feu des chaloupes et de trois galiottes à bombes, nouvellement arrivées, a recommencé contre le fort de Kilbourn, et la galère qui s'est avancée vers les sept heures du matin, contre une chaloupe qui étoit au mouillage, sur laquelle elle a fait un feu très-vif d'artillerie et de mousquéterie; mais ayant vu les autres chaloupes mettre à la voile et courir sur elle, elle s'est retirée sous le fort. Ce combat a duré environ une heure.

Depuis ce jour il n'y a point eu d'hostilités, et l'on s'est occupé des préparatifs pour l'attaque de Kilbourn. Trois des dix vaisseaux de guerre ont remonté le Niéper, et se sont postés avec les chaloupes, vis-à-vis d'un camp de 60 à 70 tentes, établi par les russes à environ 600 toises du fort. Je ne vous cache point que j'ai été consulté à cet égard, mais qu'on ne suit point mon projet, auquel cependant il faudra revenir. J'ai démontré les inconvéniens et le danger de celui qu'on veut suivre. On m'a répondu : c'est leur affaire, ils le veulent ainsi; il n'y a que l'expérience qui puisse convaincre les ignorans, peut-être les rendra-t-elle plus dociles. La grande flotte est en vue de la place. Je suis en correspondance avec le capitana Bey, à qui j'ai marqué franchement, d'après la demande qu'il m'en a faite, tout ce qui se passe

ici ; mais il n'a point assez d'autorité. Enfin nous verrons.

Le 26 septembre au soir, une caravelle a été incendiée. Le feu a, dit-on, pris aux poudres par une imprudence ordinaire aux matelots turcs, qui est de fumer sans cesse et par-tout. L'explosion n'a pas été considérable, ni bruyante ; je n'ai entendu partir qu'un seul canon, après avoir vu une grande fumée. Dans cinq minutes de tems tout a été fini. L'on voit encore sa carcasse, qui a brûlé jusqu'à la flottaison. Six cent soixante-trois hommes y ont péri ; sept autres qui, dans ce moment, étoient sur les vergues, ont été sauvés. Le capitana n'étoit point à bord.

Voilà, mon ami, une assez longue gazette, dont vous ferez au reste l'usage que vous voudrez. Je m'en rapporte entièrement à votre prudence là-dessus ; et je serai très-aise que vous puissiez la rendre utile, de quelque manière que ce soit. — Quant à votre position de Sorvia, elle est centrale entre Bender et Choczim, et par conséquent à portée de donner des secours à l'une ou à l'autre de ces places. Une position défensive n'est pas trop nécessaire dans ce moment, du moins à ce que je crois ; mais quand il en sera tems, faites veiller avec soin sur les gués du Niester, surtout par les moldaves les plus voisins ; et ayez

soin d'entretenir les communications ou chemins, afin que les troupes puissent se rendre aisément d'un endroit à l'autre. C'est le seul moyen de vous délivrer des partis qui dans la suite désoleroient cette Principauté, et étendroient leurs contributions jusqu'à Yassi. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

Peu de tems après ces premières hostilités, Lafitte donna l'ordre à deux mille hommes de la garnison d'Oczakow, de s'embarquer à minuit, afin de pouvoir arriver et se retrancher, avant le jour, de l'autre côté du fleuve, sur la pointe de sable qui s'étend sous l'eau en face du fort de Kilbourn; mais il ne fut point obéi. La garnison, au lieu de partir à minuit, se mit en mouvement en plein jour. Les russes les apercevant, eurent le tems de préparer leurs défenses; l'armée de Lafitte fut noyée, il resta lui-même une nuit toute entière plongé jusqu'au cou dans le fleuve; et il auroit succombé au froid et à ses blessures, sans un mate-

lot courageux, qui bravant l'artillerie du fort, vint d'Oczakow à son secours, et le sauva dans sa chaloupe.

Cet excellent officier, que le général d'Arçon, le plus grand ingénieur de l'Europe, honoroit d'une estime particulière, a péri dans les cachots de Perpignan, victime respectable de la plus affreuse des tyrannies. En passant dernièrement dans cette ville pour aller en Espagne, j'ai cherché son tombeau pour y jeter une fleur et y repandre une larme. On se souvenoit de sa résignation et de sa douceur; on citoit les consolations qu'il donnoit en mourant, au jeune compagnon de son infortune, qui l'avoit suivi dans sa prison; mais personne ne put m'indiquer l'endroit où reposoit sa cendre.

L'île de Bérézen, située à l'embouchure du Niéper, dans le golfe et vis-à-vis la rivière du même nom, a quatre ou cinq cents toises de longueur sur cent vingt de largeur moyenne. Les

turcs, qui l'occupent depuis peu de tems, y ont envoyé cette année un pacha pour y commander. Bordée dans tout son pourtour d'un escarpement de couches de terre et de rochers à pic, elle peut être regardée comme un fort construit par la nature. On y a fait cependant un mauvais retranchement, des magasins et des logemens pour les troupes. Entre cette île et le cap Adgi-Hassan il y a une bonne rade très-propre à recevoir les frégates destinées à intercepter les convois russes qui sortiroient du fleuve en tems de guerre.

Depuis Oczakow jusqu'au confluent du Bog, la rive droite du Niéper est élevée et acore; il y a dans cette partie deux ou trois villages tartares qui paroissent bien peuplés. L'on voit aussi quelques maisons sur sa rive gauche basse et sabloneuse. L'embouchure du Bog, située à environ trois lieues au-dessus de cette place, a plus de douze cents toises de largeur. Cette rivière,

dont la rive droite est beaucoup plus élevée et escarpée que la gauche, descend de la Pologne, forme les limites des possessions turques, et seroit aisée à défendre.

Les environs d'Oczakow, quoique le terrain y paroisse très-bon, sont généralement incultes, à la réserve de quelques jardins près de la ville. Les villages voisins, et en très-petit nombre, offrent aussi un peu de culture dans leurs alentours. Sur ce sol, fort plat et coupé seulement de quelques ravines formées par les pluies qui s'écoulent à la mer ou dans le Niéper, l'on ne voit aucun arbre, mais les herbes y croissent d'une hauteur prodigieuse.

La rivière de Bérézen, située vis-à-vis l'île de ce nom et peu éloignée d'Oczakow, ne doit pas avoir un long cours, non plus que les autres rivières ou ruisseaux qui, comme elle, aboutissent à la mer par des lacs entre le Niester et le Niéper. Elles pourroient

cependant fournir des positions intéressantes à défendre en tems de guerre.

Les deux ports d'Oczakow, l'un dans le Niéper vis-à-vis de la place, l'autre dans le golfe de Bérézen, attirent par les avantages du commerce, beaucoup de bâtimens qui y chargent des grains, des laines et des pelleteries. La plus grande partie de ces marchandises arrive de la Pologne, par convois de cent et deux cents charriots à-la-fois, attelés de bœufs, qui partent ordinairement de Balta sur les confins de ce royaume.

Plusieurs petits bâtimens turcs remontent le Niéper jusqu'à Cherson, situé sur sa rive droite à environ huit ou neuf lieues au-dessus de son embouchure. Dans cette nouvelle place de guerre appartenante à la Russie (et où l'air est, dit-on, très-mal sain), on construit des vaisseaux de ligne que l'on descend sans mâture avec des chameaux (espèce de bateaux destinés à cet effet) jusqu'à Gloubou, un peu au-

dessus du confluent du Bog, d'où on les conduit à Aktiar en Crimée. Pendant notre séjour à Oczakow, on a placé des bouées dans le chenal du fleuve, près de Kilbourn, pour y faire passer un vaisseau qu'on disoit être de 60 canons.

La rade de Kodjabey, située entre l'embouchure du Niéper et celle du Niester, à-peu-près à distance égale l'une de l'autre, paroît sûre et peut recevoir les vaisseaux de ligne. Une tour avec fanal en indique l'entrée aux bâtimens; mais il seroit essentiel de la mieux protéger. Le très-petit château actuel, avec sa garnison de vingt ou vingt-cinq hommes, ne pourroit être d'aucun effet pour sa défense.

Les tartares ont formé auprès de ce château deux villages considérables, l'un plus ancien, l'autre nouvellement construit par ceux qui, se trouvant sur des terrains cédés à la Russie, ont mieux aimé les abandonner que de rester sou-

mis à cette puissance. Ils ne font point usage du pain; le millet préparé de diverses manières est leur aliment ordinaire. Le lait de jument aigre leur sert de boisson. Quoiqu'on trouve dans ce pays quelques mauvaises barraques de clayonage enduit de mortier, et couvertes de paille, les habitans n'ont le plus souvent que des tentes couvertes de feutre, demeures faciles à transporter d'un endroit à l'autre. Le froment et les autres grains, produits de leur culture, ainsi que le beurre, les cuirs et les laines de leurs nombreux troupeaux, se chargent dans cette rade pour Constantinople.

La côte entre le Niéper et le Niester, généralement escarpée sur cinquante à soixante pieds de hauteur, excepté dans les endroits ouverts par de petits vallons et ruisseaux qui débouchent à la mer, ne fournit que quelques anses peu favorables à un débarquement. Toute cette partie dénuée d'arbres, où l'on ne

découvre de culture qu'auprès des habitations, offre un terrain uni, très-plat, surmonté seulement par quelques monticules, indices d'anciens tombeaux semblables à ceux de la plaine de Troie.

Le Niester, qui prend sa source dans la Pologne, coule à Choczim, à Bender et se jette dans la mer Noire à trois lieues au-dessous d'Akirman situé sur sa rive droite, est barré à son embouchure par un banc de sable qui ne laisse que deux issues à ses eaux. Celle de la droite se nomme *passe de Constantinople*, l'autre, *passe d'Oczakow;* la première a cent quarante ou cent cinquante toises, et la seconde quatre-vingts seulement de largeur. Celle de ce fleuve est de plus de deux lieues au-dessus de ce banc, où il entre et se confond dans le lac Ovidovo (1), que les géographes en ont séparé sans raison.

(1) Le nom du lac Ovidovo a quelque rap-

Les bâtimens, ne pouvant remonter à Akirman, jettent l'ancre sur sept à huit pieds d'eau au-dessus de la première de ces bouches. Ils reçoivent dans ce mouillage, par de petites chaloupes ou bateaux, leurs chargemens consistant en grains, laines, beurre, cuirs, vins et bois qui descendent le fleuve. On mouille aussi en-dehors des deux passes, quoiqu'on y soit sans abri.

Près de celle de Constantinople, les turcs avoient fait, pendant la dernière guerre, un fort ou batterie en terre dont il ne reste plus que les ruines. C'est là que les bâtimens viennent faire leur eau dans une bonne fontaine revêtue en maçonnerie.

Depuis l'embouchure du Niester jus-

port avec celui de l'auteur des Elégies pontiques. Des moldaves instruits m'ont assuré que les habitans des environs de ce lac conservoient le souvenir d'un illustre exilé, qui pleuroit sans cesse sur ses bords.

qu'à Kara-Hirman, village situé au-delà du Danube, la côte basse, sabloneuse, favorable aux débarquemens ou du moins très-abordable, offre à la vue des arbres et quelques maisons de pêcheurs.

Le Danube, plus considérable par son volume et par son cours que les fleuves précédens, après avoir traversé différens pays de l'Allemagne et de la Turquie d'Europe, se jette dans la mer Noire par plusieurs bras ou bouches nommées *Bogas*.

Celui de Sunné (ou Sulina par les grecs modernes) le plus propre à la navigation et le plus fréquenté, écoule ses eaux avec une vîtesse de trois mille toises par heure, dans un lit d'environ cent toises de largeur sur vingt-cinq pieds de profondeur. Au milieu des deux digues pratiquées sur ses rives et prolongées dans la mer, celle de la gauche beaucoup plus longue, et le fanal placé jadis à son extrémité, ne

présentent aujourd'hui que des débris, écueils très-dangereux pour l'entrée de ce bras. La mer, qui ronge la côte dans cette partie, n'a pas épargné le petit fort ou batterie faite la guerre dernière, dont on n'aperçoit que quelques vestiges. Le fanal de la rive droite subsiste encore; mais les ruines des ouvrages qui les couvroient annoncent sa chute prochaine. Sunné ne contient qu'une vingtaine de maisons, dont le rez-de-chaussée, élevé de trois pieds au plus sur les eaux du fleuve, n'en est cependant jamais inondé; l'on y voit aussi une mosquée et des bains construits sur les ruines de quelqu'ancien édifice. Tous ces bâtimens sont assis sur une laisse de sable de cinq à six toises de largeur, au-delà de laquelle l'on trouve des marais occasionnés par les accrues du fleuve. De ses différentes bouches, celle-ci est la seule, d'après ce qu'on nous a assuré, qui puisse recevoir des navires. Il est vrai qu'on y

en trouve toujours un grand nombre, chargés de grains, de bois de la Valachie, et de plusieurs autres denrées.

Kara-Hirman, gros village situé sur le bord de la mer, à l'extrémité d'une branche ou contrefort du mont Hœmus qui borne le vallon du Danube, n'a pour toute fortification qu'un château carré, de trente à quarante toises de côté, avec une tour ronde sur chacun de ses angles. Depuis que les russes, dans la dernière guerre, en ont fait sauter les casernes et une partie de l'enceinte, l'on n'y a fait aucune réparation. Ils brûlèrent aussi un magasin placé à un cap ou pointe au sud, distant d'une grande lieue de Kara-Hirman. Cet édifice, qui n'a pas été reconstruit, étoit destiné à renfermer les grains transportés par terre en attendant leur embarquement, que des bas-fonds rendent impossible dans ce village. C'est encore aujourd'hui à ce cap que les bâtimens viennent charger cette

denrée fort abondante dans le pays.

En 1787, l'autorité du grand-seigneur étoit méconnue à Kara-Hirman et dans quelques autres lieux du voisinage. Un certain Déli Méhémet, résidant à Keustengé, étoit à la tête des rebelles. Ces révoltes partielles, mais fréquentes dans l'Empire ottoman, sont presque toujours occasionnées par les vexations des pachas peu soumis eux-mêmes aux ordres de la Porte.

Toute la côte depuis la mer Morte jusqu'à Kara-Hirman est si basse, si difficile à reconnoître, les bas-fonds s'y étendent tant au large, que la navigation dans cette partie seroit très-dangereuse pour les vaisseaux de force qui y toucheroient avant de l'avoir aperçue.

CHAPITRE V.

De la Côte de Bulgarie et de Romélie.

Le mont Hœmus, dont le sommet est dirigé de l'ouest à l'est, vient se terminer à la mer Noire, au cap Éminé entre Varna et Bourgas, en étendant ses branches et contreforts, d'un côté sur le vallon du Danube jusqu'à Kara-Hirman, et de l'autre dans la Romélie, le long de ses côtes jusqu'au canal ou Bosphore. Ces hauteurs offrent, dans des anses formées par les vallons, des ruisseaux qui en descendent, plusieurs ports, rades ou mouillages, sur cette côte généralement acore, très-élevée et facile à reconnoître par les navigateurs.

Depuis Kara-Hirman jusqu'à Varna, principale échelle de cette partie, il

n'y a que Keustengé, Maukalia, Cavarna et Balchik, où les bâtimens aillent prendre quelques denrées. Cependant ils chargent dans d'autres anses désertes, des bois dont ces montagnes sont couvertes, et des grains apportés de l'intérieur du pays.

Varna, grande ville sur le bord de la mer, à l'embouchure d'une rivière formant un grand lac et des marais dans son vallon, avoit été entourée, l'avant-dernière guerre, dans la partie qui regarde la campagne, d'un simple retranchement en terre et sans flancs. Du côté de la mer et de la rivière qui environnent à-peu-près la moitié de son pourtour, les haies des jardins, les maisons, des palissades et quelques petites parties de retranchemens lui servoient d'enceinte. Cette ville, la seule qui ait résisté aux efforts des russes, renferme un château antique avec des tours. L'on a travaillé dès-lors à réparer la mauvaise ligne qui

la couvre, en suivant le même tracé, mais en donnant plus de largeur au fossé et d'épaisseur au parapet.

La rade de Varna, qui paroît sûre et propre à contenir une escadre, est bornée d'un côté par la pointe de Galata, et de l'autre par celle de Soganlik. Il y arrive sans cesse un grand nombre de bâtimens qui chargent pour Constantinople des grains, de la volaille, des œufs, du beurre et du fromage, ainsi que du vin pour Cherson.

Une population d'environ seize mille habitans turcs, grecs ou arméniens, et une grande partie des denrées nécessaires à la subsistance de la capitale, embarquées à Varna, rendent cette ville trop importante pour négliger les moyens de la mettre à l'abri des entreprises de l'ennemi. Il est donc essentiel de la mieux fortifier et de défendre la rade par des batteries placées sur les différentes hauteurs qui l'environnent.

Varna, dont les alentours sont en partie incultes, renferme douze mosquées, deux églises grecques et une tour ou clocher ordinaire, construit depuis environ vingt-cinq ans, dans lequel est placé un horloge avec sa cloche : c'est le seul endroit de Turquie où nous ayons encore entendu ce son. Les chemins pour y arriver, mauvais et difficiles, traversent plusieurs rameaux ou contreforts du mont Hœmus, que les turcs nomment *le Balkan*.

Le golfe de Bourgas, dont le milieu est situé par 42° 22′ de latitude septentrionale, contient dans une étendue d'environ quatre lieues et demie de largeur sur cinq de profondeur, plusieurs rades praticables pour les plus gros vaisseaux. On y trouve celles de Mesembrie, Ahiolou, Bourgas, Tchingané, Sizéboly et l'ancien port de Foros où il n'existe plus de ville.

C'est à Bourgas, principale échelle de ce golfe et l'entrepôt d'un grand

commerce de *transit* tant pour Constantinople que pour les différens ports de la mer Noire, qu'on charge des abas ou étoffes de laine, des fers de Summakof, des grains, des laines, du beurre, du fromage et du vin.

Ahiolou, environné de marais salans dont le revenu appartient au grand-seigneur, ne fournit que du sel de médiocre qualité.

Mesembrie, que les turcs nomment *Messouri*, ville ancienne située sur une presqu'île environnée de rochers, où l'on n'aboutit que par un isthme fort bas, étroit et surmonté par les vagues dans les tempêtes, offre encore quelques restes d'une enceinte en maçonnerie que la mer détruit successivement. Elle fournit beaucoup de vin et quelques petits navires que l'on y construit entièrement en bois de chêne.

Tchingané, nouveau village turc où l'on charge beaucoup de bois à brûler et pour la construction des

maisons, présente une rade assez bien couverte contre les vents, mais dangereuse par la mauvaise qualité de son fond et par des vers qui s'attachent aux vaisseaux.

Sizéboly, situé sur une presqu'île, et dont l'enceinte en maçonnerie a été ruinée, possède la meilleure rade de tout le golfe, et où les vaisseaux de guerre peuvent mouiller. Dans ce port, habité par des grecs seulement, on charge beaucoup de bois et de vin.

Quelques batteries faites pendant la dernière guerre à Bourgas, Ahiolou et Mesembrie pour défendre leurs rades, qui d'ailleurs n'en étoient point protégées, sont maintenant détruites. Toute la côte, depuis le lac et rivière de Bourgas jusqu'au-delà de Mesembrie, quoique acore en grande partie, offre plusieurs anses ou plages sabloneuses favorables aux descentes. Le terrain au-dessus forme une petite plaine d'environ deux lieues de largeur,

entrecoupée de lacs, ruisseaux et ravins qui en faciliteroient la défense. Depuis la rivière de Foros jusqu'à Sizéboly, les montagnes vont se terminer à la mer par des escarpemens de rochers qui ne laissent entr'eux que quelques anses sabloneuses, mais où les bâtimens peuvent mouiller. Il seroit aisé de défendre le golfe avec des batteries mieux disposées que celles qu'on y a faites, et d'en bien protéger les rades, comme cela est indispensable, pour offrir un asyle assuré aux vaisseaux qui iront s'y réfugier en tems de guerre.

Depuis Sizéboly jusqu'au Bosphore, l'on trouve quelques autres ports ou rades que nous n'avons point reconnus ; mais la côte, toujours de même nature, donne des facilités pour s'opposer aux entreprises de l'ennemi. Nous ferons aussi observer que, dans le cas où il auroit effectué sa descente sur quelque point, on pour-

roit aisément l'empêcher de pénétrer dans le pays, en occupant les excellentes positions que les hauteurs en arrière de la côte fournissent. Ces hauteurs ou montagnes, contreforts de l'Hœmus, sont généralement garnies de bois, par conséquent aisées à retrancher et difficiles à gravir. Au reste, c'est la partie la plus essentielle à garder et à fortifier, tant pour faciliter les approvisionnemens de Constantinople, que pour prévenir toutes les tentatives de l'ennemi sur cette capitale.

CHAPITRE VI.

De la Côte d'Anatolie.

La côte d'Anatolie commence vers l'embouchure de la rivière de Kizyl-Ermak et se termine au Bosphore. Elle est, comme celle de Romélie, très-acore, élevée et hérissée de rochers, ayant en arrière des montagnes fort hautes, couvertes de bois, dont les rameaux et contreforts s'étendent jusqu'à la mer. On y trouve aussi plusieurs anses sabloneuses, où quelques ruisseaux d'un cours peu considérable, qui viennent y dégorger leurs eaux, et forment par leurs vallons des ports, des rades et des mouillages : tels sont ceux de Sinope et d'Amasséra.

Sinope, situé sur un isthme étroit et fort bas, est couvert au nord-est par

une presqu'île d'à-peu-près une lieue de longueur, très-élevée et entourée de rochers dans tout son pourtour. Une muraille antique, avec des tours sur lesquelles on a placé quelques petites pièces de canon, mais ruinée sur-tout du côté de la mer qui la dégrade sans cesse, forme l'enceinte de cette ville, habitée seulement par des turcs. Les grecs occupent un faubourg d'environ trois cents maisons, qu'ils abandonnent peu à peu depuis quelque tems, pour se mettre à l'abri des vexations. Sur le même isthme et du côté du continent, il y a un château attenant à la ville, dont les murs sont en très-mauvais état.

Le port de Sinope, de cent soixante toises de longueur sur quatre-vingts dans sa plus grande largeur, est renfermé par un môle ruiné qu'on se propose de rétablir. La Porte a donné des ordres pour le curement de ce port, qui n'a que douze pieds d'eau dans

l'endroit le plus profond. Il y en avoit aussi un autre très-petit près du château ; mais il est presqu'entièrement comblé. La rade vaste et d'un très-bon fond, peut recevoir les plus gros vaisseaux.

Quoique Sinope manque de chantiers de construction et de magasins nécessaires à cet objet, on y construit cependant de tems à autre quelques vaisseaux de guerre. L'emplacement destiné à leurs calles, est fort serré et peut à peine en contenir deux à-la-fois. On y construit aussi, en petit nombre, des bâtimens marchands. Le goudron, le chanvre pour les cordages, et les bois qu'on trouve dans les lieux voisins de cette ville, y rendroient ces établissemens très-utiles ; mais il faudroit faire des chemins plus commodes pour le transport de ces bois, qu'il seroit bon sur-tout de couper deux ou trois ans d'avance pour ne pas les

employer verds, comme cela se pratique ordinairement en Turquie.

On bâtit actuellement, sur la hauteur de la presqu'île de Sinope, un fort triangulaire et en maçonnerie, de cinquante toises de côté, absolument inutile. Il suffisoit d'y établir des batteries aux endroits convenables pour protéger la rade; il auroit été plus essentiel de fortifier la partie de l'isthme du côté du continent, pour la mettre du moins à l'abri d'être emportée de vive force.

Le peu de vestiges qui reste des anciens édifices annonce encore, malgré les efforts destructeurs du tems, l'antiquité de Sinope. Les matériaux les plus riches, comme le verd antique, les débris les plus ornés, tels que des fûts de colonne, des entablemens, etc. etc. ont été employés au hasard et confondus avec la pierre brute dans la construction et la réparation des murs de cette ville, dont le terrain des environs est maigre, pierreux et peu cul-

tivé. Les bâtimens chargent dans ce port des bois, des fruits, et quelques toiles.

Amasséra, situé à l'ouest de Sinope, sur une presqu'île, est entouré d'une muraille antique avec des tours qui tombent en ruines. L'isthme, fort bas qui le joint au continent, sépare ses deux ports, propres seulement à recevoir de petits navires. La rade à l'est de la presqu'île, praticable pour toute sorte de vaisseaux, se trouve malheureusement trop ouverte aux vents les plus à craindre dans la mer Noire. Un pont, sous lequel les bâtimens ne peuvent plus passer depuis long-tems pour aller d'un port à l'autre, à cause de l'encombrement de son canal par les galets, communique les deux parties de la ville, dont celle qu'on nomme *l'Ile* est une hauteur considérable, entourée de rochers, où l'on ne voit plus qu'un très-petit nombre de maisons.

Cette échelle, qui d'ailleurs ne pour-

roit être d'aucune utilité à l'ennemi, n'est pas assez intéressante pour exiger de grandes fortifications : il suffit seulement, et cela est très-facile, de protéger ses ports et sa rade par des batteries ; ce moyen de défense procurera une retraite aux bateaux caboteurs poursuivis par des corsaires.

De toutes les villes que nous avons parcourues sur les côtes de la mer Noire, Amasséra est celle où l'on trouve plus de vestiges d'anciens monumens. Les débris des quais ou môles de ses deux ports, d'un aqueduc couvrant un ruisseau mentionné dans une lettre de Pline à Trajan, des fûts, des bases, des chapiteaux de colonnes, des entablemens et des piédestaux en marbre blanc avec des inscriptions grecques et latines, plusieurs voûtes très-bien conservées, de même qu'une bonne partie de la façade d'un majestueux édifice, et un grand nombre de tombeaux couverts de pierres énormes, sont au-

jourd'hui les restes de sa splendeur, attestée encore par d'autres antiquités répandues dans les alentours. Sur l'une des montagnes voisines, on voit quelques traces d'une voie romaine dirigée vers Bartin; le roc dans lequel elle a été taillée, montre, à une distance de la ville d'environ une heure et demie de chemin, une colonne toscane portant une aigle, et à côté une niche habitée par les restes mutilés d'une statue de femme. Ces deux ouvrages, dont les inscriptions latines sont à moitié effacées, ont été sculptés dans la masse même du rocher auquel ils sont adhérens. Enfin les deux temples placés sur les hauteurs à droite et à gauche du port de l'ouest, et ornés de colonnes corinthiennes en marbre blanc, devoient offrir aux vaisseaux qui y arrivoient un magnifique point de vue.

La côte d'Anatolie peu habitée et encore moins cultivée, éprouve une

diminution sensible dans sa population. Sinope, Amasséra et les villages voisins présentent plusieurs maisons en ruines ou abandonnées. La plus grande partie du terrain étant en bois, on en exporte beaucoup pour le chauffage de Constantinople ; on en construit aussi quelques bâtimens marchands sur les bords de cette côte, où il se fait des chargemens en fruits de diverses espèces.

CHAPITRE VII.

Observations générales sur la mer Noire.

La mer Noire a l'avantage de n'avoir aucun écueil et d'offrir plusieurs ports, rades ou mouillages sur toutes ses côtes; cependant, chaque année, on y voit des naufrages fréquens causés par l'ignorance et l'inexpérience des marins turcs qui naviguent sans cartes, sans principes et pour ainsi dire au hasard. L'on ne doit attendre d'eux aucunes observations sur la vraie position des lieux, sur les courans, ni même sur la reconnoissance des côtes et de leurs fonds. Ils n'ont rien décrit à cet égard; et ils ne s'instruisent guère par la pratique. D'ailleurs leurs vaisseaux sont très-mal construits, mal gréés et encore plus mal manœuvrés.

Les cinq fleuves principaux qui y versent leurs eaux, doivent nécessairement y produire des courans dont il seroit avantageux de connoître la force et la direction. Ces mêmes fleuves y apportent une quantité prodigieuse de sables, qui se répandent dans toutes les anses ou vallons des côtes les plus éloignées de leurs embouchures, où les vents les élèvent quelquefois en forme de dunes. Nous avons remarqué que la côte de la mer Noire est généralement acore et formée de couches de rocher assez souvent incliné et entremêlé de couches d'argile ou de graviers, couvertes en-dessus par un bon terrain noir, quelquefois pierreux mais très-propre à la culture. Point de sable nulle part qu'aux embouchures des fleuves ; les rives mêmes du Niéper et du Niester, sur le bord de la mer, sont composées de terres fortes qui se soutiennent à pic ; d'où l'on peut conclure que les sables qu'ils charrient, viennent

de plus loin, et que ceux qu'on voit dans les anses y sont portés par la force de leurs courans. Nous avons observé encore que les terres acores étant rongées sans cesse par la violence des vagues, des vents et des courans, la figure de la côte change, ce qui fait changer aussi les remblais des sables. La destruction d'un cap suffit quelquefois pour remblayer une anse qui formoit auparavant une rade sûre ou un bon mouillage.

Le commerce de la mer Noire pourroit être plus avantageux à la Turquie elle-même et aux nations européennes, s'il étoit fait par des marins plus habiles et des négocians plus intelligens ; mais la lenteur de la navigation rend excessifs les frais du transport des denrées, et la mal-adresse des négocians dépourvus de grands magasins de marchandises, en augmente encore le prix par les délais du départ des vaisseaux. C'est en partie pour cette raison que

les turcs préfèrent les petits bâtimens aux grands, pour le cabotage de cette mer ; ils les chargent indifféremment de tous les effets qui se présentent, sans aucun égard à leur arrimage. D'ailleurs l'on ne fait aucun ouvrage public pour l'avantage du commerce. Le mauvais état des chemins qui aboutissent aux différentes villes maritimes, le manque de quais ou cales commodes pour l'embarquement et le débarquement des denrées, occasionnent toujours des frais et des retards préjudiciables.

Les principales marchandises à exporter de ce pays, sont les grains (qui sont réservés ordinairement pour Constantinople), les laines, les bois, goudrons, chanvres, cire, miel, cuirs, coton et cuivre. L'on pourroit y porter des draps, du café, du sucre, des galons et dentelles d'or et d'argent; mais il faudroit pour cet effet établir, dans les différentes échelles, des fac-

teurs protégés par le Gouvernement turc, de manière à les soustraire aux vexations des pachas et autres puissances subalternes. Il seroit aussi très-avantageux de porter du vin et quelques autres articles de France pour la Russie. Ce commerce seroit peut-être le plus lucratif, malgré les douanes exorbitantes et presque arbitraires qui y sont établies.

Quant à la partie militaire, les turcs ont deux moyens de protéger le commerce de la mer Noire, et d'assurer ainsi la subsistance de la capitale ; l'un, en y portant une marine supérieure à celle des russes, commandée par un chef habile et expérimenté ; l'autre, en se rendant maîtres, dès les premiers momens d'une rupture, du Bosphore Cimmérien ou détroit de Zabache, par la prise de Taman et de la partie de la Crimée qui en est voisine, et en s'emparant en même tems de Kilbourn, pour fermer l'embouchure du Niéper

aux vaisseaux ennemis. La côte des abazes, bien disposée d'avance, fournira tous les moyens nécessaires pour la première de ces expéditions ; il en sera de même d'Oczakow, qui bien approvisionné en troupes, munitions et bâtimens nécessaires, donnera la facilité de se porter rapidement sur Kilbourn et de le prendre avant que les russes aient eu le tems de le secourir.

CHAPITRE VIII.

Sur les moyens de défendre Constantinople d'une invasion du côté du canal de la mer Noire.

L'entrée du Bosphore ou canal de la mer Noire est défendue par deux anciens châteaux trop éloignés pour croiser leurs feux avec avantage, et trop foibles pour résister à l'artillerie des vaisseaux de guerre, toujours nombreuse; ou même à une attaque de vive force qu'on pourroit faire par terre, en débarquant quelques troupes dans les cales ou calanques voisines.

Les deux nouveaux châteaux construits en 1773 sur de mauvais plans, ne valent pas mieux, quoique plus rapprochés, et peuvent être également emportés par leur gorge qui est sans défense.

Les batteries nouvelles des deux cavacs construites en maçonnerie, de même que celles des châteaux précédens, et dont les embrâsures sont situées à quatre ou cinq pieds seulement au-dessus du niveau des eaux du canal, deviendroient impraticables par les feux supérieurs d'artillerie et de mousquéterie des vaisseaux de guerre. Il en seroit de même des batteries volantes placées sous des hangards, en quelques parties des quais de ce canal; le péril évident qu'il y auroit à se servir de ces pièces, les rendroit de nul effet et prouve leur inutilité. De plus toute cette artillerie est si défectueuse, qu'il ne seroit pas possible de compter ni sur la justesse du tir, ni sur la promptitude du feu si nécessaire en pareille occasion.

D'après cet exposé, il paroît probable qu'un ennemi supérieur en forces maritimes, qui tenteroit d'entrer dans ce canal, y réussiroit infailliblement;

mais si ces châteaux et batteries dont on vient de faire voir les défauts, l'empêchoient de hasarder une pareille entreprise, malgré l'apparence du succès, il lui seroit aisé de s'en débarrasser, en débarquant tant sur la côte voisine d'Europe que sur celle d'Asie, un petit corps de troupes qui les emporteroit d'emblée par leur gorge où il n'y a point de flancs, et où par conséquent l'escalade seroit facile. Cette manœuvre n'exige qu'une simple connoissance du local que l'ennemi naturel de l'Empire ottoman pourroit se procurer aisément.

Il y a plusieurs points de débarquement très à portée des anciens châteaux d'Europe et d'Asie, où dans une seule nuit on pourroit mettre à terre les troupes nécessaires pour les forcer, tandis que l'artillerie des vaisseaux feroit une diversion utile du côté de la mer. Ces points sont, du côté d'Europe, plusieurs cales ou calan-

ques, depuis le fanal jusqu'à Eski-fanary, sur environ quatre mille toises de longueur de côtes, qui servent ordinairement de retraite aux saïques du pays, et où les chaloupes de débarquement pourroient aborder. Du côté d'Asie, il y a également, à environ deux cents toises du château, une anse spacieuse et sabloneuse formée par un beau vallon, où coule un ruisseau qui a son embouchure à la mer dans cet endroit. Malgré la proximité du château, qui n'a aucuns feux dirigés sur cette partie et qui ne peut d'ailleurs rien découvrir dans cette anse, ce point seroit très-favorable à un débarquement. Indépendamment de cette anse, il y a encore, à sept ou huit cents toises plus loin, le golfe de Riva, divisé en deux parties par une presqu'île. Le mauvais château situé dans le fond du golfe au-delà de cette presqu'île, ne pourroit empêcher d'y mettre à terre les troupes nécessaires pour l'emporter en

même tems que celui du fanal d'Asie. Il faut observer que les vaisseaux de guerre qui doivent protéger le débarquement, peuvent mouiller partout très-près de la côte et sur un bon fond. Ainsi, il y a apparence que tous ces châteaux et ces batteries seroient emportés successivement dans une seule nuit, en prenant les précautions nécessaires, ce qui entraîneroit vraisemblablement la prise ou tout au moins la ruine de Constantinople.

Dans le cas où l'ennemi, ignorant la foiblesse et l'état actuel des défenses du canal, renonceroit au projet de forcer ce passage, il est probable que pour éviter des marches longues et pénibles dans des pays stériles ou déserts, il tenteroit une descente sur les côtes de la mer Noire les plus à portée de cette grande ville ; qu'il y choisiroit un point facile à retrancher, et où il pourroit transporter et rassembler les

troupes et munitions nécessaires pour faire la conquête de la Turquie d'Europe.

Depuis le fanal et château d'Europe jusqu'à Eski-fanary, la côte bordée de rochers escarpés et de hauteurs difficiles à gravir, ne présente, comme on l'a déja dit, que quelques calanques étroites formées par des vallons et des ruisseaux qui se jettent dans la mer, suffisantes à la vérité pour débarquer les troupes nécessaires à un coup de main, mais pas assez spacieuses pour une descente générale. Il n'en est pas de même de la côte comprise entre Eski-fanary et le cap Noir, où l'on peut descendre aisément presque par-tout. Les villages de Domous-déré et de Yenikeu, situés à environ demi-lieue des points principaux de descente, fournissent des positions aisées à retrancher, et d'où l'ennemi pourroit se porter en une seule marche devant Constantinople. Une pareille entre-

prise suppose cependant des intelligences et même des secours de la part des habitans du pays qui ont le même culte et la même religion que l'ennemi ; ce qui seroit absolument nécessaire pour oser se présenter avec une armée peu nombreuse, et sortant de ses vaisseaux, devant une ville immense bien peuplée, à laquelle le désespoir tiendroit lieu de courage et de valeur.

L'on observera aussi que la nécessité d'approvisionner cette armée dans un pays presqu'inculte jusqu'aux portes même de Constantinople, et la difficulté de débarquer ses munitions dans des gros tems, sur une plage où l'on ne trouve aucun port, pourroient l'engager à faire sa descente plus loin de cette ville, et à s'emparer des ports d'Eincada ou de Zinguené-Skélessy, pour y rassembler successivement des forces plus nombreuses ainsi que leurs subsistances ; ce qui lui donneroit le tems et les moyens de battre et de dé-

truire en détail les troupes ottomanes, avant que d'arriver à cette capitale, où leur fuite porteroit le désordre, la terreur et l'épouvante.

L'on peut conclure de ce qu'on vient de dire, que dans l'état actuel, l'ennemi peut choisir un des trois moyens détaillés ci-dessus, qui sont, 1.° de forcer le passage du canal avec une armée navale supérieure, pour se porter devant Constantinople, qu'il ruineroit aisément, ce qui paroît très-possible, s'il est bien instruit des défauts et de la foiblesse des châteaux et batteries destinées à défendre ce passage; 2.° de faire une descente entre Eski-fanary et le cap Noir, pour se porter ensuite rapidement et d'une seule marche aux portes de cette ville, entreprise hardie qui pourroit réussir si elle étoit secondée par les habitans de même religion, comme il y a peut-être lieu de le croire; 3.° enfin de descendre et de s'emparer d'un des ports

non fortifiés de la côte de la mer Noire entre le Bosphore et le mont Hœmus, ou même le Danube, d'où il pourroit faire successivement la conquête de toute la Turquie d'Europe, ayant toujours des communications libres pour ses approvisionnemens, ou pour faire sa retraite en cas d'échec. Ce dernier moyen paroît le plus sage et le moins sujet aux vicissitudes du sort, qu'on ne peut souvent ni prévoir, ni prévenir. Au reste, l'on sent bien que ces trois moyens d'attaque supposent des forces maritimes prépondérantes, et des approvisionnemens préparés long-tems d'avance. On va détailler maintenant les précautions défensives à prendre pour s'opposer avec succès à ces moyens d'offensive.

La défense du Bosphore ou canal de la mer Noire est très-facile ; la nature en a fait les premiers frais, en ne lui donnant que sept à huit cents toises de largeur, en le bordant de

hauteurs élevées de 30, 40, 50, 100 et jusqu'à 150 pieds, qui fournissent des emplacemens favorables à l'artillerie, et en lui procurant de bons mouillages où l'on pût disposer des batteries flottantes de manière à resserrer encore cette ouverture, et à lutter avec succès par leurs feux contre ceux d'une armée navale ennemie, à laquelle le local ne permet pas de s'étendre, ni de tirer avantage du nombre de ses vaisseaux. Mais il faut avouer que l'art a bien mal secondé la nature, malgré les dépenses considérables qu'on y a fait. De petits châteaux en maçonnerie dont les éclats seroient nuisibles à leurs défenseurs, dominés de toutes parts et susceptibles d'être enlevés d'un coup de main, ne sauroient opposer une grande résistance, ni empêcher le passage du canal; des batteries en terre et à barbette pour la facilité du tir à droite et à gauche, placées en différens endroits sur des

hauteurs naturellement disposées pour cet usage et solidement retranchées à leur gorge, renfermant les approvisionnemens nécessaires à leurs défenseurs, auroient été plus utiles et moins dispendieuses. Leurs feux successifs et plongeans, ne pouvant être atteints par l'artillerie des vaisseaux, les arrêteroient certainement dans leur course, soit en détruisant leurs agrets, soit en les brûlant ou les coulant bas ; il n'y a point de mortiers dans les châteaux et batteries actuellement existant ; l'on sait cependant combien les bombes sont à craindre pour les vaisseaux, et l'on ne peut douter qu'en tombant de batteries aussi élevées, elles n'y fissent un furieux ravage.

Les prames ou batteries flottantes d'un fort échantillon, mouillées au besoin dans les endroits convenables, seroient très-propres à seconder le feu des batteries hautes, à resserrer la largeur du canal, et vaudroient infini-

ment mieux que ces batteries basses en maçonnerie où les canonniers seroient écrasés par les éclats, et que celles appellées *volantes* où ils ne sont point à couvert.

Il y a apparence qu'avec une pareille disposition, on obligeroit l'ennemi à renoncer à cette entreprise, ou du moins à s'emparer auparavant de toutes ces batteries; ce qui demanderoit du tems, et une diversion de forces qui lui seroit nuisible, sur-tout si, comme on le croit nécessaire, on construisoit à l'entrée du canal une petite place de chaque côté capable de contenir environ deux mille hommes, et les magasins nécessaires aux approvisionnemens des batteries retranchées du canal et des côtes voisines. Il y a, tant du côté d'Asie que de celui d'Europe, des emplacemens favorables à leur situation, et tels qu'elles seront inattaquables aux trois quarts de leur pourtour; ce qui diminuera la dépense de

leur construction et les rendra susceptibles d'une meilleure défense. Ces plans sous lesquels on pourroit aisément pratiquer un camp retranché pour les troupes destinées à veiller à la défense des côtes voisines, seroient également très-avantageux pour appuyer la droite ou la gauche de la position que ces troupes pourroient prendre dans le cas où elles n'auroient pu empêcher la descente.

La défense de la côte d'Europe, depuis le Bosphore jusqu'au cap Noir, et même au-delà de ce cap dans le second cas d'offensive, est également facile. Il n'y a pas d'apparence, comme on l'a déja dit, que l'ennemi débarque en force dans les cales ou vallons qui se trouvent entre le fanal d'Europe et Eski-fanary; il est d'ailleurs très-aisé de s'y opposer, en faisant garder ces endroits, dans l'occasion seulement, par de petits détachemens retranchés sur les flancs de ces vallons vers leurs

extrémités, qui en empêcheront les approches par leur feu, et qui seront à portée de tomber en force sur les flancs de l'ennemi qui auroit débarqué malgré ce feu. Quant à la plage entre Eski-fanary et le cap Noir où l'on peut aisément faire une descente générale, il est nécessaire, 1.° d'établir deux fortins ou batteries retranchés sur ces deux caps, où ils seront très-bien placés; 2.° de choisir d'avance, et faire arranger les emplacemens que le terrain offre en grand nombre sur toute l'étendue de cette côte pour des batteries de flanc, composées de petites pièces de canon ambulantes, dont l'objet sera de tirer uniquement sur les chaloupes de débarquement; 3.° de placer deux corps de troupes composés d'infanterie et de cavalerie, l'un sur les hauteurs de Domous-déré qui bordent la côte, l'autre sur celles d'Yeni-keu, et de couvrir leur camp par quelques retranchemens; 4.° de

construire deux tours de signaux, l'une à la pointe d'Eski-fanary, et l'autre au cap Noir, dans les fortins ci-dessus proposés, pour signaler les bâtimens qui paroîtront, et avertir les troupes de se tenir sur leurs gardes. 5.° Au premier avis de l'apparition des vaisseaux, il faudra établir des postes le long de la côte, dans des endroits couverts, placer quelques pièces de canon dans les emplacemens disposés d'avance dont il est parlé ci-dessus, et faire de fréquentes patrouilles de cavalerie et d'infanterie, sur-tout pendant la nuit; 6.° placer aussi quelques grosses pièces de canon, et sur-tout des mortiers, sur les hauteurs les plus élevées, pour tirer de front sur les vaisseaux qui protégeroient le débarquement. 7.° Si, malgré toutes ces précautions, l'ennemi parvenoit à mettre quelques troupes à terre, il faudra les charger tout de suite, de front et de flanc, sans leur donner le tems de se reconnoître, et se mêler

le plus promptement possible avec elles pour éviter le feu des vaisseaux. 8.° Enfin, il sera essentiel d'établir des communications faciles et sûres entre les deux corps de troupes, afin qu'ils puissent se secourir mutuellement et se porter rapidement où le besoin l'exigera.

Au reste, toutes ces précautions ne demandent ni une grande dépense, ni un grand corps de troupes, parce que les points par où l'ennemi débarqué pourroit pénétrer, sont déterminés par le terrain, qui d'ailleurs ne lui permet pas de voir quelle est la quantité de troupes qui lui est opposée. De plus, la proximité où l'on est de Constantinople, donne aux ottomans la facilité d'y faire passer tels secours qu'ils jugeront à-propos, et d'établir même pour cet objet un camp considérable près de Belgrade, position centrale, aussi utile pour protéger la côte que pour couvrir la capitale, appuyée par sa

droite à une forêt qu'on peut rendre impénétrable, par sa gauche à des vallons ou ravins escarpés, et ayant derrière elle une infinité d'autres positions presqu'inattaquables, sur lesquelles cette armée peut faire sa retraite en cas d'échec.

L'on a déja observé que la difficulté qu'auroit l'ennemi, dans de gros tems, pour débarquer les munitions de guerre et de bouche nécessaires aux troupes descendues, pourroit faire échouer son projet. D'un autre côté, les deux petits forts d'Eski-fanary et du cap Noir, l'obligeront à des attaques en règle, et le tiendront long-tems éloigné de la capitale, ou bien il les bloquera pour assurer ses derrières et ses convois, ce qui diminuera d'autant son armée; tandis que celle de la Porte peut augmenter à chaque instant. Toutes ces raisons prouvent combien il est aisé de s'opposer à un pareil projet, et il en est d'autres qui démontrent la né-

cessité de tenir les troupes ottomanes sur la défensive, quelque nombreuses qu'elles puissent être. Ce n'est enfin que par le choix des positions excellentes dont la nature a favorisé leur terrain, et par de bons retranchemens placés à-propos et avec discernement pour en augmenter la force, que des troupes non disciplinées et non aguéries peuvent lutter avec avantage, et triompher même dans la suite de celles qui sont accoutumées à l'ordre et aux manœuvres.

Le troisième projet d'attaque de l'ennemi, de tenter une descente à portée d'un des ports de la mer Noire, de s'en emparer, de s'y retrancher et d'y rassembler les troupes et les approvisionnemens nécessaires, exige les mêmes moyens de défense qu'on vient d'indiquer sommairement pour la côte de Fanaraky au cap Noir, qui en fait partie. De petites places bien disposées à tous les ports, des batteries en quel-

ques endroits de la côte, de petits corps de troupes campés près des points les plus susceptibles de défense, qui puissent se communiquer et se secourir aisément, des signaux, de fréquentes patrouilles, des positions centrales bien choisies pour pouvoir se porter rapidement aux endroits attaqués, pour s'opposer aux progrès de l'ennemi, s'il étoit assez heureux pour faire sa descente malgré tous ces obstacles, et pour servir enfin de point de ralliement aux troupes battues et dispersées : tels sont les moyens dont on peut se servir pour cette défense : nous ne les indiquons ici que d'une manière générale, parce qu'il faut, pour les détailler, faire auparavant une reconnoissance exacte de la côte, de ses ports, du terrain qui les environne et de ses communications.

J'observerai, en finissant, que ces moyens de défense ont été fournis à la Porte ottomane, dans un temps

où elle n'avoit pas encore séparé ses intérêts de ceux de la France ; si je me permets de les publier aujourd'hui, c'est afin de montrer aux turcs la faute qu'ils ont faite en se déclarant contre un allié puissant qui veilloit avec tant de soin à la sureté de leur Empire.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans cet Ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. De la formation de la Propontide, page 1

CHAP. II. Voyage de l'embouchure du Bosphore de Thrace à celle de l'Hellespont, 4

CHAP. III. Voyage du cap Sigée à l'isthme d'Hexamilia, 10

CHAP. IV. Description de la presqu'île de Cyzique, 22

CHAP. V. Description de Brousse, 28

CHAP. VI. Voyage de Brousse à l'embouchure du Bosphore, par Nicée et Nicomédie, 33

SECONDE PARTIE.

CHAP. I.er Du Bosphore, 41

CHAP. II. Des dimensions du Bosphore, 43

CHAP. III. Des courants du Bosphore, 45

CHAP. IV. Du village de Fondoukli, page 50
CHAP. V. Du village de Bechik-Tash, 53
CHAP. VI. Du village de Kourou-Tchesmé, 55
CHAP. VII. Du village d'Arnaout-keu, 58
CHAP. VIII. Du village de Balta-Liman (*le port de la Hache*), ou l'ancien port des Femmes, 59
CHAP. IX. Du village de Boïouk-déré (*vallée profonde*) l'ancienne Bathykolpos, 61
CHAP. X. De la côte du Bosphore, depuis Boïouk-déré jusqu'aux Cyanées d'Europe, 65
CHAP. XI. De la rive asiatique du Bosphore, depuis les îles Cyanées jusqu'au Temple, 69
CHAP. XII. Du Temple de Jupiter Urius, 71
CHAP. XIII. De la montagne du Géant, 74
CHAP. XIV. Des rivages asiatiques du Bosphore, depuis Magiar-Bouroun jusqu'à Scutari, 76
CHAP. XV. De l'ancienne Chrysopolis (*Scutari*), 78
CHAP. XVI. De la ville de Chalcédoine (*Kadikeu*), 80

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. I.er Des régions ou quartiers de Constantinople, au tems des romains, 83
CHAP. II. Des portes anciennes et modernes de Constantinople, 89

CHAP. III. De la Porte Dorée, page 97
CHAP. IV. Des Murailles et des Tours de Constantinople, 102
CHAP. V. Des Citernes de Constantinople, et de l'Aqueduc de Valens (*Bosdoghan-Kemer*, 105
CHAP. VI. De Sainte-Sophie, 112
CHAP. VII. De l'Eglise des Saints-Apôtres, et de celle de Saint-Jean Studius, 118
CHAP. VIII. Du Phare de Byzance, et de l'Arsenal appelé *Mangana*, 122
CHAP. IX. De l'Hyppodrôme, 124
CHAP. X. Du Forum Augusteum; d'une des colonnes de Théodose; de celles de Justinien; du Palais impérial, et du Sénat, 131
CHAP. XI. Des Thermes d'Arcadius; de la statue et de la colonne de Théodora; du Palais de Constantin (*Tekyr-Seraï*), 135
CHAP. XII. Description particulière du port de Constantinople; des fleuves Cydaris et Barbyssès, ou des Eaux douces, 138
CHAP. XIII. De l'ancien port de Théodose (*Vlanga-Bostan*); du port de Julien (*Cadhirga-Limani*), et du quartier appelé *Condoscalé*, 144
CHAP. XIV. Du faubourg appelé *Sika*, aujourd'hui *Galata*; et de l'Hebdomon (Eioup), 148

CHAP. XV. De la Colonne Virginale ; de la Colonne de porphyre ; des Colonnes triomphales de Théodose et d'Arcadius ; de la Colonne de Marcian , page 152
CHAP. XVI. Siége de Constantinople par les turcs, sous Mahomet II , 161

QUATRIÈME PARTIE.

CHAP. I.er Explication de la Carte, 169
CHAP. II. Vue générale de Constantinople, 191
CHAP. III. De l'intérieur de Constantinople, 198
CHAP. IV. Du Sérail, 201
CHAP. V. Du collège des Itchoglans (*Galata-Seraï*) , 207
CHAP. VI. De l'Hôtel des Monnoies, (*Tarap-Hané*) , 211
CHAP. VII. De l'audience que le Grand-Seigneur accorde aux ambassadeurs étrangers, 215
CHAP. VIII. Du palais du Visir (*Visir-Seraï*) , 221
CHAP. IX. De l'Arsenal (*Tersana*) , 224
CHAP. X. De la Ménagerie (*Aslan-Hané*) , 228
CHAP. XI. Des Tavernes, des Cafés , et des boutiques d'opium (*Teriaki-Hané*) , 229
CHAP. XII. Des Bains, des Kans , des Bazars et des bézestins , 232

CHAP. XIII. Des Hôpitaux des fous (*Timar-Hané*) et de ceux des malades (*Tabi-Hané*), page 237
CHAP. XIV. Des Ecoles publiques (*Medressé*); des Ecoles particulières (*Mekteb*), et des Bibliothèques de Constantinople, 240
CHAP. XV. Du Château des Sept-Tours (*Iedi-Kouléler*), 244
CHAP. XVI. Des Cimetières, du Tombeau de Bonneval, et des Chapelles sépulcrales (*Turbé*), 251
CHAP. XVII. Des Eglises grecques, 257
CHAP. XVIII. Des Quartiers et Faubourgs de Constantinople, 266
CHAP. XIX. Des Mosquées, 279
CHAP. XX. Du Kiosk de Kiat-Hana, *ou* des Eaux douces, 320

CINQUIÈME PARTIE.

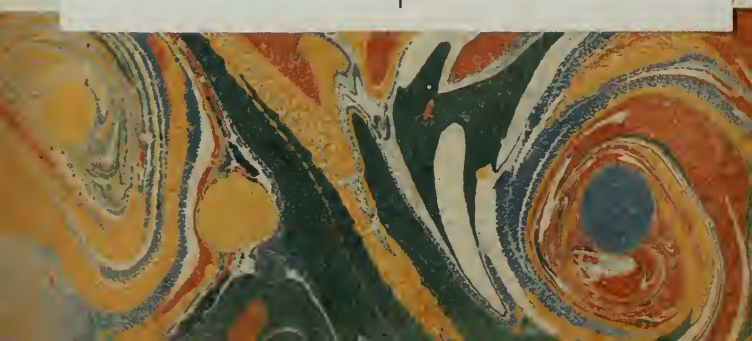
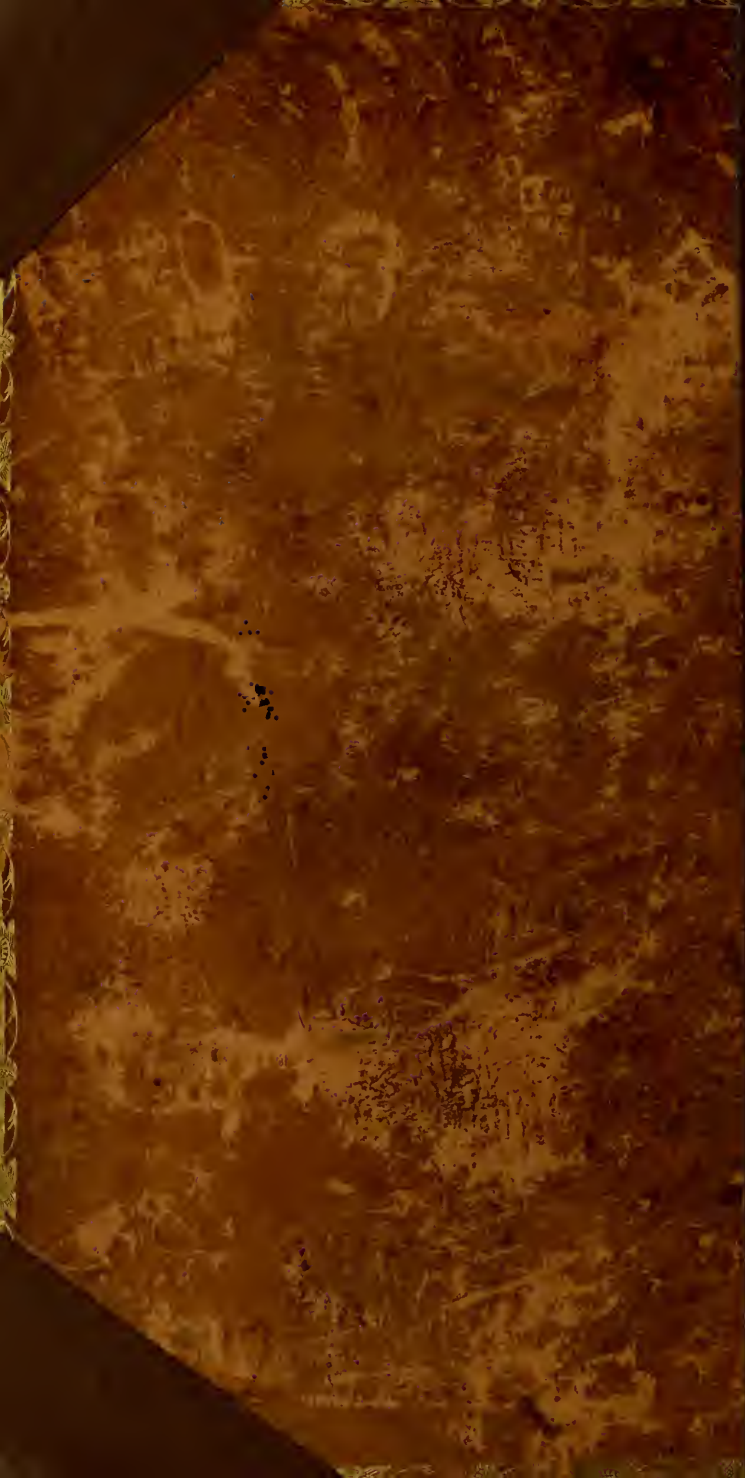
CHAP. I.er Dimensions de la mer Noire. Nom des principaux fleuves qui s'y jettent, 329
CHAP. II. De la Côte des Abazes, 332
CHAP. III. De la Côte de la Crimée, 343
CHAP. IV. De la Côte d'Oczakow, depuis la Crimée jusqu'au-delà du Danube, 348
CHAP. V. De la Côte de Bulgarie et de Romélie, 369

CHAP. VI. De la Côte d'Anatolie, page 377
CHAP VII. Observations générales sur la mer Noire, 385
CHAP. VIII. Sur les moyens de défendre Constantinople d'une invasion du côté du canal de la mer Noire, 391

Fin de la Table.

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
305 De Neve Drive - Parking Lot 17 • Box 951388
LOS ANGELES, CALIFORNIA 90095-1388
Return this material to the library from which it was borrowed.

Form



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 024 553 0